

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE N°

450

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'état)

PAR

Jean GIGAULT DE LA BÉDOLLIÈRE

Ancien interne de l'Hôpital de St-Denis

Né à Péronne (Somme), le 15 octobre 1905.

LA VIE DE CHARLES DE LORME
MÉDECIN DE COUR
(1584-1678)

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

JOUVE & C^{ie}, EDITEURS

15, Rue Racine, 15

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean GIGAULT DE LA BÉDOLLIÈRE

Ancien interne de l'Hôpital de St-Denis

Né à Péronne (Somme), le 15 octobre 1905.

LA VIE DE CHARLES DE LORME
MÉDECIN DE COUR
(1584-1678)

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS
JOUVE & C^{ie}, EDITEURS
15, Rue Racine, 15

1933

LE DOYEN V. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale. N...	Léon BINET.
Physiologie	STROHL.
Physique médicale	DESGREZ.
Chimie médicale	DEBRÉ.
Bactériologie	BRUMPT.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BAUDOUIN.
Pathologie et thérapeutique générales	CLERC.
Pathologie médicale	MARION.
Pathologie chirurgicale	ROUSSY.
Anatomie pathologique	CHAMPY.
Histologie	TIFFENEAU.
Pharmacologie et matière médicale	LOEPER.
Thérapeutique	TANON.
Hygiène et médecine préventive	BALTHAZARD.
Médecine légale	LAIGNEL-LAVASTINE
Histoire de la médecine et de la chirurgie	FIESSINGER.
Pathologie expérimentale et comparée	Maurice VILLARET.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CARNOT.
	BEZANÇON.
Clinique médicale	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'en- céphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
	GRÉGOIRE
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	MAUCLAIRE.
Professeur sans chaire	MULON.
	VERNE

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiä- trie.	CHABROL Pathologie médicale.
AUBERTIN Pathologie médicale.	CHAILLEY-
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	BERT Physiologie.
BROcq Pathologie chirurgicale.	CHEVALLIER . Pathologie médicale.
BRULÉ Pathologie médicale.	DOGNON Physique.
BUSQUET Pharmacologie.	DONZELOT ... Pathologie médicale
CADENAT Pathologie chirurgicale.	ECALLE Obstétrique.
CATHALA Pathologie médicale.	FEY Urologie.



II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite).

MM.

GASTINEL Bactériologie.
GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART
D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
GIROUD Histologie.
HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
HARVIER Pathologie médicale.
HAZARD Pharmacologie.
HUGUENIN ... Anatomie pathologique.
HUTINEL Pathologie médicale.
JOANNON Hygiène.
LABBÉ (Henri).. Chimie biologique.
LAROCHÉ (Guy) Pathologie médicale.
LEVEUF Pathologie chirurgicale.
LIAN Pathologie médicale.
MONDOR Pathologie médicale.
MOREAU Pathologie chirurgicale.
MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.

MM.

MOURE Pathologie chirurgicale.
OBERLING Anatomie pathologique.
OLIVIER Anatomie.
PIÉDELIEVRE.. Médecine légale.
PORTES Obstétrique.
QUÉNU Pathologie chirurgicale.
RICHET Fils .. Physiologie.
SANNIE Chimie biologique.
SEZARY Dermatologie et syphi-
lographie.
TROISIÉRIE Pathologie expérimentale et comparée.
VALLERY.
RADOT (Pasteur) Pathologie médicale.
VAUDESCAL .. Obstétrique.
VELTER Ophtalmologie.
VIGNES Obstétrique.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

LEQUEUX Obstétrique.
LEROUX Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE ... Parasitologie.
RETTÉRIER Physique.
ZIMMERN Histologie.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
BASSET Clinique chirurgicale.
CHEVASSU Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER. Clinique chirurgicale.
MOCQUOT Clinique chirurgicale.

MM.

PROUST Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.
LE LORIER ... Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL .. Clinique obstétricale.
METZGER ... Clinique obstétricale.
GUÉNIOT Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM. MAUCLAIRE. professeur sans chaire. Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.

FREY : Stomatologie.

CHAILLEY-BERT, agrégé : Education physique.

LEDoux-LEBARD : Radiologie clinique.

WEILL-HALLÉ : Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA MERE

A MON PERE

A MADEMOISELLE DE LA BEDOLLIERE, ma tante

AU CAPITAINE DE LA BEDOLLIERE,

Mort pour la France.

A MA FIANCEE

A MADEMOISELLE MARIE LALLEMAND

*Qui, depuis mes premiers pas, a veillé
sur ma vie avec le plus grand dévouement.*

A MONSIEUR GEORGES BIDAUX

*Dont l'active affection m'a constam-
ment aidé et encouragé.*

A MON MAITRE

LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Qui a bien voulu nous inspirer le sujet
de cette thèse et en accepter la présidence,
manifestant une fois de plus la bienveil-
lance dont il nous a honoré depuis sept
années.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR JEAN VINCHON

Assistant du Professeur LAIGNEL-LAVASTINE.

A MONSIEUR LÉON DE LALAIN CHOMEL

Arrière petit-neveu de Charles de LORME,

*Qui a eu la bonté de mettre à notre
disposition une documentation inédite sur
ce Médecin.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

Monsieur le Professeur BEZANÇON,
Professeur LEJARS, *in memoriam*.
Docteur LAPOINTE,
Professeur VAQUEZ,
Professeur SÉBILEAU,
Professeur GUILLAIN,
Docteur CANTONNET,
Docteur CATHALA,
Docteur LORTAT-JACOB, *in memoriam*.

INSTITUT DE MEDECINE LEGALE :

Professeur BALTHAZARD,
Docteur DERVIEU,
Docteur PIEDELIÈVRE.
Docteur DUVOIR.

INSTITUT DE MEDECINE COLONIALE :

Professeur BRUMPT,
Professeur TANON,

HOPITAL DE SAINT-DENIS

Monsieur ANSEAUME, Directeur.

MM. ARCHAMBAULT,
PERRIN,
DE VADDER,
BERCOVICI,
DERMER.

Médecins et chirurgiens de l'Hôpital de Saint-Denis.

D^r Paul BLUM,

D^r Jean BRALEZ.

Médecins du Centre Prophylactique de l'Hôpital de Saint-Denis.

A MES AMIS

Au moment où les Médecins de la Faculté de Paris luttèrent pour éliminer ceux de Montpellier, qui dirigés par Théophraste Renaudot aspiraient à l'égalité des droits sur les terres de leurs confrères parisiens, un Docteur montpelliérain, restant en dehors de ces querelles d'Ecole s'assurait tant à la Cour qu'à la Ville une réputation qui le destinait aux plus hautes situations.

Charles de Lorme aidé par une instruction solide, par des qualités professionnelles indiscutables, sut avec une audace élégante et diplomatique, faire oublier d'où il venait et se concilia les bonnes grâces des plus orthodoxes et des plus sévères gardiens des traditions de la Faculté.

C'est la vie de ce Médecin que nous allons essayer de retracer, elle fut longue et ne lui laissa pas de repos; son activité embrassa les sujets les plus variés et il se conduisit avec bonheur dans les circonstances les plus diverses.

Il s'occupa beaucoup plus de sa clientèle que de la Doctrine, aussi nous excusons-nous de n'avoir pu consacrer à son œuvre médicale qu'un très court chapitre; nous avons cru cependant que son caractère était assez nouveau et assez curieux pour justifier ce modeste travail.

Le père de Charles de Lorme : Jean de Lorme.

Il semble qu'il ait suffi à Charles de Lorme de paraître dans la Société du XVII^e siècle pour s'y susciter des admirateurs et, qui mieux est, des envieux. C'est qu'en effet il y était attendu, la réputation qui s'était attachée au nom de son père lui avait ouvert le chemin de la gloire, et il y entre de plain-pied.

Ainsi la destinée du fils est dans une profonde dépendance de celle du père, c'est pourquoi, dans une courte notice biographique, nous allons essayer de préciser la personnalité de Jean de Lorme.

Jean de Lorme naquit à Moulins en 1547; après de brillantes études grecques et latines, il suivit les cours de la Faculté de Médecine de Montpellier où il fut l'élève de Laurent Joubert, l'auteur des « Paradoxes », il prit d'après Astruc, le bonnet de Docteur en 1577.

En 1578, il exerce la Médecine dans le Forez, où il acquiert une grande réputation, « aussi, rapporte Claude Duret, par ses mérites a-t-il été appelé pour être médecin de l'Artillerie ».

De 1582 à 1590, il est à Moulins où naît Charles de Lorme en 1584. C'est probablement pendant cette époque, selon Michel de Saint Martin : « Bien que ce Gentilhomme tirât de sa naissance un grand avantage, il en eut un beaucoup plus insigne qui le fist choisir pour enseigner la Médecine à Montpellier. »

En 1580, Henri III, désolé de la stérilité de la Reine Louise de Vaudémont, et ayant entendu parler avec éloges des Eaux de Bourbon-Lancy, chargea son

Premier Médecin, Marc Miron, d'en restaurer les Bains, qui étaient tombés dans l'oubli, et, s'y transortant avec toute sa Cour, fit appeler Jean de Lorme dont la réputation était déjà grande et ne devait que croître tant à Moulins qu'à Montpellier. Il semble que ce soit là le premier contact de Jean de Lorme avec le Roi, il devait porter des fruits, car le 23 février 1589, il reçoit le brevet de Médecin du Roi, qui paraît d'ailleurs avoir été purement honorifique, son nom ne figurant pas sur l'Etat de la Maison du Roi de 1579 à 1591.

Après la mort tragique de Henri II, la Reine, ayant reçu en douaire le Bourbonnais, se retira à Moulins, où elle vécut dans la pénitence; le 26 avril 1693, elle s'attacha de Lorme comme Médecin ordinaire, et le 18 avril 1696, elle le pourvut de l'état et office de Premier Médecin, qu'il devait conserver jusqu'à la mort de la Reine. Le 4 juillet 1601, la Reine mourait à Moulins, léguant à Jean de Lorme par testament reçu par Revaugin, notaire à Moulins, la somme de quinze cents écus.

Dès l'année 1600, de Lorme avait été nommé Médecin du Cardinal de Lorraine, et après la mort de Louise de Lorraine il resta attaché à la Maison des Ducs de Lorraine.

En 1602, il est à Nancy, c'est à ce moment que son fils Charles fait ses études au Collège de Pont-à-Mousson.

Enfin de Lorme, qui déjà en 1593, figurait parmi les quatre Médecins ordinaires du Roi, qui, le 16 Mai 1602 avait été reçu par le Dauphin, succède à Dulaurens le 10 Décembre 1605, dans l'état et office de Premier Médecin de la Reine Marie de Médicis; puis le 30 Janvier 1606, remplaçant encore Dulaurens qui devenait Premier Médecin, était investi de la charge de Premier des Médecins ordinaires du Roi.

Le 15 Mai 1610, Jean de Lorme signe avec son fils

Charles, le procès verbal de l'autopsie du corps de Henri IV, et en 1611, il est encore sur l'état de la Maison du Roi Louis XIII comme premier des Médecins ordinaires avec son fils en survivance.

Ainsi au moment où Charles de Lorme débute dans la profession médicale appuyé par toute l'autorité acquise par son père au cours d'une brillante carrière, il est assuré contre les incertitudes et les erreurs qui pourraient compromettre son avenir.

Les lignes qui précèdent, bien que résumant incomplètement la vie de Jean de Lorme, nous permettront de mieux comprendre les aspects de celle de Charles de Lorme que nous nous proposons d'étudier.

Charles de Lorme. Enfance et Etudes.

Il est généralement admis que Charles de Lorme, Sieur de Beauregard, fils de Jean de Lorme et de Gilberte Guillonnet, naquit à Moulins en 1584.

Cependant son acte de décès dressé à Paris en 1678, porte qu'il meurt âgé de quatre-vingt-seize ans, ce qui le fait naître en 1582; d'autre part, deux médailles frappées à son effigie en 1626 et 1628, le donnent respectivement âgé de quarante et un et quarante-trois ans, ce qui nous ramène en 1585.

Il vécut ses premières années dans le Forez où son père exerçait la médecine, et à Moulins, son pays natal, ainsi que semble l'établir ce passage d'un *Carmen Elegiarum*, écrit à son intention par un de ses amis, et qui est reproduit dans son recueil de Thèses:

« *Ulmaeum Molinea dedit vitalibus auris*

« *Terra frui huncque suis etullit illa I ocis.*

(La terre de Moulins donna le jour à de Lorme et elle l'éleva par ses jeux).

Son père étant à Nancy, Charles fait ses études au Collège de Pont-à-Mousson. Ce Collège qui avait été fondé par le Cardinal de Lorraine et par le Duc Charles III en 1572, jouissait d'une réputation mondiale, la direction des études théologiques, philosophiques et des humanités était confiée aux jésuites, celle du Droit et de la Médecine, aux Docteurs séculiers. Après deux ans d'études Charles de Lorme fut reçu bachelier, puis Maître ès Art et de Philosophie.

Il revint alors à Moulins, où remarqué pour la har-

diesse de son intelligence et la vivacité de son esprit, il fut jugé digne d'être présenté à la Cour.

Il n'avait pas à ce moment une vocation très marquée pour la profession paternelle, et, son caractère expansif, sa parole ardente, son bel esprit, qui paraissaient devoir mal s'accorder avec la vie calme, austère et laborieuse d'un Médecin, le poussaient vers le Droit :

« Ipsuis ingenium, tenero cum cressceret aevo

« Optavit deditum Legibus esse bonis.

(— Jeune encore son goût lui fit choisir de s'adonner aux bonnes lois.)

Si nous en croyons Gilbert Gaulmin dans sa dédicace de « *Prodromi Rhodantes* », ce serait Henri IV lui-même qui l'aurait décidé à faire ses études de Médecine :

« Ita prudentissimus Princeps, cum parentis tui vota occupavit, tibi sua reliquit. Ex illo non modo Disciplinæ cui te traderiderat dignitati, sed etiam Regis judicio imo et gloria respondisse visus es ». (Ainsi ce Roi sage prévint les intentions paternelles et il t'invita à suivre les sciences. Depuis tu as on le sait répondu et à la dignité de l'Art auquel il t'adonnerait et à l'attente du Roi et qui plus est à sa gloire.)

Montpellier, où Charles de Lorme se rendit à la fin de l'année 1603, s'enorgueillissait d'une Faculté de Médecine dont la réputation était grande, et qui pouvait rivaliser avec celle de Paris, encore que les études y fussent moins coûteuses et moins longues, bien qu'elle imposât seize examens pour parvenir au grade de Docteur. De Lorme les subit avec succès, aidé par son intelligence brillante et par les directives savantes qu'il avait reçu de son père; « Comme il était fils de Maître et d'un assez bon Maître, qu'il avait beaucoup de feu, qu'il fut fort bien élevé, il prit ses degrés à Montpellier avec de grands éloges. » Ne croyons pas d'ailleurs que Bernier s'associe à ces éloges, en fait il insinue que la réputation

de Jean de Lorme était pour beaucoup dans les dispositions des Docteurs de Montpellier à l'égard de son fils. Cette façon partielle de juger se retrouvera dans tous les passages des Essais de Médecine de Bernier que nous aurons l'occasion de citer, ce qui nous mettra en garde de les prendre à la lettre.

Charles de Lorme fut reçu bachelier le 8 janvier 1607, c'est le premier grade universitaire, « *prima Apollinaris Laurea* », qui ne pouvait être obtenu qu'après trois ans d'études. La question à discuter fut posée par François Rauchin : « *An chorea statim a pastu est salutaris ?*. (La danse est-elle salutaire après les repas ?)

Repoussant avec Galien, tout exercice violent après les repas, de Lorme conclut que le mouvement naturel et mesuré de la danse ne peut être que favorable à la santé.

Suivait un stage de trois mois, où dans un cours public de Lorme expliqua le livre de Galien « *De constitutionibus artis medicæ* ».

Six mois après le baccalauréat commençaient les examens « *per intentionem consequendi licentiam* » ou plus simplement « *per intentionem* », ainsi nommés parce que le candidat avait l'intention d'arriver à la licence. Cet examen durait quatre jours et comportait quatre questions.

La première question fut posée par François Rauchin : « *An amantes iidem remediis curentur quibus amentes ?* » (Les mêmes remèdes conviennent-ils aux amants et aux déments ?)

Cette question, peu médicale dans son esprit, avait le double avantage de réaliser un calembour « *amantes, amentes* » et de donner libre cours à l'éloquence et à la verve de Charles de Lorme, que les Docteurs semblent avoir ainsi voulu favoriser par une question lui permettant de faire valoir toutes ses qualités.

Oui dit-il, les remèdes sont les mêmes dans des situations en apparence si diverses, mais à condition de supposer pour

l'amant, un amour sans espoir, alors il devra chercher la guérison par les mêmes moyens que le dément, des distractions, des voyages, des jeux de toute sorte, le gai commerce des hommes et une hygiène corporelle reconstituante.

Les trois autres questions avaient été posées par Jacques Pradilles, Richard de Belleval et Pierre Doctemain :

« Daturne febris pestilens intermittens ? » (Une fièvre pestilente peut-elle être intermittente ? De Lorme répondit par la négative.

« An Althae, labeatque vires a Dioscoride et Galeno concessas ? ». (La guimauve est-elle vivante, et possède-t-elle les propriétés que lui concèdent Dioscoride et Galien ?) C'était là une question de doctrine et naturellement le candidat répondit par l'affirmative.

« Est ne γδροποσια juvenibus utilius quam senibus ? (L'usage de l'eau comme boisson est-il utile aux jeunes gens comme aux vieillards ?) De Lorme répondit par l'affirmative.

Le candidat soutint brillamment ces quatre thèses les 1^{er}, 4, 6 et 8 juillet 1607 : « omnium consensu et applausu in privato Medicorum Monspelliensium Conclavi, Dissertantibus singulis Professoribus, Doctoribus et licentiatibus. »

Huit jours après venait le dernier examen appelé « rigorosum » et que de Lorme qualifie de « tremendum », il se passait à huis clos, et le candidat devait, après vingt-quatre heures de réflexion, répondre à tous les Professeurs, Docteurs et Licenciés, sur deux questions tirées des œuvres de Galien et d'Hippocrate; de Lorme soutint avec succès cet examen, le 14 juillet 1607, et, le 20 juillet, reçut des mains de l'Evêque ou de son Vicaire Général, la licence, c'est-à-dire le droit d'exercer la Médecine.

Peu de temps après commençait les épreuves du Doctorat, grade qui n'était pas nécessaire pour exercer la Méde-

cine, mais qui conférait un titre et une dignité fort recherchée.

C'était les triduanes, parce que pendant trois jours le candidat devait discuter quatre questions, dites Cardinales, posées à l'avance par le jury.

Des premières aux quatrièmes Calendes d'octobre 1607, de Lorme soutint les quatre thèses suivantes :

« An vita Regum, Principum et Magnatum, salubrius fit et longior quam Plebeiorum et Rusticorum ? » (La vie des Rois, des Princes et des Grands est-elle plus saine et plus longue que celle des gens du peuple et des paysans ?)

De Lorme conclut par l'affirmative, en faisant remarquer que la vie des Grands n'est pas exposée à des fatigues et à des privations susceptibles d'en altérer ou d'en abrégér le cours. Il profite de cette occasion pour dédier une invocation à Dieu en faveur de la santé du Roi Henri IV et de la Reine.

« An arthriticis doloribus vesicantia sint in usu ? » (Les vésicatoires sont-ils en usage dans les douleurs arthritiques ?) C'est l'avis de de Lorme.

« Potestne parari venenum certo tempore interimens ? » (Peut-on préparer un poison qui tue à une époque déterminée ?) Ici encore il conclut par l'affirmative.

« Numquid licet prognanti mulieri acuto morbo laboranti Φθορια prescibare medicamento ? » (Quand une femme enceinte souffre d'une maladie aiguë, peut-on lui prescrire des abortifs ?) Le candidat repoussa cette solution au nom de la religion.

Quoique déjà importante, la série des épreuves ne s'arrête pas là ! Le candidat devait encore discuter cent questions prises dans toutes les branches de la Médecine, soutenir quatre assertions, quatre problèmes, quatre paradoxes, pour chacune des matières suivantes : physiologie, hygiène, pathologie, séméiotique, thérapeutique, anatomie, chirurgie, pharmacie.

Enfin la veille des calendes d'octobre 1607, c'est le triomphe; « *actus triumphalis* », au son de la cloche de l'université, Charles de Lorme est proclamé Docteur, il est installé dans la chaire où il écouterà les harangues et recevra les compliments de ceux dont il devient le Confrère.

La nature avait comblé Charles de Lorme de ses bienfaits, « il estoit de la plus riche taille et de la meilleure mine, des mieux disants et des plus accomplis, d'une bonne complexion et d'une vigueur extrême »; il avait reçu brillamment la consécration de sa science médicale, et, c'est chargé de cet avantageux bagage que, aussitôt terminées les épreuves du Doctorat, il rejoignit à Paris son père alors Premier Médecin de la Reine.

Le voilà donc d'emblée, introduit à la Cour, il s'y présente sous les apparences d'un gentilhomme accompli, tant par la recherche et l'élégance de sa tenue que par la grâce et la distinction de ses manières; il ajoute à ces qualités éminemment mondaines une solide érudition qui ne pouvait que les rendre plus appréciables; « au point d'estre aussi versé dans la connoissance de l'Histoire, tant Sainte que Profane, tant Grecque que Latine, tant Francoise qu'Allemande, Italienne, Espagnole et autres, que s'il eut été de tous les temps et de tous les pays. »

Il avait la parole ardente, brillante, impérative, par laquelle il imposait l'attention à ceux qui l'écoutaient; servi par une excellente mémoire, une idéation rapide, un jugement sûr, parlant avec aisance les langues grecque, espagnole et italienne, unissant tous ces dons de l'esprit aux charmes de la jeunesse; il paraissait né, bien plus pour la vie élégante et raffinée des cours que pour l'austère et studieuse Médecine; et, si néanmoins il s'éleva par cette profession jusqu'aux plus hautes sphères de l'activité nationale, soit dans le domaine médical, soit dans le domaine

politique, diplomatique ou administratif, il sut garder toujours cette belle indépendance qui le faisait si différent de ses confrères et qui lui valut tant d'amères critiques mais aussi tant de louanges.

Le caractère personnel des relations qu'entretenaient les Médecins de Cour avec leurs maîtres, en faisant facilement des confidents, les amenèrent de bonne heure à jouer un rôle politique; le souvenir de Vautier, médecin de Marie de Médicis qui s'opposa à la politique de Richelieu et paya cette audace de douze années à la Bastille, est dans toutes les mémoires. C'est au service du Duc de Nevers, que grâce à ces circonstances, de Lorme débuta dans la diplomatie.

Le Duc de Nevers, époux de Catherine de Lorraine, avait du remarquer le jeune de Lorme à la Cour de Nancy, où celui-ci avait accompagné son père, car à peine Docteur il le prit comme secrétaire et comme médecin ordinaire. Bientôt séduit par l'aisance avec laquelle Charles de Lorme discutait des choses les plus étrangères à la Médecine, et, traitait les affaires les plus délicates, il songea à utiliser ses aptitudes dans la réalisation de ses projets concernant la succession du Duc de Clèves.

Le 25 Mars 1609, Jean Guillaume le Simple, Duc de Clèves, de Berg et de Juliers, mourait sans enfants, et, le nombre des concurrents qui prétendaient à ses Etats n'était pas inférieur à dix; parmi ceux-ci Charles de Gonzague, de Clèves Duc de Nevers, voulait faire valoir les droits qu'il prétendait tenir de ses Armes, de son nom et de sa mère, Henriette de Clèves, unique héritière avec le Duc défunt, de Françoise de Clèves.

Dans ce but délégua à Prague, auprès de l'Empereur, le Vidame de Chartres, et, Charles de Lorme à Dusseldorf, ainsi que le rapportent les mémoires de Pierre de l'Estoile :

« Le Samedi 9^e de Mai 1609; le Duc de Nevers à envoyé Charles de Lorme vers la veuve du Duc de Juliers pour lui faire les compliments de condoléances et pour donner lettres aux Seigneurs assemblés à Dusseldorf; il montra le droit qu'il avait à le Duché de Clèves, estant le seul en vie resté de cette famille, dont il portoit et le nom et les Armes ».

Ces démarches n'eurent pas le résultat qu'en augurait le Duc de Nevers, et d'autre part les espérances qu'il avait fondées sur une intervention de Henri IV, furent déçues, celui-ci faisant, au moment même que Charles de Lorme arrivait à Dusseldorf, déclarer par son ambassadeur Bongars : « qu'elle (sa Majesté) ne fera rien hors des termes et voies de la Justice, ni au préjudice des prétendants, afin qu'ils ne prennent ombrages et ne s'alarment de ce qui sera publié ».

Mais ceci est une autre histoire qui verra son épilogue le 9 Septembre 1666, par un partage entre les Princes Allemands.

Charles de Lorme accompagna en Espagne, le Duc de Nevers chargé en 1612, de négocier le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. En 1608, il est à Rome « chargé, dit Pierre de l'Estoile, de saluer, recognoistre, et congratuler Sa Sainteté de son heureux avènement au Pontificat ».

Il fut probablement chargé de plusieurs autres missions, auxquelles l'Abbé Mauduit fait allusion dans un éloge post mortem, sans qu'il soit possible de savoir si c'est aux service du Duc de Nevers ou d'un autre Prince :

« On se souvient encore à Madrid comme à Rome
« Quel merveilleux génie animait ce grand homme
« Lorsqu'au delà des monts, son Prince avec éclat
« L'envoya ménager des intérêts d'Etat
« Vienne n'ignore pas et tu le sais Bruxelles
« Quelle rare sagesse accompagnait son zèle.

Ces brillants débuts et ces heureuses dispositions, ne maintinrent cependant pas de Lorme dans une voie qui se montrait favorable; l'insistance de ses confrères et amis et surtout celle du Roi Henri IV, qui, dit Gaulmin, avait voulu se réserver les débuts de son protégé, le ramena vers la profession médicale.

Michel de Saint Martin, dans son zèle apologétique, dit que de Lorme fut premier Médecin de Henri IV encore qu'il n'eut que vingt ans, ce qui est inexact, celui-ci n'ayant terminé ses études qu'à l'âge de vingt trois ans. Charles de Lorme dans sa requête en reconnaissance de noblesse de 1668, dit qu'il a eu l'honneur d'être le premier Médecin des ordinaires du Roi Henri IV, mais on ne trouve que des lettres royales le nommant Médecin ordinaire le 7 Décembre 1609, et dans l'Etat de la Maison du Roi en 1610, il porté parmi les « Médecins sans quartiers pour servir quand on les appellera ».

Il paraît donc certain que de Lorme fut Médecin de Henri IV alors qu'il était encore mineur de vingt cinq ans, et l'Abbé Mathoud est près de la vérité quand il écrit : « Minor annis et nondum suus legis imperio sed sapientias dote et ætatis præstantia Regi Regnoque adultus ab Henrico IV Supremus Medicorum nominatus Antistes, illum inter alia, meruit Gloria cumulum, Tanto Principi placuisse ».

Le 15 Mars 1610, Charles de Lorme assiste avec son père à l'autopsie du corps de Henri IV, et le procès verbal porte la signature « de Lorme fils ».

Après la mort de Henri IV, il est surprenant qu'il n'ait pas été immédiatement pourvu dans la Maison du Roi Louis XIII; c'est que Jean de Lorme qui avait souhaité se désaisir de ses fonctions en sa faveur y rencontra une opposition irréductible de la part de ceux qui avaient été froissés de sa brillante réputation et des heureux débuts

de son fils, auquel on faisait un grief de sa jeunesse, une lettre de Gilbert Gaulmin, publiée dans « *Prodromi Rhodantes* », fait allusion à ces circonstances : « *Donec post atrocissimum scelu infandi Parricidae, quem nimia numinis ira Galliae servaverat quia fatis orbem evertere cupientibus sufficebat, cæteris omnibus Aulicorum fillis in paternis dignitatibus relictis vel adscitis, de te solo anxie quæsitum est. Tum primo inauditum crimen fuit, vel Ætatem superare vel naturam. Neque tamen hoc tua, sed offensa Virtutis causa erat, quo secundum te obtinuit, et tamen hujus criminis insimulari meruisti* ».

(Vint ce crime atroce d'un effroyable parricide qu'un courroux trop violent de la Divinité avait réservé à la France, arme suffisante aux destins qui voulaient détruire le monde. Alors on laissa ou on mit dans la charge de leurs pères tous les fils de courtisans, pour toi seulement il y eut de violents débats. On entendit cette accusation inouïe jusqu'alors, il a dépassé ou l'âge ou la nature. Pourtant ce n'était pas là une cause personnelle, c'était celle de la vertu offensée qui avec toi a toujours régné, tu as mérité cependant une semblable accusation ».

Malgré cette résistance, l'Etat de la Maison du Roi Louis XIII porte en 1611 « Médecins ordinaires : Jehan de Lorme, Charles de Lorme son fils en survivance; Médecin pour servir quand on l'appellera : Charles de Lorme ». Il semble que cette situation « en survivance » ait eu un caractère purement honorifique, car ce n'est que le 17 août 1611, que Charles de Lorme reçut les provisions de l'Etat et Office de premier des Médecins ordinaires du Roi Louis XIII, aux gages de deux mille quatre cents livres, poste qu'il occupa jusqu'en 1630, et dans lequel Cureau de la Chambre lui succéda.

Grâce à ses talents, de Lorme obtint rapidement et la faveur du Roi et l'estime de la Cour, et, dit Bernier; « Son père qui étoit fort en considération à la Cour, où il oc-

cupoit un des premiers postes de sa profession, ne manqua pas de le pousser » ; si l'on en croit Astruc il dépassa même la réputation de son père : « il remplit la place de Médecin du Roi avec encore plus de considération que son père et en même temps il se livra à la pratique à la Cour et à la Ville avec le plus grand succès. » Erard le Gris, Marquis de Montreuil, Page de la Chambre du Roi, dit que « Sa Majesté le parloit souvent devant tout le monde, et il était très chéri de toute la Cour pour être fort prompt à rendre gratuitement service à tout le monde. » Il avait un appartement dans le Louvre entre celui de Monsieur le Duc de Candale, Premier Gentilhomme de la Chambre et celui de Monsieur de Rambouillet, Premier Maître de la Garde-Robe. »

Les brillantes qualités dont de Lorme avait fait preuve au service du Duc de Nevers, la réputation qu'il s'était acquise tant à la Cour qu'à la ville dans l'exercice de sa profession, son dévouement pendant l'épidémie de peste de 1619, lui valurent le 4 février 1623, le brevet de Conseiller du Roi en ses Conseils, et le 7 août 1626, charge plus lucrative quoique pratiquement honorifique, les provisions de l'Etat et Office de Trésorier Général de France en la Généralité de Bordeaux, ce qui lui rapportait sept mille huit cents livres par an. Charles de Lorme résigna ces charges en 1653 pour les transmettre à son fils naturel Charles de Lorme dit Morel. Le 6 février 1654, il recevait des lettres d'honneur consacrant la fidélité et la probité avec lesquelles il avait exercé ces fonctions.

Cette fortune qui s'était attaché à lui dès ses débuts dans la vie, ne lui ménageant ni satisfactions ni honneurs ; ne suffisait pas à son ambition, il était soucieux d'avoir de nouveaux rôles à jouer, surtout dans le domaine politique, et ce fut sans doute cette préoccupation qui le poussa à

briguer le poste devenu vacant, de premier Médecin de Gaston d'Orléans.

Il s'en ouvrit au Cardinal de Bérulle, qui écrivit au Cardinal de Richelieu : « il ne le veut faire que par la volonté du sieu Calory (nom donné dans l'intimité à Richelieu), ce que je puis dire sur ceci, est que c'est un esprit puissant actif et fidèle, il serait à propos ce me semble qu'il y en eut quelques-uns de semblables chez Monsieur ». Richelieu qui avait déjà pu apprécier le dévouement de Charles de Lorme à sa personne et à sa politique s'empressa, le 7 novembre 1627, de répondre au Cardinal de Bérulle : « Je seray bien ayse que Monsieur de Lorme ait contentement de l'affaire qu'il me propose et l'y assisteray volontiers en ce que je pourray. » Le 17 août 1629, de Lorme obtient les provisions de l'Etat et Office de Premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans; situation désintéressée, car Monsieur n'avait pas coutume de régler très exactement les gages de ses domestiques, Monsieur de Vaugelas mourant dans la misère en est un triste exemple.

De Lorme résigna ses fonctions de Premier des Médecins ordinaires du Roi et suivit Gaston d'Orléans dans tous ses voyages, notamment dans les Pays-Bas et en Lorraine.

En 1630, il est à Nancy, où avec le Comte de Maulevins, il classe les collections de médailles de Gaston d'Orléans, on le voit chez Callot dont il se fait un ami.

En 1632, Gaston d'Orléans qui avait entraîné le Duc de Montmorency, est en pleine révolte contre Richelieu, la place devenait intenable pour de Lorme, et c'est très certainement cette raison qui la lui fit quitter, et non pas celle invoquée plus tard par Bernier : « Le Neptune vit plusieurs petites Cours après la grande, où il eut bien voulu demeurer, mais il eut mieux fait de prévoir avant de s'y engager que son humeur inégale, inquiète et hautaine ne l'y arrêteroit pas longtemps, et qu'il n'étoit pas

fait pour ce pays là quoique homme à tout faire. Son humeur fière et emportée lui fit des affaires et son imprudence estant allée jusques à en conter à des Dames de qualité et à faire des Vaudevilles et des Chansonnettes sur des matières très délicates, il changea tant de fois de maître qu'il n'en eut plus d'autre que le public. »

Il est curieux que cet homme aussi peu sociable, ait pu conquérir et garder l'estime de Richelieu, dont la personnalité est un gage auquel nous attacherons plus de crédit qu'aux critiques acerbes et tendancieuses de Bernier.

En effet le Cardinal, non seulement appréciait sa valeur dans le domaine politique, mais encore avait la plus grande confiance dans ses qualités professionnelles, et il lui adressait les malades auxquels il portait intérêt; des Trapières, Médecin à Bourbon, écrit : « Le Marquis de Pont crachant le sang et atteint de fièvre étique, fut mis entre les mains de de Lorme par Monsieur le Cardinal de Richelieu, pour être son conducteur, et il a servi le Roi ensuite en qualité de Général de ses galères. »

En 1636, le Cardinal Archevêque de Lyon, frère du Cardinal de Richelieu tomba malade et c'est de Lorme que celui-ci envoya à son chevet, en le recommandant par cette lettre datée du 23 décembre 1636 : « Je ne sauray vous celer que la drogue scocolato dont on m'a dit que vous usés souvent estant du tout préjudiciable à votre santé, j'estime qu'il seroit beaucoup plus à propos que vous eussiez recours aux remèdes ordinaires que la Médecine prescrit à toutes les maladies. Pour cet effet j'écris un mot à Monsieur de Lorme qui cognoist votre tempérament et en qui vous avés beaucoup de créance, pour le prier d'aller vous trouver incontinent qu'il l'aura reçu, afin de voir l'estat auquel vous estes, et contribuer au recouvrement entier de votre santé par tout ce que l'expérience qu'il a acquise lui pourra suggérer à cette fin. Je penseray faire tort à votre courtoisie de vous convier à le recevoir et traiter le

mieux que vous pourrés, ne doutant point que vous ne luy donniés sujet d'en avoir contentement. »

De Lorme, bien que redoutant les longs voyages en hiver partit sur le champ et guérit le malade, ce dont Richelieu lui garda une grande reconnaissance, et par la suite lui témoigna encore plus d'estime et de sympathie, L'Abbé de Saint Martin dit qu'« il aimait s'entretenir seul avec lui et pour cela quittait les personnes de première qualité il se plaisait à lui donner le pas sur les gens de la Cour qui étaient d'un rang bien supérieur. »

PORTRAIT DE CHARLES DE LORME EN 1630.

Nous devons à la pointe de Callot, un portrait de Charles de Lorme qui le représente sous les traits du plus jeune et du plus coquet courtisan de la Maison du Roi. — 1630 ! — quarante-quatre ans, premier des Médecins ordinaires du Roi, Premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans, Conseiller d'Etat, Trésorier Général de France en la Généralité de Bordeaux, ayant conduit avec talent plusieurs ambassades délicates; hautes fonctions qui n'avaient nullement concurrencées ses capacités professionnelles, car celles-ci demeuraient entières et lui valaient une réputation européenne et une clientèle de la plus haute condition.

Mais ce n'est ni le maintien étudié d'un diplomate, ni le visage austère d'un savant que nous montre Charles de Lorme, au contraire, le charme de sa conversation, la fécondité de son imagination, la richesse de sa mémoire toujours en éveil, le faisaient d'un commerce agréable et très recherché; « il dînait aux meilleures tables parce que la fécondité de son imagination et les trésors de sa mé-

moire et la manière de s'en servir en conversation charmaient ceux qui avaient le bonheur d'en jouir et faisaient trouver des agréments particuliers à la bonne chère. »

Il savait conserver auprès de ses malades une dignité un peu hautaine tempérée par une éloquence persuasive ; « ce que Guénault faisait brusquement, dit Michel de Saint Martin, celui-ci l'accompagnait d'une éloquence soutenue par de grands mots » ; et Guez de Balzac écrit à Vaugelas : « il n'y a point de remèdes qui soit de mauvais goût quand son éloquence le prépare, ni de douleur qui ne s'adoucisse par ses paroles avant que d'être vaincue par son Art ».

Il ne portait ni soutane, ni perruque, ni bonnet carré et ne chevauchait point de mûle, ne ressemblant en rien à ceux dont Cyrano de Bergerac disait : « A voir leurs animaux étiques affublés d'un long drap mortuaire, soutenir immobilement leur immobile Maître, ne semble-t-il pas d'une bière où la Parque s'est mise à califourchon et ne peut-on prendre leur houssine pour le guidon de la Mort puisqu'elle sert à conduire son lieutenant. » Charles de Lorme s'était affranchi de ses encombrantes traditions vestimentaires, faisant courageusement acte de novateur dans un siècle où comme le dira Pascal : Qui voudrait d'un Médecin sans soutane ? », et Bernier dans le trait suivant, traduit la résistance passive de ceux qui passivement inertes, s'opposaient à toute innovation : « Contre l'ordinaire des Médecins, il fut longtemps l'esclave de la mode... car ses fraises étaient toujours le plus proprement goderonnées..., et comme sa curiosité allait jusques aux roses de ses jarretières et de ses souliers, on aurait pas manqué de le prendre pour la véritable Belle-Rose... »

« Il était un des ornements de la Cour » écrivait Chapelain qui avec Balzac, Racan, Voiture, Ménage, Conrart, Mademoiselle de Gournay assistait aux réceptions de Charles de Lorme.

C'est le portrait de ce Médecin, de ceux qu'Aristote appelait « *medici graciosi* » que Callot grava en 1630, et que nous reproduisons ici.

Charles de Lorme alors Premier Médecin de Gaston d'Orléans, quitta avec lui Nancy en février 1630, pour rejoindre Paris, il y trouva Callot travaillant aux sièges de Ré et de La Rochelle. C'est là que, d'après Meaume, auteur des *Recherches sur la vie et les œuvres de Callot*, le dessin aurait été fait et la composition arrêtée dans ses grandes lignes; la gravure seule ayant été faite à Nancy.

Meaume, qui qualifie cette pièce de « singulière et l'une des plus fines et des plus jolies eaux fortes du Maître », en donne une description détaillée :

« A droite et à gauche de l'estampe on voit deux grands arbres dont les rameaux occupent en se réunissant tout de la composition. L'arbre de gauche est un laurier qui vient unir ses branches à celles de l'orme qui est à droite. Au pied de l'arbre consacré à Apollon se trouve sur un des tertres le palmier de Latone? Sur une des branches principales du laurier est perché un coq, emblème de la vigilance, et en regard, sur l'orme, un épervier, symbole de la prudence. L'artiste a voulu rendre visible cette pensée que la réunion de ces rameaux doit être le séjour le plus glorieux d'Apollon, ce qu'il exprime au moyen de la légende placée sur ces mêmes rameaux : — *Ne quis sit locus quo plus se iactet Apollo* — ; Entre ces deux arbres se trouve un cercle formé par un serpent mordant sa queue, emblème indo-égyptien de l'Univers éternel qui se nourrit de sa propre substance. Ce serpent est l'image de de Lorme qui tire tout de son propre fonds, comme doit le faire un bon médecin, ce que l'artiste exprime par cette inscription placée sous le corps du serpent : — *Nec te quæ siveris extra* — . Dans le cercle formé par ce grand serpent, est le triangle équilatéral, image du macrocosme ou de la Nature divine, coupé par un autre triangle équilatéral qui est

le microcosme, ou la Nature humaine. Le tout forme une étoile à six pointes, au centre de laquelle se trouve, dans l'ovale solaire, le portrait en buste du personnage autour duquel on lit :

CAROLUS LORMEUS — ORACULUM SOLERS

Le personnage lui-même est frisé, richement vêtu à la dernière mode, il porte une fraise admirablement brodée il est digne en tous points du titre ΕΥΣΗΜΟΝΕΣΤΑΤΟΣ (le plus élégant, le plus affable, le plus digne des Médecins que l'artiste lui donne dans l'inscription placée au bas de ce morceau. Dans les six triangles équilatéraux formés par l'intersection des deux grands, se trouvent placées les capitales grecques dont la réunion forme le mot ΙΑΤΡΟΣ (médecin).

Les noms des neuf vertus médicales dont nous donnons ci-après la signification sont inscrits alentour des deux triangles équilatéraux, comme les noms des génies et des anges dans les miroirs magiques auxquels on donnait aussi cette forme vénérée des adeptes et qu'on ne retrouve plus qu'à la porte des cabarets. Voici les noms de ces vertus médicales, et le sens général de l'inscription grecque : De Lorme, ce grand Médecin, ce savant oracle (oraculum solers), par ses dispositions naturelles, ΦΥΣΕΙ, par ses études, son éducation, ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΗ, par les circonstances favorables, ΤΡΟΠΩ, par ses heureuses dispositions, ΕΥΦΥΕΙ, par l'expérience, par l'habitude contractée dès l'âge le plus tendre, ΠΑΙΔΟΜΑΘΗΗ, par l'amour de ceux qui souffrent, ΦΙΛΟΠΙΟΝΙΑ, par une longue expérience, ΧΡΟΝΩ, par la théorie, ΛΟΓΩ, par la pratique, ΕΠΙΩ est devenu un Médecin, ΙΑΤΡΟΣ, c'est-à-dire le Médecin par excellence. Le fond de l'estampe indique que les grands talents de de Lorme rappellent le souvenir de deux grands prodiges accomplis par l'Art Médical. Ainsi on voit à droite la victoire d'Apollon sur Python, avec cette légende, Dii geniti potuere, et à gauche la résur-

rection d'Hippolyte par Esculape avec cette légende, Herbis et Amore Dianae. Les armoiries de de Lorme sont appendues au serpent dans le bas de l'estampe. On y voit un simple casque de gentilhomme l'écu porte trois étoiles et une tête de cerf, emblème de longévité. Les supports sont figurés, par un chien avec la légende Fidelitas, et par un Dragon emblème de bonne garde du trésor, avec la légende Custodiae. Ils font allusion à l'intégrité de de Lorme dans les fonctions financières qu'il exerça à Bordeaux et la devise, ΟΦΕΑΕΕΙ ΚΑΙ ΜΗ ΒΛΑΠΤΕΙ (il sert et ne fait pas de tort) est peut-être un épigramme contre les Officiers du Trésor. Dans la marge se trouve la dédicace suivante en sept lignes suivie d'un distique latin :

D. D. CAROLO DELORME REGUM CHRISTIANISSI. HENRICI MAGNI ET LUDOVICI IUSTI. Consil. et Medico ordinario ÆTATIS Galliæ apud Burdegalenses Questori; Integerrimo DNI. GASTONIS FRANCIAE Primario Medico, ΕΥΙΣΗΜΟΝΕΣΤΑΤΟΣ, Symbolicam hanc sui Effigiem Mediceis omnibus dotibus ac vere suis adornatam observantiae *μνημοσινον* IACOB CALLOT NOBILIS LOTHARING, fecit vovit dicavit Nancey M. D. C. XXX.

Pinge ORBEM Medicosq. omnes Veteresq. Novosque..
ULMAEI-CAPUT hoc ORBIS ad instar erit.



Charles de Lorme dans la Société.

Nous allons suivre, maintenant, dans ses relations et dans sa clientèle, cet homme dont nous connaissons le visage et dont nous soupçonnons l'universalité.

SA CLIENTÈLE DE LETTRÉS.

La participation active de Charles de Lorme au mouvement littéraire du XVII^e siècle est particulièrement mise en lumière par le rôle qu'il joua dans la querelle qui se fit autour des écrits de Balzac.

Louis Guez de Balzac qui, dit Voltaire, « donna le premier du nombre et de l'harmonie à la prose » avait tenté dans ce but, d'adapter la période latine à la langue française; sa correspondance, qui était publiée, présentait une tournure solennelle et compliquée qui souleva d'ardentes critiques.

Ses amis et admirateurs aggravèrent les choses en parodiant maladroitement celui qu'ils appelaient « l'éloquent Balzac » faisant rejaillir sur lui le ridicule de leurs œuvres.

Le feuillant D. André de St-Denys, en 1627, accusa Balzac de plagiat, relevant dans ses écrits des passages qui auraient été traduits d'auteurs latins. Cette attaque avait été déclanchée par des paroles de Balzac lui-même qui se plaignait « de quelques petits moines qui sont dans l'Eglise comme les rats et autres animaux étaient dans l'Arche ».

Là dessus Dom Jean Goulu, Supérieur Général des Feuillants, prit fait et cause pour ce religieux, et dans une « lettre de Phyllarque à Ariste » répondit à l'apologie de Balzac, écrite par le Prieur Ogier; il y critique ses hyperboles et l'accuse de libertinage, et qui plus est de ne pas croire en Dieu, « Comme quand il dit du Médecin de Lorme, qu'il est prêt de l'appeler son sauveur, de luy faire des autels et des sacrifices » La tempête soulevée par cet ouvrage força Balzac à se retirer en son pays, sur les bords de la Charente. Un auteur comique, avocat par ailleurs, s'était mêlé à cette cabale en écrivant « La Comédie des Comédies », traduite de l'Italien en langage de l'Orateur Français, par le Sieur du Perchier (Paris, Nicolas de le Coste, 1629). Cette pièce dont on chercherait vainement l'origine italienne, est en réalité une parodie des passages les plus ampoulés des lettres de Balzac, elle eut un certain succès, ainsi qu'en témoignent les quatre éditions dont elle fut l'objet.

Sorel, dans sa « Bibliothèque Française », en attribue la paternité à un sieur de Barry, gentilhomme auvergnat, et soutient énergiquement Balzac, « de plus on lui pouvait dire que son ouvrage augmentait plutôt la gloire de notre illustre auteur que de la diminuer, et, qu'il se convainquait lui-même s'il voulait reprendre d'avoir mal écrit, parce qu'en certains lieu il empruntait de lui des discours très élégants et très raisonnables. Tout cela n'était qu'une manière de jeu dont Monsieur de Balzac devait être le premier à se railler. » Malgré ces atténuations, cette pièce était très offensante pour Balzac, car elle mettait dans la bouche du personnage qui sous le nom de « Docteur » jouait un rôle ridicule, de ses phrases amputées et dont le sens était faussé et de plus lui donnait pour interlocuteurs ses meilleurs amis. « Cette manière de procéder, disait Ogier, était rendre un beau corps difforme, le déchirant en plusieurs morceaux ».

Cet écrit venait d'être imprimé, quand de Lorme intervint en faisant paraître un opuscule dont voici l'histoire : de Lorme aurait démontré à l'auteur tout le mal fondé, et tout l'odieux de semblables procédés, et obtenu une rétraction immédiate; du Perchier aurait donc écrit en quelques heures un factum destiné à détruire sa Comédie, « Le Théâtre renversé, ou la Comédie des Comédies abattue, par Monsieur de L. M. (à Paris, chez Jean le Bouc, 1628, in-12°) que de Lorme fit imprimer sans retard et signa de son nom ou plutôt de ses initiales : de L. M. (de Lorme, Médecin).

Telle est au moins la version donnée dans l'avertissement au lecteur.

Les éditions de la Comédie des Comédies qui parurent après ce désaveu, nous portent à croire que le Sieur du Perchier y était totalement étranger, et que Le Théâtre renversé entièrement de la main de de Lorme, était une plaisante manœuvre destinée à discréditer l'adversaire de son ami Balzac.

L'avertissement au Lecteur qui est écrit par Hérophile (pseudonyme de De Lorme) est caractéristique : « L'auteur ayant usé d'une telle diligence à l'abattre que je puis dire que les feuilles de la Comédie étaient encore humides quand ce Théâtre fut achevé. Tu en aura l'entière obligation à Hérophile et non pas à la volonté de l'Autheur, qui sera bien esbahi qu'une pièce qu'il voulait être particulière ait été rendue commune ».

Puis il entreprend de « renverser » un à un les actes de la Comédie, disant en particulier : « il est aisé de rendre horribles les choses les plus belles : celui-là qui couperoit la tête d'une statue et la poseroit au milieu du corps, et mettroit les jambes et les pieds en sa place feroit d'une belle chose une laide. « Et concluant dans l'Epilogue de la Renommée : « C'est une vérité à laquelle tout le monde est d'accord, qu'il n'y a rien de si sacré qui ne

trouve un sacrilège, rien de si bon dont quelqu'un ne se serve à faire du mal, la transposition d'un point ou d'une virgule, l'augmentation ou la diminution d'une syllabe à un mot donne un sens tout contraire au discours, d'une période qui affirme on fait aisément une qui nie. »

Quoiqu'il en soit des origines de cette rétractation, il n'en reste pas moins qu'elle constitue une bonne et utile action en faveur de Balzac, qui d'ailleurs remercia de Lorme dans une lettre du 8 décembre 1629 : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que je profite de votre amitié, et il y a longtemps qu'elle m'est utile, et vous m'avez souvent défendu avec tant de force et un tel service, que ceux qui m'avaient condamné n'ont point fait difficulté de révoquer leur jugement après vous avoir ouï. »

Les métamorphoses de cette Comédie n'étaient pas terminées; en 1649, paraît « L'Apologie du Théâtre du Monde renversé », ou les Comédies abattues du temps présent, par I. C. D. L. (Paris), Rolin de la Haye, 1649, in-8°). La Bibliothèque des Mazarinades de Moreau attribue cet ouvrage à de Lorme, le texte en est une reproduction assez peu éloignée de celui de l'opuscule de 1629, mais c'est de Lorme qui endosse la paternité des phrases qui dans la première édition étaient attribuées à Balzac.

Rien de la part de de Lorme ne semble justifier cette manifestation, il est fort probable qu'il s'agit là d'un *factum* de tendance politique, et si l'on se souvient que dans les conflits de la Fronde, de Lorme était opposé à la politique de Mazarin, on peut admettre que c'est quelque partisan de celui-ci qui a trouvé bon de ridiculiser son adversaire en lui mettant dans la bouche des paroles de Balzac, exploitant ainsi la prétention que de Lorme, ami et admirateur du Maître, avait au beau langage.

Charles de Lorme en intervenant en faveur de Balzac, devint une nouvelle cible pour ses détracteurs; La Motte Aignon, violemment et personnellement attaqué par Phyl-

larque, dans la lettre de Phyllarque à Ariste, y répond en 1628, et fait allusion à tous ceux que*** poursuit de sa haine et de sa jalousie : « Quant aux autres, de peur que ma lettre ne soit trop longue, je préfère les passer sous silence, ce sont des personnages considérables sur lesquels l'envie perpétuelle de ce Sycophante s'est acharnée, mais cependant je ne puis passer sous silence le très célèbre et très instruit Charles de Lorme que je crois devoir comparer non seulement aux plus illustres parmi ceux qui ont pratiqué la Médecine, mais. à ceux qui l'ont créée. Dans cet Art dont il est parmi nous le Chef, il a fait plus que n'importe quel autre, il est à ce point versé dans toutes les choses dignes d'un esprit indépendant, qu'il réunit à la gloire d'être Médecin les ornements de toutes les connaissances humaines et une merveilleuse pureté et facilité de langage. »

Quel était ce sycophante ? « Ce calomniateur est un prêtre et il monte à l'autel ». Serait-ce l'Abbé Goulou ? Cependant les lettres de Phyllarque ne font allusion ni à de Lorme ni à ces personnages considérables dont parle la Motte Aignon.

Cette cabale atteignit Balzac non seulement dans son amour-propre, mais aussi dans ses finances ce qui n'était pas dénué d'importance; nous avons vu que le bruit fait autour de son nom l'avait inciter à se retirer sur les bords de la Charente; cette retraite refroidit le zèle de certains de ses admirateurs qui cessèrent de verser la pension qu'ils étaient accoutumés de lui faire. Était-ce celle promise par Richelieu ou celle servie par de Lyonne avec qui de Lorme était très lié ? Quelqu'en soit l'origine, c'est de Lorme qui en obtint le rétablissement; et dans la même lettre du 8 décembre, Balzac rend grâce à de Lorme de ce nouveau bienfait : « Toutefois jusques ici vous vous contentiez de dire du bien de moi, Maintenant vous commencez à m'en faire et c'est vous qui me donnez pension

cette année. Sans vous, Monsieur, ma rescription n'eut jamais persuadé mon partisan, elle eut été d'abord rejetée et il serait encore inexorable. Mais il faut avouer qu'il n'y a point de si farouche animal que vous ne sachiez apprivoiser, ni de si mauvaise matière qui ne devienne bonne entre vos mains. Comme vous guérissez les maladies incurables, vous gagnez les causes déplorées et pour peu que vous trouviez de vie et de sens commun dans un homme, vous êtes capable de lui donner une parfaite santé et de le rendre parfaitement raisonnable. Je ne désire pas que la chose soit en meilleur état que vous l'avez mise. Il suffit que je ne sois pas obligé d'invoquer Monsieur le Cardinal pour en avoir la fin, et que Monsieur *** vous promette de payer au mois de septembre. »

En dehors des avatars que lui valaient ses écrits, Balzac fut toute sa vie en butte aux ennuis que lui causait sa santé chancelante, atteint de rhumatismes qui le faisait cruellement souffrir, il écrivait notamment à l'Evêque d'Agen :

« Il est vrai qu'il n'y a pas assez de force en toutes les paroles du monde pour vous exprimer les maux que j'endure. Ils ne laissent pas de lieu à la Médecine ni à la patience du malade, et la nature n'a fait pour leur remède que le poison et les précipices. »

Dans ces conditions Balzac eut souvent recours à son ami de Lorme, il en fait l'éloge dans une lettre à Vaugeois, le 1^{er} octobre 1625 : « A l'advenir il faudra que vous gagniez tous mes procès, que vous vuidiez toutes mes querelles, et que vous corrigiez toutes mes fautes, car de me guérir de tous mes maux vous ne voudriez pas l'entreprendre sur Monsieur de Lorme. Ce me sera assez que vous lui fassiez lire en cet endroit que je lui demande la vie, et s'il ne tient qu'à lui obéir pour me conserver, je mets déjà ses ordonnances immédiatement après les commandements de Dieu. »

Il n'y a point de remède qui soit de mauvais goût quand son éloquence le prépare, ni de douleur qui ne s'adoucisse par ses paroles avant que d'être vaincue par son Art.

Les causes les plus éloignées lui sont aussi visibles que les plus ordinaires effects, et si la Nature s'était faite voir nue à lui, il n'aurait pas reçu plus de communications de ses secrets qu'il ne s'en est acquis de connoissance.

Certes si les honneurs purement humains que quelques-uns de sa profession ont autrefois mesprisés lui semblent trop peu de chose et s'il ne se contente pas d'une reconnoissance civile, je suis tout prêt de l'appeler mon sauveur et de lui faire des sacrifices.

Et pour cela encore lui quitteray-je la meilleure partie de ce que je viens de lui demander, je ne désire point qu'il me guérisse, il me suffit qu'il m'empêche de mourir et qu'il fasse durer soixante ans mes maladies et mes plaintes ».

C'est animé de cet esprit que Guez de Balzac se soumettait aux prescriptions de Charles de Lorme, et il suivait religieusement ses ordonnances : « Je ne commence qu'à entrer en belle humeur et entamer mes lieux communs, mais le mal est que je ne suis pas maître de mes heures, et l'ordonnance que Monsieur de Lorme m'a envoyée, confirmée par celle de votre Monsieur le Gouest ne veut pas que je veille davantage », dit-il dans ses entretiens avec Madame de Montausier. Malgré le dévouement du Médecin et la confiance du malade, la guérison tardait à venir et le 30 mars 1628, il écrit à Monsieur de Tissandier : « Je suis toujours enchaîné par ma sciatique, Mais ce sera vous qui m'apporterez la santé, et le beau temps et votre présence fera le miracle que j'attendais de Monsieur de Lorme. »

Dix ans après, le 12 août 1639, Balzac dans une lettre à de Lorme, lui témoigne encore son admiration : « Monsieur j'ai trouvée très belle la médaille d'argent dans la-

quelle vous ressuscitez Hippolyte avec ces trois mots : Dis geniti potuere ; Mais je soutiens de plus que le nom de demy-dieu ne saurait vous être contesté que par ceux qui ignorent le mérite de Monsieur votre Père et la noblesse de votre science. »

Le 8 janvier 1641, Balzac écrit à de Lorme pour lui recommander un certain Monsieur Drouet : « Le désir qu'il a de vous connaître vient de la connaissance qu'il a déjà de quantité d'autres choses rares. Mais vous êtes sa dernière et sa plus haute curiosité. Il vous cherche parce qu'il pense trouver tout en vous et que vous avez de quoi remplir l'avidité qu'il a de scavoir. »

L'élément qui semble dominer dans le comportement de Balzac vis-à-vis de de Lorme c'est la confiance, confiance dans le Médecin, confiance dans l'homme d'action, le lutteur, le réalisateur ; c'est là un point capital du caractère de Charles de Lorme et nous le verrons se manifester dans toutes les phases de son activité.

Malgré les fréquentes maladies qui avaient troublé le cours de son existence, Guez de Balzac mourut en 1654, âgé de cinquante-sept ans, âge relativement inespéré et que les contemporains attribuèrent aux soins éclairés de Charles de Lorme.

Conrart, comme Balzac fut malade toute sa vie, et après avoir pris pendant plusieurs années les eaux à Jonquières ; il se confia à Charles de Lorme qui l'envoya à Bourbon, il s'y trouve en 1640 avec sa femme et Mademoiselle de Chalais, puis en 1648. De 1640 à 1648, dit de Kerville, Conrart fréquente très assidument les Eaux de Bourbon pour suivre le traitement du Médecin de Lorme, mais le fameux Médecin n'obtint pas grand succès chez son malade, car Conrart écrivait au mois de janvier 1648 à Félibien : « qu'il n'avait pu jusques ici

monter en son cabinet pour prendre les lettres, ce qu'il fera dès qu'il aura recouvré l'usage de sa jambe. »

« Conrart, dit Gouget, prit plusieurs fois les Eaux de Bourbon sur le lieu même. Il y était au mois de juin et juillet 1640 avec Mademoiselle de Chalais, Monsieur et Mademoiselle du Chat. Il y suivait les avis du Médecin de Lorme dont Chapelain loue la science et l'habileté.

C'est en effet dans sa correspondance avec Conrart, que Chapelain parle de de Lorme dans les termes les plus élogieux; il écrit le 18 juin 1640 : « Puisque vous avez tant trouvé le crédit auprès de Monsieur de Lorme, sur les éloges de Monsieur de Balzac, je vous prie d'employer auprès de lui ceux qu'il m'a autrefois donnés pour l'obliger conjointement avec vous à prendre soin d'une santé aussi mal assurée qu'est celle de votre excellente fille (Mademoiselle de Chalais qui fut élevée et paternellement aimée par Conrart). C'est un homme qu'on peut opposer à toute l'Antiquité dans la Médecine sans parler de ses autres qualités d'honneste homme, qui seules l'ont fait considérer depuis si longtemps comme un des ornements de notre Cour. Les Eaux où vous êtes ne furent jamais aussi puissantes que depuis qu'il y préside; et si l'on ne lui veut point faire de tort, on avouera que c'est plutôt son génie qui leur donne la vertu, que non pas leurs vertus qui fait valoir son génie. Je me réjouis avec vous non seulement de la guérison parfaite que vous rapporterez de là par son moyen, mais encore de la liaison que vous ferez avec un mérite aussi rare que le sien, et si l'on pouvait vous envier quelques bonnes fortunes, je ne vous dissimule pas que je vous envierai celle-là plus qu'aucune autre qui vous puisse arriver. »

Le 25 juin 1640, nouvelle lettre où il est question de de Lorme : « Le style aura scandalisé Monsieur de Lorme (il s'agit d'un billet écrit à Mademoiselle de Chalais), quelque approbation que je lui ai pleu donner de cette raille-

rie, et si j'allais cette heure à Bourbon je crois qu'il me voudrait traiter de la folie plutôt que de ces obstructions et de tous ces autres maux dont il est le vrai Esculape. Je vous supplie en le remerciant très humblement de ma part du beau madrigal qu'a produit cette bagatelle, de lui dire que je ne suis pas trop fier et qu'il m'arrive peu souvent de faire de ces escapades, et que quand je les fait j'ai encore la discrétion que ce soit fou en particulier... »

En 1648, Conrart paraît plus heureux de son séjour à Bourbon, il en écrit à Félibien le 17 juillet 1648 : « J'ai fait un voyage heureux et j'ai rapporté plus de santé que je n'eusse osé espérer. »

Le poète Voiture suivait aussi les prescriptions de Charles de Lorme, en mars 1633 il écrit à Monsieur Paul : « Les Médecins de Madrid me donnent les mêmes conseils que nous ont donnés autrefois Monsieur Grange et Monsieur de Lorme. »

Racan fut l'ami plus que le client de de Lorme, les Ménagiana rapportent à ce propos l'anecdote suivante : « Monsieur de Racan alla voir un jour Mademoiselle de Gournay qui lui fit voir des épigrammes qu'elle avait faites et lui en demanda son sentiment. Monsieur de Racan lui répondit qu'il n'y avait rien de bon et qu'elles n'avaient pas de pointes; Mademoiselle de Gournay lui dit qu'il ne fallait pas prendre garde à cela, que c'étaient des épigrammes à la grecque. Ils allèrent ensuite dîner chez Monsieur de Lorme, Médecin des Eaux de Bourbon. Monsieur de Lorme lui ayant fait servir un potage qui n'était pas fort bon, Mademoiselle de Gournay se tourna du côté de Monsieur de Racan et lui dit « Monsieur, voilà une méchante soupe » Mademoiselle, répondit

Monsieur de Racan, c'est une soupe à la grecque. Cela se répandit tellement qu'on ne parlait en plusieurs endroits que de soupe à la grecque, pour dire un méchant potage, et pour marquer un méchant cuisinier, on disait il fait de la cuisine à la grecque ».

Mademoiselle de Gournay appréciait plus le caractère et la science de de Lorme que sa cuisine et dans le bouquet de Pinde elle lui consacra quelques vers élogieux :

« Médecin excellent et secours de la France
A pair de Galien, L'Orme tu peux aller
Mais quel chef, de ton Art put jamais égaller
Ton humeur généreuse et ta rare éloquence ? »

L'Abbé de Boisrobert, favori et agent de Richelieu, qui inspira peut-être à celui-ci l'idée de l'Académie Française, était affligé de maladies diverses, il s'adressa à plusieurs Médecins illustres, dont Charles de Lorme, et dans ses épîtres raille la constante stérilité de leurs interventions ;

Voici un passage d'une épître à Monsieur de la Chambre, Médecin ordinaire du Roi :

« Je pense avoir sous notre Pôle,
Epuisé tout l'Art de l'Escole.
D'un soin ardent j'ai consulté
Et l'une et l'autre Faculté ;
J'ai fait cent fois ouvrir ma veine,
Je me suis fait donner la gesne
Par cent divers médicaments,
Sans y conter les lavements.
Outre nos Maîtres uniformes,
Outre les Citois, les Delormes,
Les Majernes et les Valots
Les Merlets et les Bourdelots ;
Je pense avoir veu pour ma bile

Tous les charlatans de la Ville.
J'ay pris tout ce qu'on m'ordonnait,
J'ay fait jus de toutes racines;
Avec deux mille médecines,
J'ay presque avallé tout mon bien,
Et tout cela ne sert de rien.
Tu me seras plus profitable...

..... »

Une autre épître, où Citois et de Lorme sont en jeu, nous laisse à choisir des éloges pour l'un, des critiques pour l'autre :

« Mais je suis fort mal à mon aise,
Et ne puis de bile empesté,
Estre ni traisné ni porté.
Bourdelot ce Maître Esculape,
Ce grand Maître des destinées
Qui rompt les bornes des années,
Entreprend de me secourir
Et je crois qu'il va me guérir.

.....

Les Delorme et les Citois
En firent de même autrefois,
Mon mal gratis ils consultèrent,
Mais las ! de l'air qu'ils me traittèrent,
Je pensay voir dans leur secours
Luire le dernier de mes jours.
Comme on vit ma langue chargée
Et livide et toute altérée,
Un des deux crut qu'estant gasté,
Je lui cachoit la vérité,

.....

Sa charité qui fut trop prompte
Crut qu'il falloit malgré ma honte,
Par la science me garantir,

Et quoyqu'on pust lui répartir,
Par une eau fort chaude en six pots
Il fit bouillir jusqu'à mes os ;
Ma cervelle en fust desséchée,
Ma lulette en fust relachée,
Ma bile à tel point s'alluma,
Que mon humeur s'en consuma ;
Et si l'autre crû plus habile
Qui vid plus clair dans cette bile
Ne m'eust raffraîchi promptement,
J'allois en poste au monument.
Quoyque leur advis fut contraire,
Cher Abbé, je les laissoit faire
Parce qu'il ne m'en couloit rien,
Parce qu'ils me vouloient du bien ;
Parce qu'en un mot leur science
Egalloit leur expérience
Je crus quand on me fit suer
Qu'il falloit me laisser tuer,
Pour sauver l'estime conneue
De celui qui fit la béveue
Comme si son Art m'eust été
Plus précieux que ma santé.
Bourdelot fera mieux, sans doute,
..... »

En 1659, l'Abbé de Boisrobert est à Bourbon, prenant les Eaux sous la direction de de Lorme, ainsi qu'en fait foi une lettre écrite le 24 Août 1659, par le Médecin Du Puy (papiers de Conrart) :

« Monsieur de Lorme, Conseiller et Médecin du Roy, à Moulins.

L'occasion que Monsieur l'illustre Abbé de Boisrobert me présente est trop favorable pour ne m'en prévaloir et m'en servir à vous renouveler les devoirs dont vous, mon

Doyen et Maître illustre avez jetté les premières semences,

.....

Donc Monsieur passant du prélude au sujet, j'ay à vous dire que Mondit Sieur l'Abbé, incommodé d'un rhumatisme circulaire dont quelques nerfs d'aucuns doits de la main droite restent imbibés lui empêche l'extension avec douleur, a pratiqué les remèdes qui lui ont été conseillés, généraux et topiques pour pavenir à la résolution du synarthrisme et autres fins, sans beaucoup de succès, ce qui l'a obligé de se déterminer à Bourbon; sur quoy ayant désiré mon sentiment, j'y ay incliné pour les indications ajoutées de la nature du mal à la faculté du remède, m'en estant fixé là et le renvoyant à vous pour le coup seur, luy disant à votre sujet Evangéliquement le passage de l'Evangile, qu'estant au Lieu, il trouveroit la Loi et le Prophète, non seulement en ce qui est des Eaux Minérales dont votre sublime Esprit a développées et vivifiées les vertus secrettes, embrouillées auparavant dans le caos, mais universellement en tout ce que comprend le vaste Océan de la Médecine... »

Daniel Huet, Evêque d'Avranches, membre de l'Académie Française, précepteur avec Bossuet du Grand Dauphin, s'occupait fort de sa santé, et se confiant aux soins de de Lorme, allait souvent à Bourbon et suivait un régime sévère, grâce auquel il vécut jusqu'à quatre-vingt-onze ans, « Sur le soir, dit Olivet, il prenait une sorte de bouillon médicinal, qui était un bouillon connu sous le nom de bouillon rouge du Médecin de Lorme. »

Romain Pinaud, écrivain de l'époque dédia à de Lorme une de ses œuvres latines « *Ludus in vitam aulicam, rusticam et mendicam* »; dans un exposé préliminaire, il s'exprime ainsi : »

« *Quin et illa superbientis Naturae partus qui toto*

terrarum orbi laborans fortuna non sufficit, universi dominus Macedo panem peram aquam sordes et paedorem Cynico invidet, ac vicissim triumphatores laureas protervi canis impurus allatrat. Circulatorem id genus de trivio in hac commentatione mea deprehendes, qui Regius Aulicorum honores subhastabit, in rus ricorum vita ingenua quietissimam elevabit innocentiam et sibi mortalium soli cum lacera lacuna purissimam superiorum beatitatem solemnibus verbis copulatam gratulabitur. Quam tandem hic tu qui pellendis profecto morbis Deus es restituendis moribus medelam adhibebis ? aut quo tam acrem rectam, tam dulce mitigabis pulegio ?

(Le Macédonien maître de l'univers envie au Cynique, son pain, sa besace, son baillon, son sac et sa misère, et à son tour un chien impur aboie après les lauriers du Triomphateur. Tu trouveras dans mon étude un vagabond de cette race de carrefour, qui méprisera les honneurs royaux des courtisans, élèvera son innocence tranquille dans la vie ingénu des paysans et se félicitera seul de tous les mortels d'avoir avec sa défroque usée trouvé un bonheur plus pur que celui des grands exprimé en mots solennels. Et toi quel est le remède que tu donneras pour le renouvellement des mœurs, toi qui es un Dieu pour mettre sans délai en fuite les maladies. Avec quel doux calmant adouciras-tu l'acreté de cette plante.)

Il est curieux que Romain Pinaud écrivant un ouvrage sur ce thème le dédie à de Lorme, brillant courtisan et homme de salon, mais ce faisant, il rendait hommage à la grande indépendance d'esprit de ce Médecin qui, s'il participait volontiers de la vie mondaine, « connaissait, dit Bourdelot, la pauvreté et la sottise de l'Esprit des hommes », et n'avait aucune raison de défendre une caste dont il avait forcé les barrières et qu'il dominait.

Gilbert Gaulmin, cousin et ami intime de de Lorme, lui dédie son ouvrage « *Prodromi Rhodantes* » :

« *Quid tantas Ulmeae, vocas ad Carmina Musas
Et faciles pergis sollicitare Deas.
Scribimus inviti sed quà jubet ira sequemur
(Utilis et magnis vatibus ira fuit)*

.....
*Tu coelum coelique orbes arcanaque tentas
Cur non pendente machina mole ruit
Inde Deum (tu magna Dei pars) quaeris et audis
Sideribus mentem conciliare novis
Quis faciat morbos, quis hiantia vulnera casus
Impia quae magicus murmura cantus habet*

.....
*Tu mali sana novas adhibes in foedera leges
Certaque nativum temperat unda nefas
Hoc te cura tenet, mentomque ingentibus ausis
Implet et audaci tollit in astro...*

..... »

(Pourquoi de Lorme invite tu à chanter les muses silencieuses et invoque tu sans cesse les Déesses pacifiques ? Nous écrivons spontanément mais nous suivrons la colère où elle nous conduira (aux grands poètes aussi la colère fut utile). Toi, tu scrutes les cieux leurs révolutions et leurs mystères, les causes qui retiennent suspendue la masse des mondes. Tu cherche Dieu (toi, de Dieu, grande émanation) et ton esprit ose étudier de nouveaux astres, rechercher les murmures impies du chant des magiciens. Tu introduit dans les règles anciennes des lois nouvelles, et l'eau arrête en toute sûreté un mal naissant. C'est là ton souci, ton esprit est plein de magnifiques audaces, et s'élève sur les astres dans une route hardie...)

Gilbert Gaulmin, évoque ensuite les attaques auxquelles de Lorme fut en butte et qui ne sont causées que

par sa science universelle et sa connaissance des langues orientales; cette Elégie plaintive se termine par des éloges que l'auteur s'offre sans aucune modestie. Il n'y a pas grand'chose à retenir de cette dédicace qui est obscure et émane d'un esprit compliqué.

SA CLIENTÈLE MONDAINE.

La clientèle de de Lorme ne se limitait pas aux lettrés et savants avec lesquels son érudition l'avait mis en rapport, la distinction de ses manières et ses habitudes de véritable Gentilhomme qui faisaient de lui un de ceux qu'Aristote appelait « *medici graciosi* », lui avait assuré la pratique de la plus haute aristocratie, et d'après Michel de Saint Martin, « il y avait chez lui une telle foule qu'à sa porte attendaient quinze ou vingt carosses des personnages les plus illustres ».

Le Maréchal d'Estrée qui vécut jusqu'à cent trois ans, était parmi les clients de de Lorme, et Guy Patin écrit le 6 mai 1664 : « Monsieur le Mareschal d'Estrée, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, est échappé d'une fièvre continue au grand étonnement de bien du monde dans un si grand âge; il est né l'an 1573 ».

Renaud, premier chirurgien de Henri IV, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, reconnaît à son lit de mort devoir de si longs jours à de Lorme.

La Princesse de Salm condamnée par tous les Médecins est guérie par de Lorme, le Prince reconnaissant lui fait don d'un carosse attelé de six chevaux.

En 1675, il soigne Madame de Montmort « qu'il réusscite » au dire de Madame de Sévigné.

Il est l'ami et le Médecin de René de Longueil, Seigneur de Maison, Président à Mortier du Parlement de

Paris, qui bel esprit et homme de goût recherche sa compagnie.

De Lorme pour qui Richelieu avait beaucoup d'estime, était aussi le Médecin de sa famille; Tallemant des Réaux rapporte : « En 1656, il était allé accompagner à Bourbon, l'Abbé de Richelieu et ses sœurs, il avait avec lui sa Demoiselle, car il ne va pas sans cela et il fallut que Madame d'Aiguillon le souffrit. »

Nous avons vu qu'il avait donné ses soins au Cardinal Archevêque de Lyon, frère de Richelieu.

Il était reçu et estimé dans les familles de Lyonne, de Bertillat, de Montmort, du Maréchal de Créqui à qui il devait demander l'hospitalité pendant les deux dernières années de sa vie.

Le Chancelier Séguier aimait sa conversation, recherchait sa société et appréciait son esprit politique, il disait avoir reçu de lui dans les temps les plus fâcheux les conseils les plus utiles; il lui témoigna d'ailleurs son estime en lui faisant une pension de quinze cents livres.

Une place à part doit être faite dans la clientèle mondaine de Charles de Lorme à Madame de Sévigné, tant par la notoriété de cette malade que par le soin qu'elle prit à parler beaucoup de son Médecin.

« Madame de Sévigné, dit le Maguet, n'aime pas les Médecins, mais elle adore la Médecine et se plaît à raisonner sur sa santé ».

Elle fit toutefois une exception pour de Lorme, tout au moins dans les premiers temps de leurs relations; pour le reste, elle a donné dans ses lettres une description restée classique de son rhumatisme dont les premières atteintes paraissent remonter à 1675. Elle était alors en son Château des Roches près Vitré, et n'avait eu comme Médecin que Bourdelot et surtout des empiriques, qu'elle nomme admirativement les Pères Esculape et qui étaient des Ca-

pucins du Louvu. Son scepticisme railleur n'était qu'apparence, elle était d'une surprenante crédulité et ajoutait foi, dit le Docteur Ménière, aux cures incomparables de Madame de Charost, aux remèdes domestiques de Madame Fouquet et aux prophéties du Chevalier Talbot.

Cette même année 1675, elle rencontre de Lorme chez Madame de Montmort, celui-ci malgré ses quatre-vingt-onze ans pratiquait la Médecine et avait conservé tout son prestige auprès de sa nombreuses clientèle. Le 12 juin 1675, elle écrit : « Je n'irai point en Bretagne sans emporter de la poudre de Monsieur de Lorme. »

Le 7 août, elle s'attarde plus longuement sur sa santé et dit à sa fille « Je m'en vais commencer par ma santé, ma bonne. N'en soyez pas en peine, je vois très souvent Monsieur de Lorme chez Madame de Montmort qu'il ressucite, il a fort approuvé ma saignée du pied et m'a empêché jusqu'ici de me purger, trouvant que je suis hors d'affaire et que je n'aurai plus de ces vapeurs de l'an passé. C'était les adieux de ce que l'on croyait parti, si peu de mal était digne de mon tempérament. Il me fait prendre de sa poudre avant que je parte, mais ce sera plus par civilité pour lui que par besoin. Si vous lui aviez parlé vous seriez rassurée sur mon chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-vous donc à lui, ma bonne. »

Ces premières consultations sont suivies d'une amélioration et le 21 août, Madame de Sévigné peut écrire : « Je me porte très bien, le bon de Lorme a dit que je gardasse cette poudre pour cet hiver, et que je prisse trois jours de cette tisane, c'est un remède de canicule, il me croit hors d'affaire »

Nous verrons que cette poudre était un complexe antimonial dans lequel dominait l'émétique, et cette tisane n'était autre que le fameux bouillon rouge qui joua un si grand rôle dans la polypharmacie de de Lorme.

Malheureusement, cette accalmie fut de courte durée, car dès les premiers jours de 1676, une nouvelle crise de rhumatisme l'oblige à faire appel à de Lorme en qui elle met toute sa confiance, justifiée d'ailleurs par une amélioration rapide. Le 3 février 1676, bien que ne pouvant se servir de sa main et devant dicter sa lettre à son fils, Charles de Sévigné, elle dit : « Je me suis purgée une fois avec la poudre de Monsieur de Lorme qui m'a fait des merveilles. Je m'en vais encore en reprendre, c'est le véritable remède pour toutes ces sortes de maux. On me promet après cela une santé éternelle; Dieu le veuille !

Voici le frater qui peste contre vous depuis huit jours, de vous êtes opposée à Paris au remède de Monsieur de Lorme :

Si ma mère s'était abandonnée au régime de ce bonhomme, et qu'elle eut prit tous les mois de sa poudre, comme il le voulait, elle ne serait pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs; mais c'est vouloir assassiner ma mère que de lui conseiller d'en essayer une prise ! Cependant ce remède si terrible qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère et capable de faire des vers si on voulait s'y appliquer.

Il ne fallait pourtant pas en prendre : « Vous moquez-vous mon frère de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère, il ne faut seulement que du régime et prendre un petit bouillon de séné tous les mois. » Voilà ce que vous disiez. Adieu ma petite sœur, je suis très en colère quand je pense que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. »

Ce plaidoyer énergique en faveur de la poudre de de Lorme traduit explicitement et synthétise la vogue et la réputation dont cette préparation jouit au XVII^e siècle.

Le 23 février 1676, Charles de Sévigné triomphant écrit à sa sœur « Ma mère se porte à merveille; elle prit hier pour la dernière fois de la poudre de Monsieur de Lorme, qui lui a fait des merveilles ».

L'intervention de son fils contrebattant l'influence de sa fille, Madame de Sévigné reste fidèle à son médecin; le 15 mars 1676 elle dit « j'ai pris hier de la poudre du bonhomme, c'est un remède admirable, il a raison de le nommer le bon pain, car il fait précisément tout ce que l'on peut souhaiter, et n'échauffe point du tout, m'y voilà accoutumée; je crois que cette dernière prise achèvera de me guérir. »

Même enthousiasme dans une lettre du 6 mai « Ma petite poudre d'antimoine est la plus jolie chose du monde; c'est du bon pain, comme dit le vieux de la Montagne »; puis le 8 mai « Après avoir été saignée, j'ai pris de la poudre du bonhomme, dont je suis très contente. »

Mais si sa confiance ne faiblit pas pour la poudre, elle paraît sceptique en ce qui concerne les lavages que de Lorme lui a prescrits pour ses mains qui sont tuméfiées et dont elle se sert difficilement. Une lettre du 11 mars 1676 montre à ce sujet un peu de découragement : « Je fais des lavages à mes mains de l'ordonnance du vieux de Lorme qui au moins me donne des espérances... Mon fils ne me mande encore rien de ses affaires; il n'a été occupé jusqu'ici qu'à parler au bonhomme de ma santé, cela n'est-il pas d'un bon petit compère ? » Et le 15 mars « Je me sers de ce lavage de Monsieur de Lorme, mais cette guérison va si lentement, que j'espère beaucoup plus au beau temps, dont nous sommes charmés, qu'à toutes les herbes du bonhomme. »

De Lorme ne pouvait mieux achever cette guérison

qu'en prescrivant une saison à Bourbon, mais Madame de Sévigné ne voulant pas s'y rencontrer avec Madame de Montespan et obéissant surtout à des préoccupations mondaines préfère Vichy : « Le vieux de Lorme ne veut pas que je parte avant la fin de mai, mais tout le monde s'en va et la maison que j'ai retenu m'échappe; il veut Bourbon, mais c'est pas cabale, ainsi je suivrai les expériences qui sont pour Vichy. »

« Je lui désobéis un peu, écrit-elle le 6 mai, car il m'envoie à Bourbon mais l'expérience de mille gens et le bon air et point tant de monde, tout cela m'envoie à Vichy. »

Le 11 mai, désobéissant doublement à son médecin qui lui conseillait Bourbon et ne voulait commencer la cure qu'à la fin du mois, elle part à Vichy, où délaissant de Lorme et sa poudre elle va même jusqu'à attaquer Bourbon dans une lettre du 1^{er} juillet 1676 :

« J'ai célébré les eaux salutaires de Vichy, et si jamais le sieur de Lorme prend congé de la compagnie, la Maréchale d'Estrée et moi nous entreprenons de confondre Bourbon... » « La poudre du bonhomme pourra retrouver sa place aussi quand je me serai rendue digne de son opération, car présentement les eaux et la douche de Vichy m'ont si bien savonnée que je crois n'avoir plus rien dans le corps ». Cette supposition était mal fondée et peu de jours après son retour à Paris, elle devait avoir recours à de Lorme, qui avait quelques raisons de lui faire des reproches et probablement ne s'en priva pas; là dessus avec une mauvaise foi certaine, elle écrit, le 5 août « J'ai vu le bonhomme de Lorme à son retour des Maisons, il m'a grondée de n'avoir pas été à Bourbon, mais c'est un radoteur, car il avoue que pour boire, Vichy est aussi bon; mais c'est pour suer, dit-il, et j'ai suer jusqu'à l'excès, aussi je n'ai pas changé d'avis sur le choix que j'ai fait. » Malgré cette opinion peu flatteuse pour de

Lorme, elle n'ose pas retourner à Vichy contre son avis, aussi appelle-t-elle en consultation avec lui deux autres médecins célèbres, Bourdelot et Veson, qui, chose rare sont d'accord : « Le vieux de L'Orme, écrit-elle le 12 août, Bourdelot et Veson me défendent Vichy pour cette année; ils ne trouvent pas que cette dose de chaleur si près l'une de l'autre fut une bonne et prudente conduite, je n'ai nulle opiniâtreté et je me laisse conduire avec une docilité que je n'avais pas avant que d'avoir été malade. »

La voilà donc décidée à renoncer à Vichy, mais cette victoire de la raison sur son scepticisme de mode, ne pouvait être que de courte durée, et quelques jours après ayant fait revenir Veson sur son opinion première, elle écrivait, le 26 août : « Pour Vichy je ne doute nullement que je n'y retourne cet été, de l'Orme dit que je m'en garde bien dans cette saison, Veson dit qu'il voudrait que ce fut tout à l'heure, Bourdelot dit que j'y mourrai et que j'ai donc oublié que je ne suis que feu et que mon rhumatisme m'était venu que de la chaleur. J'aime à les consulter pour me moquer d'eux; peut-on rien voir de plus plaisant que cette diversité ? Ils m'ôtent mon libre arbitre à force de me laisser dans l'indifférence, on a bien raison de dire qu'il y a des auteurs graves pour appuyer toutes les opinions probables, je prendrai leur avis suivant qu'il me conviendra ». Pourtant quand le mal prélude ou quand l'atmosphère menace d'être inclemente, elle se souvient fort à propos que les conseils de ceux dont elle se moque, ont quelquefois des avantages; déjà le 28 août, elle n'est plus aussi assurée : Il fait un temps frais qui pourrait bien nous déterminer à prendre de la poudre de mon bonhomme ». D'ailleurs dès le 19 août, elle écrit : « Pour mes mains et pour mes genoux je consulterai la pommade et prendrai de la poudre de mon bonhomme ». Mais le 2 septembre de Lorme est de nouveau hissé sur un piedestal ». J'ai pris de la poudre du bonhomme, ce

grand remède qui fait peur à tant de monde est une bagatelle pour moi, il me fait des merveilles ». Puis le 8 septembre nouvel éloge : « La poudre du bonhomme m'a fait beaucoup de bien; je m'en vais prendre tous les matins une pilule de l'avis de Veson et de Chelles ».

Mais Madame de Grignan se faisant sans doute l'écho de quelque médecin ennemi de l'antimoine, n'était pas convaincue, et le 11 septembre Madame de Sévigné lui écrit pour défendre encore la panacée de de Lorme : « A quoi pensez vous ma fille d'être en peine de cette poudre du bonhomme que j'ai prise ?; elle m'a fait des merveilles de tous les cotés et quatre heures après je ne m'en sens pas. Ce remède terrible pour tout le monde est tellement apprivoisé avec moi, et nous avons si bien fait connaissance en Bretagne, que nous ne cessons de nous donner des marques d'amitié et de confiance, lui par des effets et moi par des paroles, mais la reconnaissance est le fondement de tout ce beau procédé ».

L'année suivante désobéissant une seconde fois à de Lorme Madame de Sévigné retourne à Vichy, mais elle lui fait une concession : elle écrit le 29 septembre 1677 : « Pour moi je me porte très bien j'ai bu par un temps admirable, je n'ai point pris de douches, au moins peu, voilà le bonhomme de Lorme content ».

Quelques mois après de Lorme mourrait; mais dans la suite la Marquise n'oublia pas son médecin; en 1687 sur les conseils d'Alliot et de Fagon, elle se rend au mois d'octobre à Bourbon, d'où, le 7, elle écrit à sa fille : « J'ai donc pris huit jours de Vichy et huit jours de Bourbon; j'ai pris dans l'intervalle de la poudre de Monsieur de L'Orme, qui m'a fait des merveilles, je n'ai pas eu la moindre vapeur, j'ai très bon visage »; et le 9, dernière allusion à son médecin : « Les eaux de Vichy ne sont plus pour moi aussi nécessaires qu'elles m'ont été, j'en ai fait tout l'usage que je pouvais désirer en les faisant venir et

en les tempérant par celle-ci, elle m'ont purgée autant qu'il le fallait, et celles de Bourbon, douces et fondantes, ont achevé un véritable état de perfection. J'ai pris du crocus parce que je sais que quand il ne trouve guère d'humeur, il ne fait point de mal à son hôte, c'est le bon pain, comme disait de l'Orme ».

Madame de Motteville, dont la sœur était cliente de De Lorme, écrivait à Valant, Médecin de la Marquise de Sablé, dans une lettre citée par Paulin Paris, comme note à son édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux : Je veux ici vous faire une petite consultation. Monsieur de Lorme a mis ici la poudre à la mode comme guérissant toutes sortes de maux. Cette poudre étant innocente tout autant que l'émétique et purgeant plus innocemment qu'aucun autre remède particulier à la bile, ma sœur qui en était fort offusquée quand elle vint ici et qu'elle sortit de la Magdelaine, en prit par deux fois. Elle se sentait beaucoup de bile, un grand dégoût et un grand mal au cœur qui venait de ce qu'elle avait été longtemps sans se purger en prenant son lêt. Ce remède lui fit très bien elle me dit qu'elle jetta sa bile par en haut avec une grande facilité et qu'elle s'en trouva moins esmue et moins eschauffée que de la moindre médecine où il y a du séné. Elle continue encore son lêt jusqu'à la fin de ce mois, et comme elle eut besoin l'autre jour de se purger elle ne prit que de ces petites purgations de cirot de gomme composé, comme vous savez, Monsieur mai elle dit qu'en quittant son lêt d'ânesse, elle veut reprendre de cette poudre. Je n'y consentiray point que je n'aye votre avis là dessus ; et quoy que j'aye veu ici de jeunes personnes et délicates à qui cela fait du bien, je veux un peu scavoir par vous ce que vous en croyez. Je ne doute pas que vous scachiez que c'est de l'antimoine meslé avec du salpêtre et où on met le feu. Votre réponse, s'il vous plait, à votre loisir, rien ne presse ».

RELATIONS DE CHARLES DE LORME
AVEC LES ARTISTES.

Etant à Nancy avec Gaston d'Orléans, Charles de Lorme fit la connaissance de Jacques Callot, et par la suite entretint avec lui les meilleures relations, auxquelles nous devons le portrait dont nous avons donné plus haut la description; il comptait aussi parmi ses amis Michel Lasne, Vignon et les Duprez.

Michel Lasne reproduisit les traits de de Lorme dans une gravure des plus estimée de l'époque, et, marque d'estime particulière lui avait demandé d'être le parrain de l'une de ses filles. Jal rapporte dans son Dictionnaire que « Michel Lasne avait épousé Madeleine de Martigny, dont le 15 Juillet 1622, il eut une fille qui fut nommée Elisabeth par Charles de Lorme Conseiller et Médecin ordinaire du Roi ».

Le même Dictionnaire rapporte que Claude Vignon qui fut un peintre célèbre et l'auteur de nombreux tableaux, faits notamment pour l'église des Jésuites de Moulins, se serait marié trois fois et aurait eu trente quatre enfants, il épousa en 1624 sa première femme Charlotte le Leu dont il eut de nombreux enfants, son aîné, Charles, fut tenu le 2 Décembre 1624, sur les fonds baptismaux de Saint Symphorien par Charles de Lorme, Médecin du Roi.

Guillaume Duprez et Abraham son fils, sont les plus illustres graveurs du début du XVII^e siècle, et les plus hauts personnages ambitionnaient de faire reproduire leurs traits par eux. De Lorme fut parmi les élus, et l'exemplaire que possède le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale est l'un des plus fins qui porte la signature d'un Duprez; de forme ronde sans revers il a été exécuté par le procédé de la fonte, puis finement retouché

et ciselé. Charles de Lorme y est représenté en buste, la tête nue, les cheveux sont abondants, la barbe longue et pointue, la figure allongée est maigre, l'œil un peu saillant à fleur de peau; le cou est entouré d'un large col en dentelle formant relief et le buste est recouvert d'un élégant pourpoint. Il est aisé de reconnaître le brillant Gentilhomme dont Callot, trois ans plus tard reproduira les traits.. Autour du médaillon se lit l'inscription suivante :

CAROL. DELORME REG. CONS. ET MED. ORDINARIOR PRIM. AETATIS 41...; la date est 1626 et la signature AB DUPRÉ.

D'après Kluypsen (*Médailles des Grands Hommes* 1859), il existerait au Cabinet Royal de Berlin, une médaille uniface en argent, semblable à la précédente mais signée AB DUPRÉ F.; dans le Trésor Numismatique de Thott, une médaille en bronze datée de 1628 et portant l'âge 42, au revers une mer agitée, le char de Neptune renversé, au loin des navires aux voiles déployées, des rochers, sur l'un d'eux un cadavre auprès duquel une femme les mains levées dans une attitude de prière, et Esculape avec un bâton, et cette inscription « DIIS GENITI POTUERE ». Enfin Kluypsen aurait eu en sa possession une médaille uniface en bronze argenté de forme ovale, signée A. D. datée de 1628 et portant l'âge 43.

Mazerolles (*Médailleurs Français*, tome 1, page 178) prétend que la médaille où Charles de Lorme est représenté en Esculape ressuscitant Hippolyte, et dont Balzac parle dans une lettre citée précédemment est d'un auteur inconnu. D'après le Trésor Numismatique, la signature : AB. DUPRÉ serait celle de Guillaume, « factum » étant sous entendu, Jal aurait démontré que cette signature serait celle d'Abraham, ce qui semble plus logique; la Grande Encyclopédie et le Catalogue de la Bibliothèque Nationale l'attribuent également à Abraham.

Le Catalogue des Médailles de Kluypsen comporte deux médailles, l'une ovale avec au revers une mer agitée,

le char de Neptune renversé, etc., la seconde est un cliché d'étain du droit de la première.

La collection d'un amateur, Monsieur Wasset possède une médaille oblongue qui porte un anneau, pas de signature, 1628, âge 43, le travail est encore plus soigné, la figure plus vivante, l'œil moins saillant que dans celle de Duprez, elle était exposée au Musée rétrospectif de l'Exposition de 1889.

Les relations de Charles de Lorme avec Jacques Callot, outre qu'elles nous ont valu un des plus beaux portraits du Maître posent un problème intéressant, dont certaines données tendraient à assimiler Charles de Lorme à un célèbre collectionneur d'estampes, et qui a causé quelques confusions chez les auteurs qui se sont occupés de la vie et des œuvres de Jacques Callot.

En 1628, Callot avait promis à Israël Henriet, dessinateur et célèbre marchand d'estampes, de lui céder toutes ses planches faites et à faire; c'est ce même Henriet qui avait fait obtenir à Callot la commande du Siège de La Rochelle et de celui de l'Île de Ré, mais ces planches n'étaient pas comprises dans le contrat, ce qui permit à Callot quand il les eut publiées en 1631, de les vendre à Charles de Lorme. Par la suite ces planches subirent diverses pérégrinations, imitées d'ailleurs par celle du portrait de de Lorme. En 1665, au cours du procès qui opposa de Lorme aux héritières de sa femme décédée en 1663, le Parlement de Paris arrête que les Demoiselles Du Boys » devront rapporter à la masse de la communauté ou tiendront compte au Sieur de Lorme des planches qu'elles ont du plan et siège de l'Île de Rhé et de la Rochelle ».

Ces planches ne se retrouveront pas dans l'inventaire des biens de de Lorme à sa mort en 1678, celui-ci, d'après Mariette dans une note de son Abécédaire en 1725, les

aurait vendues au Médecin Fagnani; elles subissent ensuite une longue éclipse et réapparaissent aux environs de 1723 entre les mains du Sieur Cars, graveur à Paris. Quant à la planche du portrait de Charles de Lorme que Callot lui vait remise elle disparut sans que l'on puisse retrouver sa trace.

Certains auteurs ont cru que Charles de Lorme était le célèbre collectionneur d'estampes dont parle avec éloges l'Abbé de Marolles; Mariette écrivant cinquante ans après la mort de de Lorme, accrédite cette version dans son Abécédaire, où ayant cité le portrait de de Lorme gravé par Callot il ajoute : « Cette estampe est dédiée à Monsieur de Lorme par Callot, c'était un des plus grands curieux d'estampes de son temps; surtout de celles de Callot ».

D'autre part, de Chennevière, dans ses « Peintres Provinciaux » rapporte que Claude Maugis, aumônier de la Reine Louise de Vaudémont, Abbé de Saint Ambroise, ayant imaginé le premier de former des recueils de gravures, passa quarante ans de sa vie à cet effet, et qu'à sa mort les pièces les plus précieuses de son cabinet vinrent enrichir celui de Jean Delorme, le Médecin Gentilhomme père de la célèbre Marion; il est aisé d'écarter Jean de Lorme qu'aucun lien de parenté n'unissait à Marion Delorme, et que rien n'autorise à considérer comme un amateur d'estampes.

Toutefois sur la foi de Mariette, Meaume dans ses « Recherches sur la vie et les œuvres de Callot », Clément de Ris dans ses « Amateurs d'autrefois » ne doutent pas que Charles de Lorme ne fut ce collectionneur réputé; Clément de Ris ajoute même : « On a prétendu que Marolles avait eu l'insigne honneur d'être esquissé par La Bruyère dans son caractère de Démocide ou le Curieux... Cependant je ne le crois pas et si La Bruyère avait besoin de faire poser devant lui des êtres réels pour

en créer des types immortels, je verrai plutôt Charles de Lorme dans Démocide que Monsieur de Marolles. Ce qui me le fait croire c'est la phrase suivante : « J'ai tout Callot, hormis un seul qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, mais qui m'achèverait Callot. Je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir, cela est bien rude. » Or nous savons que de Lorme était l'un des plus grands curieux d'estampes de son temps surtout de celles de Callot. »

En fait, il existe des points de contact entre de Lorme, Maugis et de Marolles; en effet Maugis était, comme Jean de Lorme attaché à Louise de Vaudémont, et de Marolles était de la Maison de Nevers comme le fut Charles de Lorme; il est donc possible que ces trois hommes se soient connus et que leurs collections aient pu passer de l'un à l'autre.

De Marolles dans son Catalogue de livres d'estampes, édité en 1672, dit : « Je m'en suis donné tout d'un coup pour mille louis d'or ayant pris ce qu'il y avait de meilleur en ce genre là d'un curieux qui vint à décéder il y a dix ou douze ans, ce curieux se nommait de Lorme, commis du Sieur Monnerot. » Puis dans son livre des peintres et graveurs il lui consacre ces vers :

« De Lorme le suivit, non pas sans opulence
Assisté du secours de ses amis puissants
Commis de Monnerot avec des soins pressants
Pour en faire un recueil le plus riche du monde

Là pour se contenter d'une chose si belle
Il fit ce qu'eust fait un Seigneur curieux
Plus de vingt mille écus, d'un effort somptueux
Furent le prix au moins de sa peine fidelle.

..... »

Plus tard, de Marolles dans son livre « de l'Excel-

lence de la Ville de Paris » écrit : « Parlerai-je après cela des autres cabinets qui sont dans Paris ? Il y en a qui ne sont que de taille douce comme celui de Monsieur de Lorme où il a fait une dépense très considérable. »

D'après ces documents, le collectionneur de Lorme serait mort dix ou douze ans avant 1672, ce qui ne peut s'appliquer à Charles de Lorme, mort en 1678, d'autre part à aucun moment le titre de Médecin n'est associé au nom de cet amateur d'estampes. L'Abbé de Saint Martin qui connaissait bien de Lorme ne parle jamais de collections d'estampes; Guy Patin, Bernier, Tallemant des Réaux ne font aucune allusion à cette particularité qui ne leur eut pas échappée, car de Lorme avec son caractère expansif lui aurait certainement donné une forme bien visible. En outre, tous le considéreraient comme plus riche de réputation que de biens ce qui ne cadre pas avec les fortes dépenses que supposait une telle collection. Ajoutons qu'après le décès de Dame de Lorme en 1663, et au cours du long procès qu'eut à soutenir Charles de Lorme avec ses héritières, il n'est nullement question de collections d'estampes, pas plus d'ailleurs que dans le minutieux inventaire qui fut dressé après la mort de Charles de Lorme en 1678.

Il est donc impossible d'admettre que de Lorme, Médecin était le collectionneur d'estampes dont parle l'Abbé de Marolles.

RELATIONS DE CHARLES DE LORME AVEC SES CONFRÈRES.

Charles de Lorme, par sa science universellement appréciée, par les situations élevées qu'il avait occupées tant à la Cour qu'auprès des Grands, avait acquis dans le monde médical, une place prépondérante; « Les Apo-

thicaire, dit Michel de Saint Martin, prenaient les ordonnances de Monsieur de Lorme pour des pièces de cabinet qu'ils conservaient pour s'en servir dans leur profession ». L'ouvrage de ce panégyriste, outre les éloges que l'auteur y dispense largement, groupe des pièces de vers, des sonnets, des lettres émanant de Médecins de tous pays et qui témoignent de la haute estime dans laquelle ils tenaient leur illustre confrère.

Daquin qui fut pendant de longues années Premier Médecin de Louis XIV et qui en 1678 occupait la première place dans la corporation écrit : « Je craindrais de ne pas louer dignement un mérite qui m'est si connu et de payer d'une monnoye de bas aloy les obligations véritables que j'ay à Monsieur de Lorme. il m'a donné avec amitié et tendresse les premières teintures de la Médecine et je feray toujours gloire d'en avoir appris les principes sous un si grand Maître. »

Marquis, Médecin à Lyon, écrivait le 18 avril 1683 : « Je vous avoue ingénument les obligations que j'ai à Monsieur de Lorme, j'ai plus appris de lui pour la guérison des maladies dans l'espace de quelques mois que je l'ai pratiqué familièrement, que je n'avais fait dans l'exercice de ma profession pendant plusieurs années. J'ai eu l'avantage de recevoir souvent de ses nouvelles et d'entretenir commerce de lettres avec lui; je lui écrivais pour avoir son sentiment sur les maladies que je traitais, il a toujours été fort ponctuel à me les donner et à m'instruire. »

Marquis écrivait encore dans une autre lettre : « J'ai eu l'honneur d'avoir eu quelque part en son amitié depuis plus de vingt-cinq ans que je lui rendis visite à Moulins de la part d'un Gentilhomme de mes amis qui m'en avait parlé avec admiration et je fus si charmé de son entretien que je séjournais dans cette ville là plus de deux mois pour le voir à mon aise et pour l'entendre raisonner sur la méthode de traiter les maladies, ce fut là où j'ap-

pris l'usage de l'antimoine et que je commençais à m'approprier avec ce divin remède dont le seul nom me faisait frayer auparavant ».

En 1614, le célèbre professeur d'Anatomie, Jean Riolan, fit à Charles de Lorme une dédicace élogieuse de son prestigieux ouvrage « de Osteologia » : « Clarissimo viro Carolo de Lorme Christianissimi Galliarum et Navarrae Regis Ludovici XIII Consiliario et Medico Cubiculario dignissimo Joannes Riolanus. »

Puis utilisant un artifice allégorique, c'est à de Lorme qu'il s'adresse pour que nouveau Palemon il donne son avis sur l'œuvre, il le consulte comme l'oracle de Dodone. Puis il montre ces ossements inanimés reprenant vie sous le souffle génial de de Lorme qui seul peut répandre sur cet ouvrage quelques rayons de sa science et de sa doctrine :

« Si quis tamen hoc quoque si quis
Captus amore leget, te nostra Ulmae
Secti hominis referent. Nec Phoebo gratior ulla est
Quam sibi quae Ulmaei proescrisit pagina nomen. »

Securus ergo contra vitiligatores. Non ego quemquam
judici te metuam, Ulmaei doctissimi, si nuquam fallit
imago et invidorum caninos dentes, si arrosierint hoc ossa,
non perhorrescam, vel si laedere aut elidere praesumpse-
rint fortites eludam, modo mihi praesens adsit auxilium et
fomentum Ulmus, cujus virtuti benigna et suavi fracta
osso conseruere atque persanare quiunt; in hoc voto desino
et conquiesco. »

Cette dédicace parut si flatteuse à Michel de Saint Martin qu'il en fit faire un tirage à part qu'il distribuait à tous.

En cette même année 1614, Riolan qui était alors Professeur du Roi ès Anatomie et Pharmacie, dédie à Messieurs de Lorme son « Discours sur les Hermaphro-

dites, où il est démontré contre l'opinion commune qu'il n'y a point de vrais hermaphrodites » et écrit notamment : « Sur la défiance de mes forces et le respect qui vous est dû, je m'adresse à vous, Messieurs, qui tenez le premier rang en Doctrine et Dignité, quibus Phœbi chorus astur-rexerit omnes ! pour obtenir un aveu et un sauf-conduit pour cet Hermaphrodite... »

Jacques Duval, Médecin à Rouen ; répondant à l'écrit de Riolan dédie également son ouvrage aux de Lorme : « De l'Orme pour être cet arbre décoré du surnom de deux Docteurs en Médecine, tant bien versés dans le Théorique d'icelle, exercés en la pratique et disposant toutes leurs actions et comportement avec telle intégrité et persévérance... » Ainsi ces deux Médecins dans leur admiration et respect ne séparaient pas Charles de Lorme de son père.

Dans la lettre que Bachot adresse à Jean de Lorme en tête de son livre « Des erreurs populaires », édité en 1626, il parle de Charles de Lorme : « l'un des plus fermes et des plus beaux esprits de son âge et de son siècle en notre profession, comme il se fait reconnaître en toute la Cour et dans la populeuse Ville de Paris. » Le livre quatrième de cet ouvrage est spécialement dédié à Charles de Lorme par cette lettre :

« Monsieur, pour arres de votre bienveillance, si vous avez reçu ce livre et que vous en fassiez état, je croirai avoir assez bien employé ce peu de labeur que j'y ai mis. Que si vous n'y trouvez les torrents de votre éloquence reconnue de tous et la fermeté et forme de votre esprit assez remarqué par ceux de notre profession, prenez garde que tous ne peuvent aborder à Corinthe, et que tous n'ont eu les moyens de sucer un aliment si nourrissant comme vous, d'une si bonne terre, pour porter par ses succulentes racines une si vigoureuse humeur au reverdissement de ses feuilles, comme vous avez eu... »

De Lorme répondit à ces éloges par une lettre et par un sonnet acrostiche :

« Génie d'Apollon, Baschot dont la doctrine
Assemble en tes écrits tout ce qu'on peut savoir
Si Joubert nous a pu des erreurs desmonnoir
Par où le genre humain courait à sa ruine
A toi qui vient guérir même la Médecine
Remettant la Nature et l'Art en son devoir
Dirai-je qu'Esculape avait moins de pouvoir
Bien qu'il fut estimé d'une race divine
A bon droit je le dis et que sans te flatter
Sans craindre ainsi que lui les feus de Jupiter
Comme malgré la mort Phèdre, le Monstre et l'Onde
Hippolyte revid la lumière des cieux
On te doit rend parmi les demi-dieux
Tes erreurs guérissant toutes celles du monde. »

Un autre Médecin natif de Moulins, Jacquelot, Faisant imprimer en 1632 à Lyon, un ouvrage intitulé : « L'Art de vivre longtemps, sous le nom de Médée, laquelle enseigne les facultés de choses qui sont continuellement en notre usage et d'où naissent les maladies; ensemble les méthodes de se comporter en icelles, et les moyens de se pourvoir à leurs offenses », le dédie à Charles de Lorme; « Cette Médée n'a crainte d'être mal veue d'ailleurs, pourvu qu'elle soit approuvée de vous... » Et il ajoute cette poésie :

Au Sieur de Lorme,

« Puisque ce vain labeur veut paraître en lumière,
De Lorme que ce soit par l'éclat de ton nom.
Ainsi le firmament dedans l'ombre nuictière
Lucet, mais c'est à l'emprunt des rayons d'Apollon
Le verre diaphane et l'onde cristalline
Sont opaques, obscurs d'eux-mêmes à nos yeux,

Mais si l'Astre du jour leur substance illumine,
Ils brillent tout ainsi que la clarté des cieux.
La Médée n'a point de lumière en soy même,
Mais ton nom sur son front le rendra radieux,
Et quoyqu'il soit honteux, craintif, mal fait et blesme
Fardé de ta splendeur il sera gracieux.

..... »

Guy Patin dont la correspondance est en général une cruelle satire des autres Médecins de son temps, particulièrement de ceux étrangers à la Faculté de Paris, bien que spécialement en désaccord avec de Lorme sur la question de l'antimoine, fut parmi ses admirateurs les plus convaincus et les plus constants. Et cependant, Guy Patin, considérait les Médecins du Roi comme des charlatans et des ignorants, il n'aimait ni les grands ni surtout ceux qui les courtoisaient, et disait de la Cour, que c'était « le pays des anthropophages, aussi bien que la Scythie septentrionale des anciens et l'Amérique des modernes ». Il ne croyait pas en la vertu des eaux minérales, « elles sont plus célèbres que salubres, je laisse les eaux de Forges, l'émétique et tels autres fatras de venin à ceux qui en abusent et aux empiriques. » Mais la verve qu'il exerce contre les Médecins de Cour et contre les eaux minérales n'est rien à côté de sa haine pour l'antimoine, « ce poison du Diable inventé par le Diable et prescrit par ses suppôts » comme le disait la Faculté de Paris dans son arrêt du 3 août 1566.

Charles de Lorme, Docteur de la Faculté de Montpellier, Médecin de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, Intendant des Eaux de Bourbon, ardent partisan de l'antimoine, réunissait toutes les qualités nécessaires pour servir de cible à la critique de Guy Patin; il n'en fut rien et celui-ci ne plaça pas de Lorme à côté de Guénault « le fameux et le fumeux », et ce « parcus

laudatus » comme il s'appelait lui-même, qui ne donnait à ses confrères parisiens que quelques mots d'éloge funèbre, appela de Lorme « l'incomparable, l'admirable, le grand, la bibliothèque vivante ».

Et pourtant de Lorme ne dissimulait pas à Guy Patin sa confiance en l'antimoine, de Saint Martin écrit : « Je ne peux omettre ce que Monsieur de Lorme disait un jour sur ce sujet à Monsieur Patin, célèbre Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, qu'il s'étonnait qu'après les heureux succès de l'antimoine particulièrement en la personne du Roi lorsqu'il fut malade à Calais, que le vin énétiq ue ait encore des adversaires ; pour lui qu'il en était adorateur ayant eu de grandes preuves de son utilité ».

Guy Patin était savant et fin lettré, et devant l'érudition et le charme du commerce de Charles de Lorme il avait oublié sa prévention contre l'antimoine et autres choses.

C'est en 1658, alors qu'il ne le connaissait pas encore que Guy Patin fait, pour la première fois, allusion à de Lorme dans sa correspondance et montre clairement qu'il n'était pas prévenu en sa faveur, « Monsieur de Lorme, Médecin de Cour et Surintendant des Eaux de Bourbon, y est mort, il n'était pas ignorant mais grand charlatan et effronté courtisan » écrit-il à Spon, le 18 juin 1658, et le 6 juin 1662, il se borne à signaler : « On dit ici que Monsieur de Lorme n'est point mort. »

C'est en 1662 que Guy Patin paraît avoir fait connaissance avec de Lorme, il entretint avec lui une correspondance suivie dont il ne reste aucune trace, le 6 mai 1664, il écrit à Falconnet : « J'entretins hier Monsieur de Lorme qui me semble un merveilleux personnage, il a une prodigieuse mémoire, beaucoup d'esprit, grand sens et de grandes connaissances, ce qui est bien extraordinaire à un âge si avancé ; de plus, il a fait son cours en une terrible école qui est la Cour. Il m'a fort remercié des lettres

que je lui écrivis il y a deux ans, et moi je l'ai remercié des siennes. Il dit qu'après que son procès sera jugé il me viendrait volontiers demander une petite chambre pour y demeurer avec moi et pour m'y entretenir de plusieurs choses, je lui ai offert toute la maison. »

En 1665, de Lorme est à Lyon et reprend sa correspondance avec Guy Patin, qui le 28 juillet écrit à Falconnet : « Je vous écrivis hier avec une lettre que je joignis pour Monsieur de Lorme, je lui baise les mains et vous prie de l'assurer que je l'honorerai toute ma vie pour son mérite singulier. Je vous prie aussi de m'excuser envers lui pour les simples qualités que je lui donne, je ne me connais pas en compliments et je ne les aime pas. Je le considère comme un héros qui n'a pas besoin de titre, il y en a qui en prennent de leurs qualités et grands offices, auxquels néanmoins ils font déshonneur par leur peu de mérite; mais Monsieur de Lorme n'a besoin de rien emprunter il trouve tout chez soi, il ressemble à la vertu qui est dans Claudius « glorieuse de ses propres richesses »... J'ai autrefois ramassé bien des mémoires pour faire des éloges latins de Français illustres, à l'imitation de Monsieur de Scavole de Sainte Marthe... Vous m'obligerez de demander à Monsieur de Lorme s'il voudrait m'envoyer quelques mémoires de feu son père, que je sais bien avoir été un grand personnage et duquel je sais quelque chose de bon que j'y mettrai hardiment touchant la maladie de Marie de Médicis. »

Le 18 août 1665, Guy Patin écrit encore à Falconnet : « Je vous envoie la réponse que j'ai faite pour Monsieur de Lorme, auquel je vous prie de la faire rendre avec mes très humbles recommandations et offres de service »; puis au même le 18 septembre 1665, « Je viens de recevoir votre lettre du 4 septembre avec celle de l'incomparable Monsieur de Lorme. Je lui baise très humblement les mains, et n'oserai lui écrire dorénavant, je

dois épargner à un homme de son âge la peine qu'il prend de me faire réponse. »

Chaque lettre à Falconnet porte quelques éloges ou quelques assurances de soumission et de respect à Charles de Lorme; le 13 novembre 1665 : « Je vous supplie d'assurer Monsieur de Lorme que je lui souhaite une belle vieillesse avec une entière privation de tous les symptômes qui suivant ordinairement ce grand âge, et qui ont fait dire à Salomon, « *isti non placent* » et au bonhomme Plaute, « *mala mux mala cetas* ». Dieu le veuille bien conserver longtemps.

A la fin de 1665, de Lorme est toujours à Lyon, occupé de son procès avec les héritières de sa femme, il recommande ses intérêts à Guy Patin, qui le 18 décembre, écrit à Falconnet : « Je salue l'incomparable Monsieur de Lorme de tout mon cœur. J'ai reçu deux de ses lettres auxquelles je ferai réponse. Je ne manquerai pas de parler de son affaire à Monsieur le Premier Président... »

Au début de 1666, de Lorme quitta Lyon pour aller demeurer à Moulins, l'hiver devait être rude cette année là, car Guy Patin écrit le 16 Février 1666 : « Je suis en peine du grand Monsieur de Lorme, je vous prie de lui écrire que je suis son très humble serviteur; Plût à Dieu que l'hiver fut déjà passé tant pour lui que pour moi et que nous puissions dire avec Horace : « *Differere nives redeunt jam gramina campis arboribus qui coma* ». »

Deux mois après Guy Patin fait allusion à la mort de la seconde femme de de Lorme et à l'intention qu'on lui prête de se remarier une troisième fois : « Comment se porte l'incomparable Monsieur de Lorme, écrit-il le 16 Avril 1666. Est-il vrai que sa jeune femme est morte d'une mort subite? Si cela est je le plains bien fort. quand

un homme est jeune il a besoin d'une femme quand il est vieux, il a besoin de deux ».

En Juin 1666, de Lorme est à Bourbon, Guy Patin dans toutes ses lettres s'informe de sa santé, et de ses intentions matrimoniales. Il lui témoigne toujours la plus grande estime, et dans une lettre du 18 Juin 1666, on est surpris de voir avec quelle modération il fait allusion à leurs divergences sur la question de l'antimoine : « Quand vous avez dit à Monsieur de Lorme que Monsieur Blondel voulait prouver que l'antimoine est un poison, vous dites qu'il a fait un grand saut, il n'est point mal si à son âge il saute encore si bien, et Dieu soit loué qu'il saute encore, mais l'antimoine en a bien fait tomber qui ne se relèveront jamais et ne sauteront plus. Dieu le veuille bien conserver et ramener à Bourbon en bonne santé et puisqu'il pense à se remarier je lui souhaite une belle femme telle qu'il la voudra choisir ; il n'est rien de tel que de mourir d'une belle épée, il faut entrer avec honneur dans la Sainte Synagogue. Je l'honore fort, mais mon bon Génie m'empêche d'être de son sentiment touchant l'antimoine ».

Guy Patin continue à parler fréquemment de de Lorme : « Comment se porte Monsieur de Lorme ? Est-il remarié ? Turpe senex miles, turpe senilis amor ». (du 16 juillet) ; et le 20 octobre 1666 : « J'apprends que Monsieur de Lorme est parti de Lyon et qu'il s'en retourne à Bourbon et à Moulins, où il a dessein de se remarier ; il fait bien si c'est pour le salut de son âme car pour son corps, je crois qu'il n'a plus guère besoin de ce meuble de ménage ».

La correspondance de Guuy Patin nous permet de suivre Charles de Lorme en 1665 et 1666 : il apparaît notamment qu'il fit une maladie à Moulins en Octobre 1666, dont Guy Patin s'inquiète dans une lettre du 6 Novembre : « J'apprends une nouvelle qui m'attriste, et

néanmoins j'ai bien peur qu'elle ne soit vraie, c'est de Monsieur de Lorme que l'on dit être fort malade à Moulins, qu'il a reçu ses sacrements et qu'il a quatre vingt-trois ans passés, peu de maladie avec beaucoup d'âge est un très grand poids ».

Cependant de Lorme triomphe de la maladie, et le 31 Mars 1667 : « Qu'est devenu Monsieur de Lorme ? Est-il à Moulins ou à Lyon ? Songe-t-il à se remarier pour la troisième fois ? Veut-il tout de bon être Triumvir ? Théodore de Bèze le fut comme cela à Genève où il est mort l'an 1605 ; voici les quatre vers qu'Etienne Pagnier fit sur ce sujet :

« Uxares ego tres vario sum tempore nactus
Cum juvenis tum vir factus et inde senex
Propter opes prima est valides mihi juncta sub annis
Altera propter opus tertia propter opem ».

Guy Patin s'impatiente, étant sans nouvelles de de Lorme, il écrit le 11 Octobre 1667 : « Mais s'il vous plaît apprenez-moi ce qu'est devenu Monsieur de Lorme, j'avais oui dire qu'il avait dessein de venir à Paris. Dieu le veuille bien conserver ! »

De Lorme ne vint pas à Paris, mais alla à Lyon, où il fait école, Guy Patin s'en effraie quelque peu dans une lettre du 10 novembre 1668 : « Je suis bien aise d'apprendre que Monsieur de Lorme soit votre voisin à Lyon et que Monsieur votre fils le fréquente, car je me persuade qu'il lui aura fait part de quelques belles connaissances, mais je le prie qu'il ne se laisse pas emporter à ses hyperboles quand il s'agira de l'antimoine. Je sais bien qu'il purge beaucoup et même trop, il purge souvent le corps et l'âme en même temps. Il doit y avoir une grande différence entre un homme sage et un charlatan ».

Enfin, de Lorme est venu se fixer à Paris et Guy Pa-

tin fait le portrait de ce vieillard qui résiste si brillamment aux atteintes de l'âge.

Le 26 avril 1669 : « Je vis hier Monsieur de Lorme, c'est un merveilleux homme » ; puis le 21 novembre : « Je vis hier Monsieur de Lorme par visite chez lui, il me fit grand accueil, nous causâmes ensemble une bonne heure, nous ne fûmes muets ni l'un ni l'autre, il est admirable en son entretien aussi bien qu'en toute autre chose. Il a une mémoire admirable pour son âge de quatre-vingt-cinq ans. Je crois qu'il mourra en sa vieille peau avec son antimoine dans le cœur et dans la tête, et néanmoins ce qui me console, c'est que j'espère qu'il n'en prendra jamais, aussi bien n'en a-t-il pas besoin. »

Le 13 décembre 1669 : « Je vis hier Monsieur de Lorme qui a encore l'esprit bien vert et une mémoire prodigieuse, ces deux facultés sont en lui fort vigoureuses et ne sentent rien du vieillard, mais pour le reste, je n'en réponds point, maxima et aretalogus. J'apprends qu'il n'a pas bonne main pour la pratique nonobstant sa prétendue et assez mystique polypharmacie ; il est d'une puissante conversation, il sait beaucoup de choses et les débite merveilleusement bien ; et qui plus est, il est fort retenu quand il est question de juger du mérite de plusieurs savants qui ont vécu en France depuis bientôt cent ans, il y emploie heureusement son jugement et sa charité, nemini facit injuriam nulli quiam detrahit debito laudis ; à tout prendre c'est un grand homme qui pour ses perfections a de grandes obligations à Dieu et à la Nature. Je voudrais seulement qu'il soit moins hâbleur quand il est question de louer quelqu'un qui le mérite moins, mais il me semble qu'il fait cela tout exprès pour ne point passer pour glorieux et médisant, et à quelque chose cette retenue est fort bonne. »

Enfin dans une dernière lettre le 14 janvier 1670 Guy Patin écrit : « Je vis dernièrement Monsieur de Lorme

qui était un peu indisposé, mais avec la même vigueur d'esprit qu'en parfaite santé. Tout âgé qu'il est on dit qu'il veut se remarier, et quelqu'un processe à lui mettre cette folie dans la tête pour l'amener au triumvirat qui sera un dangereux joug pour lui et peut-être fatal. Je souhaite que ce soit pour le salut de son âme et pour la chaleur de ses pieds. »

CHARLES DE LORME DANS SA FAMILLE. SES MARIAGES

Charles de Lorme avait épousé au mois de novembre 1611, Anne Hébert « fille de deffunts Noble homme Messire Michel Hébert, vivant, Conseiller du Roi et Trésorier Général de France en sa Généralité de Montpellier et de Demoiselle Catherine Fournier, sa femme ».

Il demeurait alors avec son père, rue Froidmantel, paroisse Saint-Germain l'Auxerrois, Anne Hébert demeurait sur la même paroisse, rue Saint-Honoré.

Dans son contrat de mariage, reçu par Monsieur de Régis, Notaire à Paris, Etude d'Hardivillers), le 13 novembre 1611, elle est assistée de Noble Henri du Bois Sieur de Autecombe, et de Demoiselle Catherine Hébert sa femme et de Christophe Hébert son frère. Le contrat est établi sous le régime de la communauté de biens, selon la coutume de la Ville, Prévôté et Vicomté de Paris.

Anne Hébert apportait en dot, dix-huit mille livres; en outre, Jehan de Favollier, Ecuyer, Conseiller du Roi, Lieutenant pour Lui au gouvernement de Péronne, Roye et Montdidier, et la Dame Madeleine Lebeau, sa femme, faisaient donation d'une somme de six mille livres à prendre après le décès de Dame de Favollier. Charles de Lorme apportait sa part dans la succession de sa mère, et six mille livres que son père lui constituait.

Le douaire de la future est fixé à trois cents livres sans enfants et à quatre cents livres s'il y a des enfants; Jean de Lorme le garantit par la quatrième partie de son héritage futur. Ce contrat a été insinué au Chatelet de Paris, le 13 novembre 1611 (Archives Nationales, Série Y, Tome V, 6026).

Le ménage paraît être resté uni pendant quelques années; le 5 août 1628, les époux se font une donation mutuelle des acquets de la communauté (Arch. Nation. Série Y, Tome VII, 328).

Mais de Lorme avait une vie trop aventureuse, un tempérament trop mobile pour supporter longtemps la contrainte et la discipline du foyer. « Il craignait Dieu, dit l'Abbé de Saint Martin, mais sa vie n'a pas été toute exempte de taches et de faiblesses humaines, le bouillon de l'âge et les occasions l'ont quelquefois emporté sur la raison et sur la piété. »

Il est écrit dans le « Mandarinat » que « Dans sa jeunesse il fit un usage peu légitime de ses dons, aussi dangereux qu'ils sont enviés. » Bernier toutefois, ne pense pas que ces dons étaient tellement enviables, il écrit : « ...on aurait pas manqué de le prendre pour la véritable Belle-Rose, s'il eut eu la douceur de cet acteur, qualité qui lui était d'autant plus nécessaire auprès des Dames qu'il n'entrait jamais en matière avec elles qu'en Capitan, quoiqu'il n'en sortit ordinairement qu'en Pantalón ou en Gratién ».

Participant activement de la vie de Cour, Charles de Lorme n'avait rien de l'austère gravité de ses confrères, et suivant ses contemporains, menait ouvertement une joyeuse et galante vie.

Tallemant des Réaux rapporte dans ses *Historiettes* l'anecdote suivante : « Lorsqu'en 1656, Charles de Lorme alla à Bourbon accompagner l'Abbé de Richelieu et ses sœurs, il avait avec lui sa Demoiselle, car il ne va

pas sans cela, et il fallut que Madame d'Aiguillon le souffrit. » Plus loin, Tallemant des Réaux parle des relations de de Lorme avec celle qui devait être connue plus tard sous le nom de « la Montarbault » : « La Montarbault était fille d'un fermier d'Anjou, elle fut mariée à un homme de la condition de son père, mais elle le quitta bientôt, soit qu'elle se fut fait démarier ou autrement; elle vint à Paris où elle fut entretenue par Monsieur de Lorme, le Médecin; cet amant ne lui estant pas assez fidèle pour l'arrêter, elle voulut lui faire une finesse qui lui pensa couster bon. Elle prit du poison et ensuite de l'antidote, mais elle avait pris du poison en telle quantité que si de Lorme ne fut survenu à propos, elle passait le pas, encore eut-il bien de la peine à la sauver. » Il y a tout un programme dans cette plaisanterie; cette femme aimait d'ailleurs les choses singulières, et ne manqua pas d'attirer l'attention sur elle; elle s'associa à un Anglais pour fabriquer des « carosses qui iraient et reviendraient de Paris à Fontainebleau en un même jour, sans chevaux par des ressorts admirables »; elle écrivit des pamphlets dans l'intérêt de la fronde, et fut accusée de fabriquer de la fausse monnaie; elle eut aussi la prétention de faire de l'or, mais, dit Tallemant des Réaux, « cela alla si mal pour la pauvre alchimiste qu'au lieu de rapporter de grandes richesses, elle perdit pour sept à huit mille livres de pierreries que le Duc (de Lorraine) lui prist quand il vit que c'était une affronteuse ».

Malgré cette vie d'aventures, de Lorme paraît avoir eu un domicile commun avec sa femme jusqu'en 1658, rue Saint-Honoré près les Quinze-Vingts, paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois, dans un immeuble appartenant aux neveux de la Dame de Lorme; mais il est probable que depuis plusieurs années il n'y avait pas vécu régulièrement; les Demoiselles du Bois, dans un factum d'un procès qu'elles intentèrent plus tard à de Lorme,

l'accusèrent d'avoir dès l'année 1638, élu domicile et fait sa résidence ordinaire au Château de Moulins, elles ajoutent que leur tante, la Dame de Lorme avait été pendant cinquante-trois ans l'objet de mauvais traitements de la part de son mari.

En fait, c'est en 1658 que la rupture des époux devient définitive et régulière. Une transaction passée le 8 mai 1660 devant Messieurs de Beauvais et Ogier, Notaires à Paris (Etude Carré) réglait les difficultés pendantes entre les Demoiselles du Bois et de Lorme, d'une part, et la situation pécuniaire de la Dame de Lorme, d'autre part.

Aux termes d'un acte du 15 septembre 1649, les Demoiselles du Bois et leur frère devaient à Charles de Lorme une rente de six cents livres et n'en avaient encore payé aucun arrérage, de leur côté les consorts du Bois se considéraient créanciers vis-à-vis de Charles de Lorme pour le loyer afférent à l'occupation d'un appartement dans l'immeuble de la rue Saint-Honoré, que par ailleurs de Lorme avait fait saisir comme gage de sa rente impayée. Une première transaction en date du 9 mai 1658 était intervenue, mais faute de la signature de toutes les parties contractantes n'avait pu recevoir exécution.

Le 8 mai 1660, sont arrêtées les conventions suivantes : les Demoiselles Catherine et Françoise du Bois et Louis du Bois reconnaissent devoir à Charles de Lorme les arrérages échus de la rente de six cents livres depuis le 16 septembre 1649 jusqu'au 9 mai 1658, soit la somme de cinq mille cinq cent quatre-vingt-huit livres quatre sols, dix deniers, « sur lesquels le dit Sieur Fleuriau (procureur de de Lorme) a accordé déduction leur être faite de la dite somme de deux mille livres pour tout ce qui a été occupé es lieu de la maison, tant par le dit Sieur de Lorme que par ledit Sieur Morel jusqu'au 19 mai 1658... »

Quant à la Dame de Lorme, elle recevait annuellement

la somme de deux mille livres, « laquelle somme de deux mille livres par an ledit Fleuriau son procureur a promis et promet fournir à la dite Dame de Lorme pendant sa vie, à commencer du 9 mai 1658... »

Anne Hébert mourut le 13 septembre 1663, elle laissa un testament par lequel elle instituait légataires universels ses nièces Catherine et Françoise du Bois et son neveu Louis du Bois.

L'ouverture de cette succession donna lieu à de longs procès entre les consorts du Bois et Charles de Lorme.

Charles de Lorme ne resta pas longtemps veuf, le 26 février 1664, il épousa Sybille Anne Papon, les registres de l'Etat civil de Montbrison portent : « Ce jourd'hui, 26^e février 1664, j'ai imparti la bénédiction nuptiale à Noble Charles de Lorme, Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat et son Premier et ancien Médecin, premier Président et Trésorier de France en la Généralité de Bordeaux et de Demoiselle Sybille Anne Papon, fille de Noble Jean Papon, Conseiller du Roi et Lieutenant de la Chatellenie Royale de Montbrison, ma paroissienne, le tout en présence des taymoins, par moi sousigné. J. Puy, Curé. »

Le contrat de mariage est reçu par Touche, Notaire, à Montbrison, et constate que la future épouse apporte en dot la somme de sept mille livres, dont deux mille livres comptant, de Lorme lui fait donation de six mille livres, qui sera payée à cette Demoiselle ou à ses héritiers à la mort de de Lorme.

Cette union fut de courte durée, Dame de Lorme mourut le 17 mars 1666, ainsi qu'en font foi les registres de la paroisse de Sainte Marguerite « le 17 mars 1666 est décédée Damoiselle Sybille Anne Papon à Saint Clain. ». D'après Guy Patin, la seconde femme de de Lorme serait morphe phtysique. Bernier, dans ses Essais, fait par deux fois allusion à ce deuxième mariage : « Enfin

après avoir fait mauvais ménage avec son épouse et après avoir demeuré veuf pendant un long temps (ce qui est faux), il s'avisa de se remarier à l'âge de soixante-dix-huit ans. Je ne sais pas bien s'il le fit pour la santé de son corps ou le salut de son âme, mais je sais que la femme qu'il épousa était fort jeune et fort pauvre, qu'elle mourut peu de temps après. » Et plus loin : « On dit du Neptune qu'il avait empoisonné sa seconde femme quand elle mourut, mais dans le vrai, ce n'était qu'une raillerie faite sur le mariage d'un homme de soixante-dix-huit ans avec une fille de dix-huit, où comme au tourment de Mézence, le mort ne met guère de temps à dépêcher le vivant. »

On a prétendu que de Lorme s'était remarié une troisième fois, mais rien ne permet de l'admettre ; l'inventaire dressé après son décès ne faisant allusion qu'aux contrats de mariage avec Anne Hébert et Sybille Anne Papon, Guy Patin dans sa correspondance parle souvent d'un projet de nouvelle union et le plaisante, mais à aucun moment il n'écrit que ce projet se soit réalisé.

Monsieur Vayssière dans ses articles sur les de Lorme et sur les Eaux du Bourbonnais, dit que dans sa jeunesse, Charles de Lorme aurait épousé une certaine Dame d'Es-gorry, célèbre par sa galanterie, mais il n'y a aucune trace de ce soit disant mariage, et il ne se peut agir que d'une aventure galante. Plusieurs auteurs ont attribué faussement à de Lorme la paternité de Marion Delorme, dont les origines sont nettement établies.

Charles de Lorme avait eu dans sa jeunesse, de « Damoiselle Diane Magdelaine Fournier, fille séduite et non mariée, cousine germaine de la femme dudit Sieur de Lorme », un enfant naturel, Charles de Lorme dit Morel ou de Morel. il lui fit donner une excellente éducation et obtint sa légitimation afin qu'il puisse bénéficier du droit

commun (inventaire des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale, Tome IV, p. 30; décembre 1652).

Charles de Lorme dit Morel, bien que reçu Docteur en Médecine, n'exerça pas cette profession; il vécut dans la plus grande intimité avec son père qui lui céda sa charge de Trésorier en la Généralité de Guyenne, et mourut en 1673 le faisant son légataire universel par testament reçu par Marot le 6 novembre 1673. Nous verrons intervenir indirectement ce Morel dans les procès de Charles de Lorme avec sa famille.

Les vieux jours de Charles de Lorme furent assombris par un procès que lui intentèrent les Demoiselles du Bois, héritières de sa première femme; « Sa première femme, dit Bernier, lui laissa de forts bons procès, ce qui lui donna bien plus d'exercice sur la fin de ses jours, que n'avait fait la Médecine toute sa vie, de manière que de tout ce qu'il avait gagné et de tout son patrimoine, il ne laissa presque rien en mourant que la réputation de grand Médecin. « De Lorme disait, d'après Michel de Saint Martin « qu'avec sa méthode il aurait vécu jusqu'à cent cinquante ans, si les procès continuels que lui avaient faits ses parents n'avaient pas corrompu la masse de son sang. »

Ce procès mettait en jeu sa fortune et son honneur, il perdit la première et l'autre n'en sortit pas sauf. Il avait commencé quelques mois après la mort d'Anne Hébert en 1663, et se termina pratiquement par un arrêt en date du 18 mai 1675; il donna lieu à quarante arrêts du Parlement de Paris et à près de cent requêtes de procédure, à de très nombreux procès-verbaux d'enquête, interrogatoires, rapports de Conseillers commissaires, inventaires et saisies.

Il résulte de cette volumineuse procédure, que de Lorme fut convaincu d'avoir détourné une partie de l'actif de la communauté, qu'il avait dissimulé dans son logement du Château de Moulins, où sous le nom de son

filz légitimé, ou d'amis complaisants. Il lui coûtait de voir cette fortune qu'il avait gagnée aller en partie à la famille de sa femme dont il vivait séparé, et il voulait la garder toute entière pour la transmettre en fraude à son filz.

D'autres soucis attristèrent la vieillesse de Charles de Lorme, auxquels il devait être particulièrement sensible puisqu'ils touchaient ses titres de noblesse.

Jacques Trébor, Commis à la recherche des usurpateurs du titre de noble, en la Généralité de Moulins, assigna Charles de Lorme par exploit en date du 8 janvier 1668, devant le Sieur d'Herbigny, Conseiller de Majesté en ses Conseils, Maître des requêtes ordinaires en son Hostel, Commissaire départi pour l'exécution de ses ordres en la Généralité de Moulins, « pour apporter les titres en vertu desquels il a pris la qualité d'Ecuyer ».

Charles de Lorme, malgré ses quatre-vingts ans, fait front à ces attaques, et le 28 août 1669 obtient du Conseil d'Etat l'arrêt suivant qui lui donne entière satisfaction :

« Sur la requête présentée au Roy estant en son Conseil, par Charles de Lorme, Conseiller de sa Majesté en ses Conseils, son Premier Médecin et Trésorier de France à Bordeaux, contenant qu'il est issu de Noble et Ancienne race et descendu en ligne directe de Jacques de Lorme, l'un de ceux qui ont travaillé à la réformation de la Coutume du Bourbonnais, lequel était Président en la Chambre des Comptes de la dite Province en l'an 1520, Que Jean de Lorme, son père, fit une étude particulière de la Médecine et y réussit si heureusement que s'estant acquis une grande expérience, eut l'avantage d'être Premier Médecin de Louise de Vaudémont, femme de Henri III, et le premier Médecin des ordinaires du Roy Henry, Médecin de la Reyne Marie de Médicis, épouse du Roy Henri IV, et premier Médecin des ordinaires de sa Majesté; dans lesquels emplois il rendit des services si

considérables auprès de leurs personnes que tous l'honorèrent de leur bienveillance; et il éleva le suppliant, son fils, dans la même science, en sorte qu'à l'exemple de son père, ayant fait aussi une application particulière à l'étude de la Médecine, il s'est pareillement tant acquis d'expérience et de crédit, que depuis soixante et six années qu'il en fait la profession, il a été honoré de divers emplois, tant par les Roys Henri IV, Louis XIII que par sa Majesté à présent régnante; ayant eu l'honneur d'être aussi le premier Médecin des ordinaires du Roy Henry IV et dès l'année 1611, il exerça la dite charge sous le défunt Roy Louis XIII qui l'honora d'un brevet de son Conseiller d'Etat, et depuis il eut la sus dite charge du Trésorier de France en l'an 1626, en laquelle il est vétéran. Et quoyque sa noblesse soit connue pour ancienne en la Province de Bourbonnais et quoyque son Père et luy se soient rendus recommandables par les charges et les emplois dont ils ont été honorés par plusieurs de nos Roys et de nos Reynes, par des Princes et autres personnes de qualité, néanmoins il a eu le déplaisir de se voir traversé en la sus dite noblesse à l'âge de plus de quatre vingts ans, par Jacques Trébor, commis à la recherche des usurpateurs des titres de noblesse en la sus dite Généralité du Bourbonnais.

Veu la dite requête signée Baudoin, Avocat au Conseil, et du suppliant,

Brevet du Roy Henri III en date du 23 févrer 1589, en faveur du dit Jean de Lorme, son Médecin;

Autre brevet en faveur du dit Jean de Lorme du 26 avril 1593 de Médecin ordinaire de la Reyne Louise;

Provision de l'Etat et Office de Premier Médecin de la dite Dame Reyne Louise, en date du 18 avril 1596.

Autre brevet de premier Médecin des ordinaires du Roy Henri IV, en faveur du dit Jean de Lorme, en date du 31 janvier 1606;

Provision du dit Etat et Office de premier Médecin des ordinaires du Roy Henri IV, en faveur de Jean de Lorme en date du 26 avril 1609;

Brevet de Conseiller d'Etat en faveur du dit Jean de Lorme, de Louis XIII, du 24 décembre 1622.

Provisions de l'Etat et Office de Médecin ordinaire du dit Roy Henri IV, accordé au dit Charles de Lorme, suppliant, du 7 décembre 1609.

Provision de l'Etat et Office de premier Médecin des ordinaires du Roy Louis XIII en faveur du dit suppliant du 17 aoust 1611;

Brevet de Conseiller d'Etat en faveur du dit suppliant en date du 4 février 1623.

Provisions de l'Etat de premier Médecin de feu Monseigneur le Duc d'Orléans expédiées en faveur du dit suppliant le 17 aoust 1629;

Provisions de l'Office de Trésorier Général de France en la Généralité de Bourdeaux, en date du 7 aoust 1626;

Lettres d'honneurs accordées au suppliant en la dite charge après vingt-sept années de service, en date du 6 février 1654;

Et plusieurs autres lettres des dits Seigneurs Roys et Dames Reynes, écrites aux dits Jean et Charles de Lorme, et autres pièces attachées à la dite requeste.

Ouy le rapport du Sieur d'Aligre, Conseiller ordinaire de Sa Majesté en ses Conseils et Directeur de ses Finances, Commissaire à ce député,

Le Roy estant en son Conseil Royal des Finances, ayant égard à la dite requeste a maintenu et maintient le dit suppliant en la qualité de Noble et d'Ecuyer,

Et a ordonné et ordonne qu'il jouira, ensemble les enfants nais et à naistre en légitime mariage, des privilèges et exemptions dont jouissent les Gentilshommes du

Royaume tant qu'ils vivront noblement et qu'ils ne feront acte de dérogeance.

Fait Sa Majesté défences au dit Trébor et à toute autre personne de l'y troubler ni empêcher à peine de mille livres d'amende, dépens, dommages et intérêts, et pour cet effet que le suppliant sera inscrit et employé dans l'Etat et Catalogue des Gentilshommes qui sera arrêté au Conseil et envoyé dans les Baillages et Elections du Royaume en conséquence de l'arrest du 22 mars 1666.

Fait au Conseil d'Etat du Roy Sa Majesté y estant, tenu à Paris le 28 avril 1669. »

Rappelons à ce sujet que les Armes de Charles de Lorme sont ainsi décrites dans la Généalogie de la Maison de Brinon;

« Au premier et quatrième d'Or à l'Orme de Sinople
Au deuxième et troisième de Gueule au Massaire de
[Cerf d'Or.
Au Chef cousu d'Azur chargé de trois Etoiles d'Or. »

Charles de Lorme et les Eaux Minérales de Bourbon.

Parmi les honneurs dont Charles de Lorme avait été comblé et les charges dont il avait bénéficié, c'est à celle d'Intendant Général des Eaux du Bourbonnais et d'Auvergne qu'il fut le plus sensible; il apporta dans la mise en valeur des thermes de Bourbon une activité longtemps soutenue qui lui fit une solide et durable réputation.

Nous avons vu en 1680, le Roi Henri III faisant restaurer les bains de Bourbon par son premier Médecin Marc-Miron et s'y transportant avec toute la Cour pour accompagner la Reine.

Henri IV, qui dans sa jeunesse avait fréquenté les sources des Pyrénées s'était rendu compte des inconvénients qui pouvaient résulter de leur manque d'organisation, et de l'intérêt qu'il y aurait eu à ce que chacun puisse bénéficier avec sécurité de ce moyen de traitement que que la Nature a largement dispensé à la France.

Par lettres patentes du mois de mai 1605, il créa une Surintendance des Eaux Minérales qu'il confia à son Premier Médecin, Monsieur de la Rivière :

« Entre plusieurs grâces et bénédictions dont il pleu à Dieu de favoriser notre Roiaulme pas sur tous les autres, celle qui regarde le rétablissement et conservation de la santé des peuples, ainsy que font les bains fontaines minérales dont il abonde, est l'un des principales que nous avons d'autant plus en grande recommandation qu'elle est familière et communicable à tous nos subjects,

.....

Nous avons jugé qu'il estoit nécessaire d'establiir un surintendant des bains, pour cette charge mettre entre les mains de quelques personnage qui s'en peut digne-ment acquittez. »

Ce Surintendant avoit à charge de nommer pour chaque source ou groupe de sources, des intendants « de capacitez et suffisance requise partout où il se trouvera des bains et fontaines, pour icelles estre recherchées les vertus, propriétez, vray non et assiette, et la qualitez d'icelle en communiquer avec ledit Surintendant, et icelles cognues en faire des traitez pour les divulguer, afin que chacun s'en puisse servir... »

Des lettres patentes, en date du 14 Août 1633, nomment : « Notre cher et bien aimé Conseiller Médecin ordinaire, Monsieur Charles de Lorme, à la charge d'Intendant Maître des Eaux Minéralles et Médicinalles de France, bains et fontaines de Bourbon l'Archambault, Bourbon Lancy, Auvergne et Conciergeries qui en dépendent, pour en jouir et des gaiges et droits y attribués, ainsi qu'en ont jouy les Sieurs Bonpart, Drouin et Aubry, ses prédécesseurs. »

Une erreur de procédure touchant l'enregistrement de ces lettres par le Grand Conseil les ayant rendues inopérantes; Charles de Lorme craignant que ce Conseil « ne fasse difficulté de le recevoir en ladite charge d'intendant et le faire jouir du contenu de ces lettres s'il ne lui était sûrement pas par lui pourvu », obtint le 16 mai 1636 de nouvelles lettres confirmant les premières et qui furent régulièrement enregistrées par le Grand Conseil.

Voilà donc Charles de Lorme maître d'une place qu'il devrait envier particulièrement, car son père s'y était acquis une certaine réputation; « J'y fus affilié au commencement par votre grand-père, écrit-il à Despatruel, Médecin à Bourbon, et je mis en usage la manière de les

boire alors inconnue, après que feu mon père Premier Médecin de la Reine Louise, veuve du Roi Henri III en eut fait boire à Sa Majesté et prolongé sa vie par leur moyen pendant plusieurs années, quoyqu'elle eut été estimée pulmonique incurable. »

D'autre part, Bourbonnais d'origine, voyant grand, doué d'un esprit méthodique et réalisateur, les bains de Bourbon constituaient pour lui un champ d'action merveilleux, car presque tout y était à faire. « Ceux-ci, dit Fidoux dans son ouvrage sur Bourbon l'Archambault, n'ont besoin sinon de quelqu'un qui les sache bien conduire, construire et disposer au grand honneur et profit de toute la France (qui n'a point encore l'usage des doulches) et secours d'une infinité de malades qui pour ce défaut sont délaissés incurables. Combien plus curieux et diligents sont ceux des autres pays à faire valoir ce qu'ils ont que nous autres, et combien il fait beau voir les bains d'Aix en Allemagne, les doulches à Lucques et toute l'Italie. Et ici vous pouvez faire de même; si les bains étaient aussi bien accomodés comme à Aix, les malades de ce quartier n'auroient pas de les aller chercher loing et s'ils ne se laissent plutôt conduire à la magnificence des bâtiments qu'à la vertu de la chose, je m'assure qu'ils sentiront autant et plus de profit et de soulagement en ce lieu qu'à Aix en Allemagne. »

Et pour conclure à cette entrée en matière, Fidoux écrit : « Les bains de Bourbon dessèchent, nettoient, digèrent, résolvent, confortent, resserrent. »

Pour faire valoir ces qualités, de Lorme fit sans mesure une énergique publicité. « Durant son séjour hivernal à Paris, de Lorme cabalait pour grossir la clientèle de Bourbon, entraînait les hésitations, rassurait les incertitudes... En quelques années, la solitude s'emplit du bruit des carosses et du va-et-vient des baigneurs. »

« Le Neptune, dit Bernier, est ainsi nommé non seu-

lement parce qu'il est le plus vieux des quatre et qu'il a vécu près d'un siècle, mais bien plus parce qu'il a presque toute sa vie présidé aux plus fameuses Eaux Minérales du Royaume; que sa voix, sa chevelure et sa barbe imposaient si naturellement à ceux qui cherchaient du secours dans ces Eaux, qu'il semblait un autre Neptune... il semblait à l'entendre parler qu'il fut non seulement le Seigneur de toutes les eaux minérales, mais encore l'intelligence motrice de celles qu'il comparait à la Piscine de Jérusalem. »

Qu'importe que ce soit à la barbe de de Lorme ou à son éloquence que Bourbon ait du sa prodigieuse vogue, ce qui est certain, c'est que sous son autorité et sa vigoureuse impulsion, les bains virent accourir des malades de la plus haute condition, les personnages les plus distingués de la Cour et de la Ville.

En 1644, c'est la Reine d'Angleterre accompagnée de deux Docteurs de la Faculté de Paris, Chartier et Fiers; puis la Duchesse de Longueville, puis Madame de Sévigné qui trouve ces eaux « d'un effet merveilleux, douces, gracieuses, et fondantes ».

De Lorme était pour cette société, plus avide au fond de plaisir et de nouveauté que de soins, le Médecin qui convenait, il avait atténué les usages sévères du traitement, et les distractions et réjouissances de toutes natures faisaient de Bourbon pendant quelques mois une seconde capitale. « Alors comme aujourd'hui, dit Cousin dans son livre de la société au temps du Grand Cyrus, les bains étaient fort à la mode, on y allait pour sa santé, on y allait pour son plaisir. On y faisait des connaissances agréables, il y avait des parties de plaisir, des bals, des sérénades, des collations à peu près comme à la Ville. »

Ces succès n'allèrent pas sans lui attirer des critiques, la chronique du temps lui reproche d'avoir voulu trouver

à Bourbon, plutôt que la santé de ses malades, une source de revenus particulièrement abondante et facile à exploiter.

Tallemant des Réaux rapporte à ce propos l'anecdote suivante : « On dit qu'il prétendait que ceux de Bourbon lui érigeassent une statue sur leurs puits; il se fit faire intendant des Eaux puis vendit cette charge. On l'accuse d'avoir pris pension des habitants pour y faire aller bien du monde, et il y a grande apparence car sous ce prétexte il ne voulut jamais payer pour quarante sous de ciseaux qu'il avait pris une fois à « la Flesche », à Moulins, comme s'ils ne lui étaient pas assez redevables, à lui, qui faisait aller tant de monde à Bourbon, et qui disait à tous que « la Flesche » était la meilleure boutique. Que ce soit cela ou autre chose, le Maître s'est fait riche. Ce fut en l'an 1656 qu'il fit cette vilénie. »

Coiffier Dumoret dit, dans son histoire du Bourbonnais, qu'on accusait de Lorme de recevoir un cadeau par chaque malade qu'il envoyait à Bourbon. En fait, l'Intendant devait donner gratuitement ses soins aux habitants, mais en échange, ceux-ci devaient payer sa taille, ce qui peut expliquer l'erreur des critiques.

L'Abbé Bourdelot, dans une lettre déjà citée, écrit : « Quelques envieux l'accusèrent d'avoir prescrit cette cure pour avoir lieu de faire demeurer plus longtemps les buveurs d'eau, mais il n'était pas homme intéressé... »

A Bourbon, on soignait toutes les maladies, mais principalement la goutte et le rhumatisme, les femmes y venaient chercher de l'embonpoint, les lettrés et les savants prédisposés aux congestions et à l'apoplexie par leur travail sédentaire, y trouvaient un délassement salutaire. Michel de Saint Martin assure que « les eaux de Bourbon sont très utiles à ceux qui sont enclins aux Apoplexies, aux Catharres et à l'Endormie... à l'étonnement, à la stupeur,

à la paralysie de quelque cause qu'elle soit dérivée, primitive ou successive. Monsieur de Lorme disait qu'il n'y avait point de maladies dont on ne guérit à Bourbon, pourvu que l'on soit assisté d'un bon Médecin ».

Charles de Lorme voulait que la cure proprement dite soit suivie d'un régime hygiénique et diététique, destiné à en prolonger et à en consolider les effets, il estimait, d'après de Saint Martin « qu'il suffisait de boire les eaux de Bourbon pendant un mois, et il voulait qu'après les avoir bues, l'on prist du rafraîchissement tous les matins pendant un mois afin d'oster du corps l'impression que le métal y laisse, il tenait bon le petit laict pour cet effet ».

Il considérait que les eaux de Bourbon étaient intransportables. « Quant aux eaux minérales, elles ne veulent point être transportées, parce qu'alors elles ne produisent pas les mêmes effets; les esprits, les parties mercurielles, et les sels volatils s'évaporent toujours quelque bien bouchée que soit la bouteille. »

Charles de Lorme apporta à la pratique de la douche des modifications dont l'Abbé Bourdelot parle avec admiration, « ...mais pour la douche, il a trouvé une chose rare qui ne peut venir que d'une méditation profonde...; il ne fit plus donner la douche qu'il ne fit boire de l'eau de Bourbon, en même temps, cette eau se répandant intérieurement par tout le corps, empêche les esprits de s'enflammer par la chaleur et émotion que donne la douche; mais voici l'effet d'une belle méditation, avant de donner la douche sur une jambe qui était malade, il la donnait aux bras, aux épaules, aux hanches, cuisses, à la jambe saine avec les frictions accoutumées, et enfin il la faisait donner à la jambe malade sans craindre de fièvre ni de fluxion...; ainsi les esprits répandus par tout le corps s'évaporaient et n'inondaient pas la partie malade. »

Quelle que soit la méthode, bain, douche, boisson, de Lorme estimait que Bourbon éclipsait toutes les autres sta-

tions thermales, « il ne trouvait pas plus de comparaison entre les eaux de Vichy et celles de Bourbon, qu'entre une ébauche de tableau que Monsieur Le Brun et entre le tableau fini de cet excellent peintre ». Il promettait « de guérir les malades par le moyen des Eaux de Bourbon, que toutes les Eaux minérales n'avaient pas guéris. »

Cette grande confiance dans les vertus des Eaux de Bourbon, qui poussait de Lorme à les prescrire à tous les malades pour toutes les maladies, à fait dire à Jacques Cottier, dans un ouvrage paru en 1650, au moment même où de Lorme résigne l'Intendance, et intitulé « De la nature des Bains de Bourbon, et des abus qui se commettent en la boisson de ces Eaux » : « Je n'ai eu autre intention que de désabuser plusieurs personnes qui croient que les Eaux minérales des Bains de Bourbon ou autres de pareille nature peuvent servir à la guérison de plusieurs maladies. » Puis dans son avant-propos, il fait allusion à « ces Médecins qui n'ayant d'autre but que de faire venir à ces bains une affluence de personnes avec je ne sais quelle opiniâtreté et sans aucune raison apparente, assurent qu'elles sont propres à toutes sortes de maladies, tant chaudes que froides, les ordonnant à tous indifféremment ».

Malheureusement pour les impitoyables auteurs de critiques, il reste du passage de Charles de Lorme à l'Intendance des Eaux de Bourbon, une trace officielle qui fait justice de toutes ces insinuations, et montre le zèle et les qualités d'administrateur qu'il apporta à la gérance de ces Thermes et qui explique le développement rapide qu'ils prirent sous son influence. Ce sont les statuts qu'il dressa et qui furent enregistrés par le Grand Conseil le 10 septembre 1646 :

(Registres du Grand Conseil V (5) 1233, f° 141, v°.)

Règlement et Statut pour les Eaux Minérales et Bains

naturels du Royaume, dressés à l'usage des Provinces d'Auvergne, Bourgogne, Bourbonnais et Forest.

« La première obligation de l'Intendant des Eaux Minérales, est de vacquer diligemment à la découverte des eaux et par occasion des antiquités qui se peuvent trouver, en recherchant les dites sources médicinales froides, tièdes et chaudes, pour après les examiner, desmesler et esprouver, et ensuite, attendu que toutes les dites eaux passent pour remèdes empiriques le dit Intendant se rendra le plus qu'il pourra cognoissant de la nature, facultés et propriétés des sus dites sources, affin de se tenir aux plus innocentes, saines et efficaces et les appliquer judicieusement aux malades à qui elles seraient reconnues propres et salutaires.

En second lieu, le dit Intendant aura soing de mettre en chacun des dits lieux où il y aura des Maisons Royales pour les dites sources et baings, des concierges soigneux, adroits et fideles pour avoir l'œil tant sur les logemens que sur les sources et baings, pour les tenir en meilleur état que faire ce pourra, pour la boisson, baings, estuves et douches des malades survenans, pour lesquels servir en tous points, le dit Intendant pourvoira tous les dits lieux de très bons chirurgiens, apothicaires, baigneurs, corveteurs et autres ministres ou autres officiers subalternes de la Médecine, en la quantité et de la qualité qu'il jugera proportionnelle à la nature du lieu. »

Suivent des instructions selon lesquelles l'Intendant devra former de jeunes Médecins à la pratique spéciale des Eaux « pour après les commettre, instituer et subdéléguer en son absence ». Puis des dispositions réglant les rapports des Médecins attachés aux bains avec les Médecins accompagnant « quelque Prince, Seigneur de marque ou Dame de condition, ou venant aux Eaux pour leur propre besoin. « Le dit intendant ou Médecins, ses commis, seront tenus après avoir rendu leurs devoirs

aux dits Princes Seigneurs ou Dames de conférer amiablement avec les dits Médecins assistants ou survenans et leur communiquer charitablement la plus sûre méthode que leur longue expérience leur aura acquise. »

Il fixe les limites de la saison « depuis le 22 mars, qui est le plus tost jusques à la Saint Martin inclusivement qui est le plus tard ».

Ensuite, il édicte des mesures pour que l'accès des Bains soit interdit aux « galleux, escrouelleux et généralement tous infectés de viande, cuir, non seulement contagieux et communicables mais orribles et odieux à la vue... » et pour qu'il ne puisse y être lavés ni linges, ni récipients « par lesquels l'eau puisse estre en aucune façon altérée ou corrompue ».

Ces statuts ont depuis servi de base à l'organisation des stations thermales, et en 1745, Chycoineau, Premier Médecin du Roi fait un règlement dans lequel il écrit : « Au surplus, le dit Intendant se conformera à tous les réglemens faits ci-devant par nous ou nos prédécesseurs sur les Eaux minérales de Vichy, et notamment à celui fait pour les Eaux minérales des Provinces d'Auvergne, Bourgogne, Forest et Bourbonnais, enregistré au Grand Conseil le 10 septembre 1646. »

Actuellement, les fonctions d'Inspecteur des Eaux Minérales, correspondent à celles d'Intendant, ainsi que le constate le rapport du Docteur Hérard à l'Académie de Médecine, en 1873 : « Ils sont préposés à la conservation des sources, à la bonne administration des Eaux, ils doivent veiller à ce que les malades trouvent une fois rendus aux stations thermales, toutes les garanties durables d'intégrité des Eaux, d'installation balnéaires et de soins médicaux. »

Charles de Lorme se vantait d'avoir gouverné les Eaux de Bourbon toute sa vie, ce qui n'est pas tout à fait exact,

en fait s'il en prescrivit l'usage jusqu'à sa mort, dès 1649, il avait résigné ses fonctions au profit du Docteur Griffet, qui avait été son sous-Intendant, et sur lequel il conservait son ancienne influence. Les lettres patentes sont du 3 septembre 1649, et « la procuration ad resignandum du dit office fait par le dit de Lorme au profit du dit Griffet par devant Ogier et Morel, notaires au Châtelet de Paris, le 25 août 1649 ». Ces lettres sont enregistrées en la Chambre le 11 février 1650.

CHARLES DE LORME ET LA MÉDECINE.

Il n'est malheureusement pas possible de donner à ce chapitre toute l'ampleur que l'on souhaiterait, les renseignements que l'on peut trouver concernant l'activité médicale de Charles de Lorme, émanant le plus souvent de personnes peu compétentes, parmi lesquelles Michel de Saint Martin tient la première place au double point de vue de l'incompétence et de l'abondance des renseignements. Il rapporte : « Monsieur de Lorme me disoit qu'il ne faisoit jamais rien imprimer touchant sa profession, veu qu'il n'étoit pas possible de mieux écrire que Galien et Hippocrate. »

C'est donc à travers les écrits de l'Abbé de Saint Martin, à la lueur des opinions de Guy Patin, Bourdelot Vallant et autres Médecins, que nous allons essayer de pénétrer la part bien personnelle que de Lorme s'était taillée dans la polypharmacie de l'époque.

L'Abbé Bourdelot, Docteur en Médecine, dans une lettre citée par de Saint Martin en tête de son ouvrage « Moyens faciles et esprouvez, dont Monsieur de Lorme s'est servi pour vivre près de cent ans », écrit : « Il

avait peu d'entrée dans les raisonnements physiques et dans les nouvelles découvertes, mais dans l'étendue de la doctrine galénique, il a trouvé des choses beaucoup utiles et bien imaginées » et plus loin : « Monsieur de Lorme se jeta dans la chimie et travailla sur l'antimoine, dont il se servit fort utilement et courageusement. »

Galéniste convaincu et respectueux des traditions, de Lorme avait trop d'indépendance pour ne pas chercher à perfectionner les remèdes anciens et à en créer de nouveaux tout en restant dans le cadre de la doctrine. D'autre part, élève de Montpellier, il devait se pencher avec intérêt sur la « chimiâtrie » naissante, et chercha avec énergie et persévérance à faire triompher la cause tant décriée de l'antimoine.

Mais à côté d'une polypharmacie « assez mystique » comme le dit Guy Patin, il laissait une très grande place à l'hygiène et au régime, montrant dans ce domaine beaucoup de mesure et de prudence, il disait lui-même : « La principale perfection d'un homme est d'avoir du bon sens et de bien raisonner. »

L'antimoine a tenu une trop grande place dans la thérapeutique au XVII^e siècle pour que nous n'essayions pas d'en retracer succinctement l'histoire.

Certains auteurs ont prétendu que le nom de Basile Valentin ne correspondait pas à un individu déterminé, et n'ont voulu y voir qu'un pseudonyme s'appliquant à des personnages différents et possédant un sens symbolique, se rapportant à la puissance de l'alchimie et aux propriétés merveilleuses du régule ; ils s'appuient pour le démontrer sur une interprétation étymologique de ce nom qu'ils font dériver du grec *Basileüs* : roi ; et du latin : *valens* : puissance.

Quoiqu'il en soit de ce problème, il est généralement admis que Basile Valentin était un moine Bénédictin du

couvent d'Erfurth, en Prusse, et d'après un ouvrage paru sous son nom et intitulé « *Currus triumphalis antimonii* », serait né en Alsace sur les bords du Rhin dans les dernières années du XIV^e siècle.

Parmi les découvertes qui lui sont attribuées, citons, la préparation de l'esprit de sel par action de l'huile de vitriol sur le sel marin, l'extraction du cuivre de sa pyrite par grillage et déplacement par le fer, des travaux sur la distillation du vin et sur la rectification de l'eau de vie, enfin des études sur l'antimoine tant du point de vue chimique que thérapeutique. Il semble qu'il n'employa pas dans ses expériences sur l'homme des doses infinitésimales, car il fit de grands ravages dans les rangs des moines auxquels il appliquait ce traitement.

Est-ce de ce fait que l'antimoine tire son nom ? ou de anti et monos, opposé à l'isolement, parce que ce métal n'est jamais trouvé seul dans la nature et qu'il a une grande affinité pour les alliages avec les autres métaux. Toutefois, c'est pour cette dernière raison qu'il portait aussi au Moyen-Age le surnom de « *lupus metallorum* », et celui de régule (ou petit Roi) à cause de son alliage facile avec l'or qui n'avait pas manqué d'attirer l'attention des alchimistes. Avant ces travaux les anciens ne connaissaient de l'antimoine que son sulfure, *stimmi* des grecs, *stibium* des latins.

Il est aisé de concevoir que, par suite de la présence presque constante d'arsenic dans les minerais d'antimoine de l'irrégularité des préparations, de l'emploi de doses trop élevées, les débuts de cette méthode thérapeutique durent être entachés de résultats catastrophiques ; et il n'y a rien de surprenant à ce que cette question ait soulevé d'ardentes controverses, et provoqué des luttes acharnées.

En 1566, la Faculté de Paris émue par les méfaits de l'antimoine, décréta que c'était « une substance délé-

tère, et qu'il devait être classé parmi les poisons, que de plus il n'existait aucune préparation qui put la corriger de manière à en permettre l'usage sans danger ». Le Parlement de Paris sanctionna cette décision par un arrêt, en 1566 puis en 1615.

Cependant malgré la position nette prise par ces Cours supérieures, la lutte ne cessait pas autour de l'antimoine. Guénault, Médecin de Mazarin était le chef du parti de l'antimoine, Théophraste Renaudot dans sa Gazette, son fils Eusèbe dans ses pamphlets « l'Antimoine justifié, l'Antimoine triomphant », vantaient les mérites des préparations antimoniales.

Ces partisans remportèrent une victoire d'importance lorsqu'en 1658, le Roi tomba malade à Mardick et ayant recours à un empirique d'Abbeville fut guéri par une prise d'émétique.

Les adversaires de la méthode ne furent pas désarmés, ils avaient leurs pamphlétaires comme le Père Carneau avec « la Stimmimachie », et un chef hardi et à la plume incisive, Guy Patin. Malgré ces vicissitudes l'antimoine faisait son chemin, et dans l'Antidotaire que fit imprimer en 1638, Hardouin de Saint Jacques figurent le vin émétique et le vin antimonial. Si nous en croyons Michel de Saint Martin, « ce n'est pas d'aujourd'hui que l'antimoine est en crédit, il y a plus de cent ans que la Faculté de Médecine de Cologne l'a mis en son dispensaire compillé par les soins de Faber et autres, et cent vingt ans que Bâle et les Universités les plus renommées d'Allemagne l'ont reconnu... » Et plus loin, « ...on y débite publiquement à Rome et dans plusieurs autres Villes d'Italie la poudre émétique dite Algarot du nom de ce Médecin Véronnois qui l'a mise le premier en usage...; le Collège des Médecins de Londres a inséré en 1618, le safran, le verre et cette poudre d'antimoine en la pharmacopée ». Mais enfin « ...en 1666, le journal des sca-

vants disoit que la Faculté de Médecine de Paris avait été assemblée par l'ordre du Roy pour délibérer touchant l'antimoine et qu'elle fut d'avis que c'estoit un excellent remède, ...on peut en prendre en toute saison et même pendant la canicule ».

C'est en effet en 1666, que la Faculté puis le Parlement réhabilitèrent l'antimoine, la lutte était donc virtuellement terminée.

Michel de saint Martin était aussi peu versé dans l'alchimie que dans la Médecine et les rapports qu'il donne de la préparation des remèdes de Charles de Lorme, manquent de précision et probablement d'exactitude, toutefois nous essaierons de dégager de ces documents la nature exacte des drogues de Monsieur de Lorme.

Voici la recette du Diaphorétique, ce fameux remède dont Vallant disoit : « Cette poudre purifie le sang et le fait circuler, il est le plus puissant alkali de la Médecine et est spécifique pour prévenir l'apoplexie et guérir l'hydropisie et contre les vertiges et tournoyements de tête » :

« Pour faire le Diaphorétique, il faut auparavant faire le Régule, il consiste à prendre quatre livres d'antimoine, quatre livres de salpêtre et quatre livres de tartre de Montpellier; puis il faut mettre un creuset dans un fourneau, tout entouré de charbon en sorte que le creuset devienne rouge. Il faut bien battre les poudres, les pulvériser à part et fort menu, puis les mettre ensemble dans un vaisseau, les bien mesler avec la main, et, faire rougir le creuset où seront des petits cornets de papier pour mettre dans le creuset, cette matière estant bien rouge il faut mettre les cornets dedans. Il faut estre deux personnes affin que, au même temps que l'un jette le creuset, l'autre le couvre aussitôt avec une couverture de fer de grandeur suffisante en sorte qu'il n'y ait point d'air; il faut que le creuset soit

grand, y mettre les cornets l'un après l'autre et qu'il soit toujours rouge.

Il faut maintenir le feu et que le creuset soit dans le charbon jusques à un doigt près du bord et que tous les cornets soyent mis un peu après, comme un demy quart d'heure; il faudra prendre des tenailles pour remuer tous les dits creusets affin que la drogue s'abaisse au fond; tirez ensuite le creuset du fourneau et le mettez au coin de la cheminée, de peur qu'il ne se renverse jusques au lendemain que vous les casserez proche du fond, vous y trouverez un petit rond comme un écu blanc, les ayant tirés vous les laverez avec de l'eau.

Pour faire votre Diaphorétique il faut autant trois fois de salpêtre que de régule, et battre à part les poudres estant bien pulvérisées, les mettre ensemble; à la proportion de votre matière vous prendrez un creuset en sorte qu'il soit plein à un doigt près, puis vous le mettrez dans le fourneau avec du charbon comme le premier et soufflerez tout autour; quand le feu sera dans le creuset et que la matière sera blanche, vous la tirerez du feu comme l'autre jusques à ce qu'elle soit froide; puis vous prendrez une grande terraine demy d'eau et vous mettrez ce creuset dedans, vous tirerez ensuite la matière avec une spatule de bois, vous ferez aller le creuset dans l'eau, estant vuide, il faut l'oster de l'eau puis mettre la terrine en lieu de sureté affin qu'il n'y ait point d'ordures et vous la couvrirez et la renverserez deux ou trois fois le jour avec la spatule; le lendemain à la même heure vous jetterez à clair, puis vous remettrez une autre eau et vous la laisserez un jour et demy; vous prendrez ensuite une grande feuille de papier et vous la mettrez doucement dans une passoire; en prenant la terrine vous jetterez l'eau à clair et vous remettrez la poudre dans la passoire puis dans une terrine de peur que le papier ne se crève et que vous perdiez la drogue.

Bien que cette préparation soit un peu obscure, ne nous décourageons pas et voyons maintenant celle du Mercure de vie.

« Pour bien faire le Mercure de vie, il faut prendre du sublimé corrosif et du régule d'antimoine, égales portions et les piller et les pulvériser séparément, les mettre l'un après l'autre dans une cornue de verre, mettre le cul de la cornue sur un réchaud de fer, puis avoir un récipient de terre, le mettre à l'ouverture de la cornue, dans lequel vous mettrez un bon verre d'eau; il n'y a que ce qui distille qui est bon, le reste qui demeure au fond de la cornue ne vaut rien. Il faut bien remuer ce qui est dans le récipient, puis le verser dans une terrine de faïence, le lendemain il faut jeter l'eau à clair, en remettre d'autre et laisser sécher la matière dans la terrine. »

Dans le courant de l'ouvrage de Michel de Saint Martin, dans les Essais de Bernier et d'une façon générale dans les publications contemporaines, on rencontre les préparations antimoniales sous des noms variés : émétique, diaphorétique, foie, verre d'antimoine, safran d'antimoine ou crocus metallorum, mercure de vie ou poudre d'Algarot, nous allons essayer de classer et de déterminer la nature de ces préparations.

Notons rapidement les réactions chimiques de l'antimoine qui sont susceptibles de nous intéresser :

En chauffant du salpêtre, No^3K et de l'antimoine, dans la proportion de quatre à un, on obtient dans des proportions variables les composés suivants :

- métaantimonate de potasse,
- acide orthoantimonique,
- antimonate acide de potasse,
- azotate de potasse non décomposé,
- azotite de potasse,

qui constituent l'antimoine diaphorétique non lavé, après

lavage, il ne reste sensiblement que le métaantimonate de potasse SbOK , qui est l'antimoine diaphorétique lavé.

Quand on distille dans une cornue de verre, une partie d'antimoine et deux parties de sublimé corrosif, on obtient du trichlorure d'antimoine, substance de consistance butyreuse connue sous le nom de beurre d'antimoine, qui en présence d'un excès d'eau donne un précipité blanc d'oxychlorure d'antimoine, ou poudre d'Algarot SbOCl .

Si au cours du Grillage de la stibine, sulfure d'antimoine naturel, on arrête l'oxydation avant que tout le sulfure soit réduit : l'oxyde d'antimoine formé se combine avec le sulfure non décomposé et suivant le moment où l'on arrête l'opération, on obtient le foie d'antimoine, le safran d'antimoine ou crocus metallorum, et le verre d'antimoine ainsi nommé parce qu'il contient de la silice empruntée au creuset et qui lui donne un aspect vitreux, ces substances sont des oxysulfures d'antimoine.

En faisant bouillir pendant une heure cent vingt grammes de crème de tartre avec cent grammes d'oxyde d'antimoine et un litre d'eau on obtient par refroidissement de la liqueur filtrée des cristaux d'émétique : $\text{CO. OK-CH. OH.-CH. SbO-CO. OH.}$

Remarquons que la poudre d'Algarot appelée aussi mercure du vie, ne contient de mercure que le bichlorure qui a pu se sublimer au cours de l'opération.

Examinons les recettes précédentes à la lueur de ces précisions.

Pour le diaphorétique, dans la première partie, « il faut faire le régule », on peut se demander ce qu'a voulu dire Saint Martin, si l'on tient compte de ce que « régule » est un autre vocable pour « antimoine », on ne saisit pas très bien le sens du mélange, salpêtre, tartre, antimoine ; la suite semble démontrer que l'auteur a confondu dans un même exposé, d'une part la préparation de l'antimoine à partir de son sulfure d'autre part

la préparation de l'émétique, dont il ne donne d'ailleurs la recette nulle part. La seconde partie de la recette, « pour faire votre diaphorétique il faut », nous ramène à une conception plus exacte : « autant trois fois de salpêtre que de régule », et « régule » est bien ici « antimoine », et le produit obtenu après les lavages successifs indiqués est réellement le diaphorétique.

La recette du mercure de vie, si l'on est d'accord sur le sens de régule, ne présente rien d'obscur.

Comment Charles de Lorme employait-il ces drogues, et quelles en étaient les indications ? C'est ce que rapporte également l'Abbé de Saint Martin : « Avant luy on ne donnoit le foye d'antimoine qu'en infusion, et cinq ou six grains à la fois (le grain vaut environ cinq centigrammes) ; mais par une hardiesse sage il en faisoit prendre jusques à quarante grains ; On peut encore y mesler trois grains de mercure de vie qui valent autant que vingt grains d'antimoine ; Ce remède peut estre aidé d'un grain de scamonée quand on craint qu'il ne fasse pas bien son effet. »

Voilà pour la posologie, malheureusement de Saint Martin, mélange antimoine, foie, diaphorétique, mercure de vie, émétique, avec délices pour le plus grand bien de l'imprécision il est vrai que « l'antimoine a tant de belles propriétés qu'il est difficile à un homme de les retenir toutes dans sa mémoire » qu'il est excusable d'en confondre même les préparations.

N'était-ce pas d'ailleurs une véritable panacée ? « Monsieur de Lorme le tenoit pour estre le meilleur de tous les remèdes et pour estre aussi naturel à l'homme que le meilleur pain de froment. »

Et voici quelques indications : « pour purger la bille et pour les douleurs d'estomac, pour la fièvre quarte, pour les maladies de la teste et pour celles des yeux ; . . . on l'emploie aussi heureusement contre les ulcères de

jambes..... Sa teinture a bien des vertus, ses tablettes sont purgatives, son onguent est excellent contre les humeurs malignes, et son huile guérit les ulcères les plus dangeureux, il est encore bon pour l'asthme ».

Qu'importe d'ailleurs la maladie, l'antimoine peut s'appliquer à tout, un valet ayant apporté à de Lorme une demande de consultation écrite, « il luy dit qu'il ne comprenait pas bien la maladie de son Maître par le billet qu'il luy en apportoit, que néanmoins il pouvoit prendre de l'antimoine sans difficultés et que s'il ne luy faisoit pas de bien, il ne luy feroit point de mal ».

Il est certain que l'ingestion de quarante grains d'une préparation antimoniale quelconque (environ deux grammes) en une seule prise devait provoquer d'énergiques nausées, « le remède étonne un peu d'abord, parce qu'on le rend pour la plupart par la bouche »; ceci pour le plus grand bien des malades, car une semblable dose répétée systématiquement n'aurait pas manqué de produire des phénomènes généraux graves, qui bien que devant servir de base, avec des doses bien inférieures, à la doctrine ratorienne du contro-stimulisme, n'en eussent pas moins constitué un danger sérieux pour les pratiques de Monsieur de Lorme.

Mais ces nausées, ces vomissements, ces malaises avaient leur traitement : « alors je me fais donner des cuillerées moitié de bouillon blanc, moitié de bouillon rouge...; je suis d'ordinaire quitte de cette opération en deux ou trois heures ».

L'Abbé de Saint Martin, cite à propos de la jaunisse une préparation de fer :

« Il faut prendre de la limaille de fer chez les faiseurs d'aiguilles, la mettre dans une poëlle bien nette, et ensuite avec du vinaigre de vin et de l'esprit de soufre, autant de l'un que de l'autre, faire bouillir le tout sur le

feu jusques à ce qu'il soit consumé; il sefera une espèce de rouille que l'on grattera et que l'on pulvérisera, puis on pourra faire blanchir à l'air cette poudre; elle est admirable pour la jaunisse, on en donne depuis dix grains jusques à quinze, elle est encore excellente pour les pâles couleurs. » Le produit obtenu était un mélange d'acétate de fer et de sulfate ferreux, celui-ci dominant; bien que moins employé aujourd'hui, le sulfate de fer a servi de base à de nombreuses préparations telles que : eau chalybée, poudre de Menzer, eau gazeuse ferrée de Clombat, pilules de Bland, pilules de Hooper, etc., que l'on trouve dans les formulaires du siècle dernier.

Il est rare que Charles de Lorme emploie l'antimoine seul, le plus souvent il l'associe avec le Bouillon rouge, infusion de diverses plantes dont il faisait son *nec plus ultra*, Michel de Saint Martin dit qu'elle était « de huit sortes d'herbes, à scavoir feuilles de bourrache, buglosse, chicorée sauvage, racines de chiendent, fraisier, pissenlit, aigremoine, mettre cette eau bouillir pendant deux heures dans un pot de terre tenant quatre ou cinq pintes d'eau, mesure de Paris. (La pinte de Paris vaut environ 0 l, 93.) Cette préparation survécut à de Lorme, car en 1786, Helvétius, Conseiller du Roi, Médecin Inspecteur des Hôpitaux de Flandre, en donne une formule un peu différente : « Bouillon rouge, convenable dans les maladies où les apéritifs sont indiqués, comme dans celles des reins et de la vessie et les obstructions : Prenez racines de chiendent et de fraisier, d'aigremoine, d'oseille et de buglosse... ajoutez-y feuilles hâchées et coupées de houblon, aigremoine, pamprenelle, ...épinards, ...pourpier et les cinq capillaires... »

Astruc en 1767, dans son ouvrage sur la Faculté de Médecine de Montpellier écrit : « Quelque réputation qu'ait eue de Lorme pendant sa vie, on ne le connaît plus que par le bouillon rouge qu'il mit à la mode, que tout le

monde prenait de son temps, dont beaucoup de malades se trouvaient bien et qu'on ordonne encore aujourd'hui. Ces bouillons rouges si vantés n'étaient dans le fond que des bouillons altérants avec des racines et des herbes où l'on ajoutait des racines d'oseille pour leur donner la couleur rouge. »

Cette tisane possède naturellement de nombreuses vertus, que l'Abbé de Saint Martin énumère complaisamment : « Les propriétés de cette eau sont de rafraîchir le sang, le purifier, déboucher toute obstruction, faire aller tous les jours à la garde-robe..., elle est bonne contre la gravelle et contre la pierre qu'elle empêche de croître..., redonne la vigueur aux parties nobles, particulièrement des vieillards. »

On pouvait boire de ce bouillon rouge autant que l'on voulait avec une seule restriction : « On peut en boire le matin à jeun et avant souper pourvu qu'il y ait quatre heures que l'on ait mangé...; on peut en prendre immédiatement avant que de se mettre à table, parce que cette eau passe par d'autres endroits que les viandes qu'on va prendre. » Charles de Lorme était particulièrement satisfait de ce remède, « il n'avait jamais trouvé rien à blâmer en son bouillon rouge », et le considérait comme aussi innocent que bienfaisant, « jamais le bouillon rouge n'incommode, qui plus en boira plus il vivra ».

Charles de Lorme ne fit pas mentir cette phrase lapidaire, nous savons qu'il vécut jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans, et, « comme sa sagesse aimait mieux prévenir les accidents que d'attendre d'estre malade pour chasser le mal », « jamais Monsieur de Lorme n'a manqué d'en prendre deux fois par jour ».

Mademoiselle d'Auvergne, dans « Recueil de secrets touchant la Médecine » reproduit la recette du Bouillon blanc :

« Faites bouillir dans de l'eau, une heure durant, une

pincée de gruau d'avoine, faites termper l'espace de trois jours six amandes douces, changez d'eau une fois le jour, et le dedans de six grains ou pépins de citrouille, et les pillez dans un mortier, puis tirez-en le lait et le meslez avec l'eau de gruau, après l'avoir passer dans un linge, faites-les chauffer sans bouillir, et vous en server le matin en avallant. Si on veut se purger il n'y a rien de meilleur que de faire infuser du séné dans ce bouillon du soir au matin à la quantité ordinaire. On peut prendre ce bouillon le soir en se couchant, soit pour remédier à l'insomnie, soit pour provoquer au sommeil. Plus on en prend, plus il fait, il tient dans la véritable température où on doit être. »

Cet auteur rapporte encore « l'Onguent du Sieur de L'Orme » :

Une livre de cire jaune neuve,
Une livre de poix résine,
Une livre de colophane,
Une livre de styrax liquide,
Une livre de térébenthine de Venise,
Une once d'huile d'aspic,
Une livre d'huile de noix.

La manière de faire le dit onguent : de mettre l'huile de noix dans une poêle avec la cire, sur du feu de charbon et lorsque la cire est fondue, on y met la résine et la colophane qui sera en fine poudre, lorsqu'ils sont fondus on y met le styrax et la térébenthine, enfin lorsqu'ils boult, il ne faut pas manquer d'y mettre l'huile d'aspic, l'oster du feu et le remuer jusques à ce qu'il soit presque froid. Il est bon pour oster les tumeurs. »

Une autre préparation nous a paru digne d'être mentionnée, parce qu'elle est caractéristique de la méthode de de Lorme, c'est « l'eau vulnérable et ophtalmique de Monsieur de Lorme » : « ...à la suite des blessures, ...on doit l'appliquer avant que le pus ait commencé à se former; ...en voici la composition : Prenez du fort vin

blanc et de la meilleure eau de rose, de chacun deux livres, des eaux de fenouil, de rue, d'euphrase et de chélidoine, de chacune une livre, du crocus metallorum et de la tuthie préparée, de chacun quatre onces, du clou de girofle, du poivre blanc, du sucre candit, de chacun une once; mettez la liqueur dans un grand vase et y ajoutez toutes les autres drogues subtilement pulvérisées; posez ce vaisseau au soleil pendant plusieurs jours et remuez l'eau de temps en temps et gardez-là ensuite pour l'usage; elle se conservera un très long temps si vous la laissez sur les poudres ».

Ces préparations peuvent paraître confuses et empiriques, elles correspondent en fait à une connaissance parfaite des vertus des plantes, vertus traditionnelles transmises en partie par la doctrine galénique;

Notons que la chicorée sauvage faisait avec le pourpier, partie des quatre semences froides mineures « chicorée sauvage, endive, laitue, pourpier »; que la décoction de chiendent était recommandée par Dioscoride pour remédier à la difficulté d'uriner, et par Pline pour dissoudre les calculs urinaires et guérir les ulcères de la vessie. Les pépins de citrouille appartenaient au groupe des quatre semences froides majeures : concombre, melon, potiron, citrouille. La chélidoine aussi avait son histoire, Dioscoride estimait que cette plante servait aux hironnelles pour rendre la vue à leurs petits, c'est l'avis de Galien et de Pline qui en concluent que c'est un merveilleux remède pour les maladies des yeux; et Paracelse en faisait un préservatif contre la peste si l'on avait soin de l'arracher à la lune. L'étimologie arabe de bourrache, « abou rachh, père de la sueur » montre assez que ses propriétés étaient anciennement connues. L'euphrase, dans laquelle Paracelse retrouvait, on ne sait pourquoi, la signature de l'œil, avait la réputation de plante « casse-

lunettes ». La tuthie était un oxyde de zinc impur provenant du traitement de certains minerais de plomb.

Bouchardat dans son célèbre « Nouveau Formulaire Magistral » donne la formule d'un onguent de styrax :

Huile noix	375
Styrax liquide	250
Colophane	500
Résine élimi	250
Cire jaune	250

Employé comme stimulant dans le traitement des ulcères indolents et dont la formule se rapproche fort de celle de « l'onguent de Monsieur de Lorme » bien qu'écrite deux siècles après.

Ces quelques renseignements montrent bien que la polypharmacie assez mystique « de Charles de Lorme était rigoureusement classique dans son esprit et que sa hardiesse consistait à se servir de toutes les armes léguées par les anciens, au lieu de se limiter à la triade thérapeutique : séné, rhubarbe, casse.

Nous avons vu les remèdes dont le souvenir est le plus attaché au nom de Charles de Lorme, suivons-le maintenant dans ses conseils hygiéniques et diététiques.

Michel de Saint Martin rapporte deux lettres où de Lorme donne d'excellents conseils de prudence et de modération à ses malades :

Lettre de Monsieur de Lorme à Mademoiselle de Kerbuton, fille du Marquis de Corlieu de la Ville de Vannes, intendant de camp dans les armées de Sa Majesté.

« Mademoiselle, je suis plus aise que vous soyez tombée entre mes mains pour la conservation de votre santé, qu'entre celles d'aucun autre Médecin; comme vous êtes d'une tendre complexion, ce qui est ordinaire aux personnes de votre qualité, il vous faut user de mon bouillon rouge et vous tenir toujours chaudement; ne vous décou-

vrez point la gorge, parce que cela cause plusieurs catarrhes et fluxions; ne vous pressez jamais la poitrine de peur de pulmonie; ne mangez point de melon, de pêches, d'abricots ni de prunes, car tout cela est ennemi de votre santé et peut vous causer des suffocations; le sucre ne vaut rien car il est rempli d'un sel corrosif qui fait beaucoup de mal, témoin les dents qui s'en gâtent; ne passez point les nuits au bal ni aux danses de peur de plurésie après vous être échauffée, ou d'insomnie; en ce faisant vous conserverez votre santé et vous ne serez point sujette aux inconvénients de quantité de Dames. »

Dans des conseils aussi sobres quant à la forme, aussi mesurés quant au fond, on ne retrouve pas un Médecin qui fut de la même époque que ceux que ridiculisa Molière. Et dans la lettre suivante, adressée « à Mon-dit Sieur de Kerbuton », père de la précédente, nous ne relevons que des marques de sagesse et de bon sens :

« ...C'est pourquoi je ne vous mande rien que la conservation de votre personne, qui est de ne boire jamais d'eau estant échauffé, ni dans la trop grande altération, de peur d'estre attaqué de plurésie. De ne vous arrêter jamais à jouer pendant le temps de dormir. Servez-vous d'antimoine s'il vous arrive quelque maladie. Si vous êtes blessé faites-vous changer les linges et panser votre plaie. Ne soyez jamais téméraire à faire faire des bons à votre cheval, crainte de vous casser quelque vaisseau du poudmon. Passez-vous plutôt de viande pour un repas que de manger de la viande immédiatement après qu'elle aura été tuée. Prenez toujours de bons vêtements et même pendant l'été ne vous déboutonnez jamais l'estomac.

N'engendrez point la mélancolie, et vous vivrez « *Dum modo possis bombardarum devitare globulos* ».

Notons les deux traits dominants de cette missive, faites-vous changer les linges et panser votre plaie », souci de propreté peu répandu à cette époque, qui montre

que de Lorme avait étudié les blessures et les causes de leur infection et qu'il avait probablement observé que le danger venait de l'extérieur. « N'engendrez point la mélancolie », de Lorme avait-il remarqué l'interdépendance qui existe entre le tonus affectif et le comportement physique, ou simplement rablaisien, donnait-il ce conseil d'optimisme « pour ce que rire est le propre de l'homme » ?

Après avoir cité ces deux lettres, Michel de Saint Martin passe en revue, sans aucune méthode, un certain nombre de maladies, de recettes, d'opinions générales plus ou moins remarquables ; nous avons choisi les passages les plus typiques et qui paraissent le mieux cadrer avec le caractère de de Lorme ; en ce qui concerne l'hygiène alimentaire, « il estimait que le vin est bon à l'homme mais qu'il doit être pris avec beaucoup de modération, ...il le voulait d'excellente qualité ; ...il estimait que le cidre est plus sain que le vin, ...il n'approuvait pas la bière estimant qu'elle faisait des obstructions ».

Quant à l'eau-de-vie, « elle est bonne pour les fluxions qui arrivent sur les membres, pour les maux de nerfs et autres, profite davantage lorsqu'elle est un peu tiède, mais il tenait que c'est un poison dans le corps de l'homme ».

Pour la nourriture, « le pain nouveau et encore chaud est un mauvais manger..., Monsieur de Lorme ne mangeait point de fruits, ...néanmoins des pommes de rênette de calville et des poires de bon chrétien ; quant au fromage, il le tenait chaud et malsain pour causer des obstructions ; ...quant aux viandes saines, Monsieur de Lorme estimait que le mouton, le veau, la volaille et les perdrix étaient de ce nombre ; il ne mangeait point de poulets, dindes, de cochons de lait, de pigeons rôtis le soir ; ...il déjeunait au matin en prenant un bouillon sur les neuf heures de peur que son sang ne s'échauffât ; ...il estimait

qu'il valait mieux faire deux repas qu'un seul à l'exemple des Grecs qui du temps d'Homère les divisaient de la sorte. »

Charles de Lorme était très prudent à l'égard de la saignée, il disait en parlant du sang « il le faut épargner, puisqu'il est le trésor de la Nature, le baume de la vie, la base des esprits et en un mot il est le siège de l'âme et de la chaleur » ; c'est là une belle et courageuse hérésie à une époque où la saignée était la base de tout traitement.

Voici maintenant quelques recettes :

De la fièvre tierce : « Se faire faire deux saignées, ...et il faisait une diète particulière aux jeunes gens, prétendant que leur maladie ne venait que d'avoir trop pris leur plaisir, ...prendre des bouillons de veau avec de la chicorée sauvage, et aux trois premiers accès de la fièvre, il faisait couper un pigeon en deux que l'on appliquait sur la tête, et au troisième accès une médecine avec la casse, du séné, du sirop de roses de Provins... »

Aujourd'hui encore on peut entendre prôner le remède du pigeon dans certaines campagnes, gardiennes fidèles des plus anciennes traditions.

De la fièvre quarte : « quarante grains d'antimoine, ...et le lendemain du Quinquina, et dans la chaleur de la fièvre boire du bouillon rouge ».

L'Abbé de Saint Martin est vraiment décevant, il dit plus loin : « Le Chevalier Talbot, Anglais, a un remède pour guérir promptement les fièvres intermittentes, le Docteur Ammonio de Bologne en a un autre pour guérir les fièvres continues, mais celui de Monsieur de Lorme était le bouillon rouge » ; mais ce doit être un excès d'admiration qui lui fait ainsi mépriser le quinquina, car il répète ailleurs « néanmoins il approuvait une prise de quinquina dans la fièvre quarte ».

Des chaudepisses : « Il faut pour en guérir la laisser couler quelques jours, ...puis se faire saigner et purger une fois, ...mettre ensuite de la graine de laurier dans trois verres de vin blanc, et la laisser infuser pendant trente heures, vivre de régime et boire quantité de bouillon rouge. »

S'agit-il des graines du prunus lauro-cerasus, récemment introduit en France (1576) et éminemment sédatif, ou de celle du laurus nobilis, qui couronnait le chef d'Esculape ? De Saint Martin ne donne à ce sujet aucune précision.

Des rhumes d'hyver : « ...Commencent par le cerveau, ...il tombe insensiblement des humeurs acres sur la poitrine; ...faire bouillir de la cendre et l'appliquer le plus chaudement possible que le malade pourra le souffrir sur la gorge et derrière la nuque du cou. »

Des rhumes d'été : « ...Il attribuait la malignité de ces rhumes aux vents coulis, dont son pantalon l'a préservé jusques à la fin de ses jours; ...saignée au pied, purgation de son mercure préparé, bouillon rouge... »

Il est intéressant de noter que dans le diagnostic et dans le traitement, la différence est faite entre le rhume d'hiver ou coryza aigu et le rhume d'été ou rhume des foins, pour l'un, traitement local, pour l'autre traitement général.

Remède contre la gale : « Se faire saigner et de fumer du tabac le lendemain puis d'en mettre à infuser dans du vin blanc pendant vingt-quatre heures et de s'en frotter le corps ». C'est un remède très judicieux puisqu'il contient un parasiticide, le tabac et qu'il comporte l'action mécanique de la frotte.

Des cuves de vendanges : « Monsieur de Lorme n'approuvait pas que l'on se mit dans les cuves de vin, il me disait avoir vu d'honnêtes gens s'y mettre en sa présence et y estre mort aussitôt; ...cela vient de ce que l'esprit

subtil du vin qui monte au cerveau par les narines des malades les suffoque tout d'un coup. On se mettait dans des cuves pour guérir des paralysies et autres maux. » Ce fait bien connu aujourd'hui, est dû à l'acide carbonique provenant de la fermentation alcoolique et cause de fréquents accidents chez les vignerons et les brasseurs.

Voici quelques recettes pour le moins bizarres, à tel point que l'on peut se demander s'il ne s'agit pas de plaisanteries faites par de Lorme pour s'amuser de l'Abbé de Saint Martin.

Des dents : « ...Il faut prendre de la fiente d'Oye, la faire fricasser avec la graisse de porc masle, puis l'appliquer chaude sur la tempe du côté malade sur un morceau de taffetas. »

Du flux de sang : « ...Il faisait faire un feu de vieux souliers sous un escabeau percé par le haut et faisait mettre le malade dessus; après s'y estre mis trois ou quatre heures en trois ou quatre jours, il estoit guéri. ...Au siège de la Rochelle, il guérit plus de dix mille malades tant de la Cour que de l'Armée. »

Des moyens de faire des enfants ayant bien de l'esprit : « Monsieur de Lorme voulait, ...que les mariés mangeassent de la chair de chèvre avant que de coucher ensemble, et que les enfants venus au monde on leur fist manger de la bouillie faicte de laict de chèvre... »

Bernier cite une recette qui ne le cède en rien aux précédentes. « Entre autres remèdes bizarres, il en avait un, dont une vieille poule estoit la base, on la mettoit bouillir vive avec la plume et tout ce qu'elle portoit au dedans avec des purgatifs et des aternatifs de toutes les classes capables de composer une houile médicinale; une religieuse infirmière de certain ordre, ...l'ayant mise à exécution, ...pensa faire mourir la malade. »

Voilà donc notre thérapeute, dont l'effort semble avoir

été pour la plus grande part de classer et de systématiser; choisissant dans chaque catégorie de moyens que la nature mettait à sa disposition les meilleurs éléments pouvant servir d'adjuvants à son trépied thérapeutique : Antimoine, Bouillon rouge, Eaux de Bourbon. Devant cette volonté de simplification, soyons plus indulgents que certains critiques et pardonnons-lui le pigeon, la vieille poule et la fiente d'Oye, en admettant d'ailleurs qu'il soit réellement l'auteur de ces peu ragoûtantes recettes.

Dernières années.

Depuis 1640, Charles de Lorme avait cessé de résider régulièrement à Paris, il est le plus souvent au Château de Moulins, où nous l'avons vu dans le temps de sa séparation d'avec Anne Hébert. Vers 1663, il est à Lyon où il exerce la médecine, ainsi que l'écrit le médecin Marquis à l'Abbé de Saint Martin : « Je vis quelques années Monsieur de Lorme à Lyon, où je m'étais fait agrégé au Collège des Médecins de cette ville et j'eus le plaisir de voir presque **tous les habitants de cette grande ville** courir à lui comme à un Souverain Médecin pour la guérison de leurs maladies; ils ne furent pas trompés de la bonne opinion qu'ils avaient conçue de sa grande expérience et de sa doctrine; il fit des miracles et comme il ne se fiait qu'à lui seul de la préparation de ses remèdes, il les distribuait lui-même et les donnait charitablement à cette foule de malades qui assiégeaient sa maison à toutes les heures du jour pour trouver un temps qui fut commode pour le consulter; ce fut pendant son séjour à Lyon que j'eus le moyen de cultiver son amitié, de travailler avec lui à la préparation du foye d'antimoine, du Régule, de l'Algarot et du Diaphorétique Minéral. »

Qu'il soit à Moulins ou à Lyon il ne cessait de faire de fréquents voyages à Bourbon dont il demeure l'animateur et le plus important Médecin consultant.

En 1669, il revient à Paris où nous le voyons fréquemment en conversation avec Guy Patin, il devait y séjourner jusqu'à sa mort.

Charles de Lorme, hostile à Mazarin et favorable à la Fronde, avait été momentanément exclu des faveurs de la Cour, néanmoins en 1664, il est noté « médecin n'ayant pas de quartier » (Arch. Nat. Z1a 473) ; on rapporte que sur la fin de sa vie il fut consulté par Marie-Thérèse sur la maladie du Dauphin, occasion dans laquelle il s'exprima dans un espagnol si pur que la Reine déclara n'avoir jamais mieux entendu parler sa langue maternelle. L'année de sa mort, il préside aux Assemblées de Médecins réunies pour la santé du Roi, « la Cour connaissant en sa personne qu'à mesure que son grand âge affaiblit son corps, l'expérience fortifie son esprit par sa prudence ».

En 1663 à Paris, il fait partie de la consultation de médecins célèbres qui guérissent le Duc de Tresme, atteint d'une maladie réputée mortelle, ainsi que le rapporte la Muse Historique de Jean Loret :

« Monsieur de Tresme, sage Duc
Qu'on scait être vieil et caduc
L'autre jour étoit malade

.....
Et l'on appréhendoit beaucoup
Qu'il franchit le mortel passage
Toutefois malgré son grand âge
Ses Médecins et Chirurgiens
Tous renommés experts anciens
Icy mis, et non pas en marge
Guénaud, Dufougerels le Large
Les Sieurs de Lorme et d'Alencé
Ont si divinement pansé
Cette illustre et blanche vieillesse
Que par leur art et leur adresse
Ils ont poussé ses maux à bout
Et mis ce bon Seigneur debout

..... »

Jusqu'à ses derniers jours, Charles de Lorme avait conservé une intelligence supérieure et une mémoire prodigieuse, ainsi que l'écrit Guy Patin; il était également resté gai et enjoué, sa maison était hospitalière et en 1675, il hébergeait chez lui, outre la petite fille de son ami Louis Habert de Montmort « toute une portée de souris », dit Madame de Sévigné.

Mais si, tant dans l'exercice de sa profession, que dans la persistance de ses relations mondaines, il avait conservé toute son activité et tout son prestige, il avait par contre modifié les circonstances de son existence de façon à la protéger des atteintes de la maladie et à lui assurer une durée aussi longue que possible; et regardant par delà les limites de la vie, il vit se réveiller et laissa se développer en lui des sentiments religieux propres à effacer ses fautes de jeunesse et à assurer son salut. L'Abbé Michel de Saint Martin rapporte « Il n'oublia rien pour expier ses fautes par de bonnes actions, non seulement il assistait de ses conseils ceux qui étaient dans le besoin, mais il leur fit des libéralités notables, et comme il avait beaucoup de religion il faisait de grandes abstinences pendant le Carême et dans les autres jours de jeune, il distribuait souvent des sommes importantes à des Prêtres qu'il avait prié de célébrer la Messe à son intention, il ne manquait pas aussi de faire des aumônes avec largesse à la fin de la Messe. »

Par acte reçu par Heulhard et La Genest le 15 juin 1649, de Lorme fonde en l'église de Notre-Dame des Carmes, à Moulins, « une messe basse annuelle et perpétuelle qui sera dite à onze heures du matin en la chapelle de Montcarmel, à chacun jour pendant la vye dudit Sieur, pour le salut de l'âme du deffunt Sieur de Lorme, son ayeul inhumé en la dite église et pour celles des sieur et damoiselle ses père et mère et de luy et de Dame Anne

Hébert sa femme, de tous leurs parans et amis trespasés... Et après leur décès arrivé, ladite messe sera continuée en la forme que dessus par chacun jour à perpétuité dicte et célébrée en la Chapelle de Notre Dame de Montcarmel à l'heure de neuf du matin... le dit Sieur de Lorme a présentement comptant fourny, payé et délivré aux dits Sieurs payeurs et religieux du dit couvent des Carmes sus nommés, la somme de deux mille six cent trente-six livres tournois... ..Et pour marquer la dite fondation et afin qu'elle soit connue pourra le dit Sieur de Lorme à ses frais faire apposer une lame d'hairin ou de marbre...

Michel de Saint Martin fait allusion à cette plaque de fondation et en donne la teneur :

« D. O. M. Messire Charles de L'Orme, Conseiller d'Etat du Roy, Médecin ordinaire de Sa Majesté, Trésorier Général de France à Bordeaux, Intendant Général des Eaux Minérales de France, a fondé en cette église une messe à perpétuité avec Dame Hébert sa femme par contrat du 15 juillet 1649, par devant Lagenest et François Heulhard, qui ont la minute pour le prix de deux mil six cent trente-six livres contant. Priez pour eulx. »

En outre, le 4 août 1676, par acte devant Bigre et Giraud, notaires à Paris, Charles de Lorme fonde chez les Pères Religieux Théatins de cette Ville « une messe basse pour chaque jour à commencer du lendemain de son décès, pour le repos de son âme moyennant la somme de mille livres payées comptant.

Ajoutons à cette conception très orthodoxe de la religion, cette bizarrerie que lui prête Bernier, concernant son culte pour Saint Laurent qui, Martyr, mourut brûlé sur un gril : « Neptune priait Saint Laurent de lui impêtrer autant de chaleur naturelle qu'il lui en fallait pour vivre longtemps; mais quel rapport du gril de Saint Laurent

et de ses charbons à la chaleur naturelle dans l'humide radical dont Neptune demandait la conservation à Saint Laurent. » Cette insinuation de Bernier, d'ailleurs confirmée par de Saint Martin « il le pria chaque jour d'obtenir de Dieu autant de chaleur qu'il en avait besoin pour vivre longtemps », nous amène à considérer toute la série de précautions dont de Lorme entourait son existence et qui avaient le même but.

C'est le vieillard nonagénaire que nous présentent Bernier, Tallemant des Réaux et de Saint Martin, craignant « les vents coulis furtifs, stantes per subterraneus meatus », s'entourant d'un luxe de précautions vestimentaires et mobilières, pour conserver dans une bonne température son sang qui disait-il « est le siège de l'âme et de la chaleur ».

« A cette heure qu'il est vieux, dit Tallemant des Réaux, il craint le serein, et dès que cinq heures sonnent il se met je ne sais quelle coiffe de crapaudaille sur la teste qui avec son habit de satin à fleurs et ses bas couleur de rose, le font de la plus plaisante figure du monde. »

Déjà au cours de l'épidémie de peste de 1619, pendant laquelle il prodigua ses soins aux malades avec le plus grand dévouement, il avait fait confectionner un vêtement destiné à le protéger et dont il avait emprunté la description en la compliquant et la perfectionnant à Ambroise Paré; « il se fit faire, dit de Saint Martin, un habit de marroquin que le mauvais air pénètre très difficilement, il mit dans sa bouche de l'ail et de la rue, il se mit de l'encens dans le nez et les oreilles, couvrit ses yeux de bézicles et en cet équipage assista les malades ». « Comme le cavalier, qui sait bien, sans qu'on y trouve rien à redire s'armer de fer de pied en cap pour se défendre des coups des ennemis. »

Bernier reprenant en mal ce que de Saint Martin voit

en bien écrit : « Dès l'an 1619, il se fit faire un habit de marroquin croyant se garantir ainsi de la peste qui régnait alors. Il mit dans sa bouche de l'ail et de la rue dans son nez et dans ses oreilles de l'encens et se couvrit les yeux de Bézicles... Qui ne reconnaîtrait pas ...un Don Guichot de la Médecine et un Palladin armé de pied en cap pour combattre les maladies les plus malignes... Il avait encore inventé des habits de camelot et de serge d'Arras, de treillis et de taffetas, comme des armes défensives sur lesquelles il s'imaginait que le Glaive du Seigneur ne ferait que couler... »

Notons que ces fortifications vestimentaires n'étaient pas particulières à de Lorme; le Docteur Chéreau dans ses « Ordonnances sur la peste » donne la description d'un costume semblable qui aurait été en usage pendant l'épidémie de peste de Marseille.

Mais ceci est de sa jeunesse; pour les personnes ayant dépassé la cinquantaine, il conseillait et portait « un pantalon qui couvrait le corps entier depuis la teste jusques aux pieds », il y avait, dit de Saint Martin, « une ouverture par devant et une par derrière pour satisfaire aux nécessitez du corps... Ce grand homme conseillait à ceux qui se confiaient à lui, soit sains ou malades, et même aux Dames d'en porter jour et nuit ».

Dans sa maison en hiver, il s'assurait un confort douillet et chaud à l'abri des plus subtils vents coulis, « Monsieur de Lorme se mettait en hyver dans sa chambre en sa chaire de rue ...il la faisait couvrir de castalogues pliés en quatre, il y avait aux deux côtés de la chaire et au derrière, de grands vases de fer remplis de charbon avec des morceaux de fer pour empêcher la vapeur et un bon feu dans la cheminée... »

Cette chaire de rue était une sorte de chaise à porteur

montée sur roues communément appelée vinaigrette, « il allait néanmoins volontiers dans une chaire tirée par un homme seul ...il y était contraint pour être attaqué de paralysie au genouil, ce qui ne lui permettait pas de monter haut ni de descendre ».

Il craignait fort la goutte et « pour s'en protéger portait huit calottes d'estame sous la perruque et autant de bas aussi d'estame avec un bas de serge fourrée quand il faisait un grand froid ».

Il considérait la modération en tout comme une condition de longue vue; nous l'avons vu recommander au Marquis de Corlieu de ne pas faire caracoler son cheval « crainte de vous casser quelques vaisseaux du poumon », de même « il ne voulait pas que l'on appelast à haute voix ses serviteurs de jour ni de nuit parce que le cri peut rompre une veine.. »

Pour la nuit le protocole est encore plus compliqué; « Monsieur de Lorme portait la nuit des petites bottines de marroquin doublées de coton, avec six paires de bas d'estame, disant que la chaleur naturelle qui est le principe de la vie ne pouvait s'entretenir dans les vieillards sans ce secours ».

Il nous paraît ainsi fort bien couvert, mais il n'estimait pas devoir s'en arrêter là; il avait fait construire un lit clos selon ses plans : « ... pour les malades après cinquante ans, ...il avait cinq pieds de hauteur de terre, trois de large et cinq de long; ...l'on enchâssait son lit de bois dans la brique et l'on maçonnait le dessus du lit avec la figure de l'impériale d'un carosse; il est doublé de peaux de lièvre, ...l'entrée a deux pieds de largeur avec un rideau qui la ferme... Cette brique est d'un bon usage pour tenir chaudement ceux qui se servent de semblable lit; ce qui aide beaucoup à la circulation de notre sang, que Monsieur de

Lorme tenait se faire plus de deux cents fois dans une journée pendant les vingt-quatre heures. »

Voici l'emploi du temps que de Lorme s'était imposé et que rapporte Michel de Saint Martin : « Il se levait à six heures du matin, ses dévotions faites il prenait une chopine de son bouillon rouge, donnait des ordres pour la préparation et la distribution de ses remèdes, recevait les malades en consultation ou quand il était plus jeune allait leur rendre visite; en rentrant à neuf heures, il prenait un bouillon de veau. A onze heures, il dinait d'un potage et de quelque viande légère, dans l'après-midi, il continuait ses visites ou ses consultations, prenait de nouveau son bouillon rouge, soupait à six heures avec une aile de poulet ou quelqu'autre viande d'une digestion facile et se couchait à dix heures. A toutes époques de sa vie, il avait fait preuve d'une grande sobriété, et même dinant en société, il ne mangeait que d'une espèce de viande. »

Charles de Lorme s'amusant de la naïveté de Michel de Saint Martin a-t-il exagéré le nombre et la description de toutes ces précautions et celui-ci rapportant avec exactitude ce qu'il tenait de la bouche de son ami, n'est-il pas responsable des critiques que Bernier put facilement construire avec de tels éléments ? En fait, il n'est nullement question de ces meubles et des vêtements extraordinaires dans l'inventaire des effets de de Lorme dressé après sa mort; et il est très probable que ce qui nous en parvient est le résultat d'une exagération doublement et différemment tandancieuse de Bernier et de l'Abbé de Saint Martin.

Toutes ces précautions eurent un résultat tangible puisque Charles de Lorme devait mourir âgé de quatre-vingt-

quatorze ans, ayant conservé jusqu'à sa dernière heure toute sa valeur intellectuelle et toute son activité.

Vers le mois de décembre 1677, il avait reçu l'hospitalité de la Maréchale de Créquy en son Hôtel, sis au Cul-de-sac Saint Thomas du Louvre; il était courant à cette époque que de grands savants ou artistes acceptent d'être les obligés de grands seigneurs qui se faisaient honneur de les accueillir.

Charles de Lorme occupait une chambre très modeste située au troisième étage dans un des corps de bâtiment, son mobilier consistait dans un lit avec tentures que lui avait prêté son procureur Jacques Aubert.

C'est dans cette chambre petite et nue que Charles de Lorme s'éteignit le 24 juillet 1678 à cinq heures et demi de relevée; qui reconnaîtrait sur cet humble lit de mort le Médecin de trois de nos Rois, le diplomate habile et estimé, le courtisan brillant et le plus entouré de la Cour de Louis XIII ?

Le Mercure de France annonce sa mort en ces termes :
« Nous avons perdu un Médecin aussi ancien que fameux, c'est Monsieur de Lorme qui avait toujours fait ce qui a passé en proverbe à l'égard des Médecins, à qui on ne manque jamais de dire qu'ils aient à se guérir eux-mêmes, il avait mis en vogue une tisane appelée Bouillon rouge, dont mille gens se sont bien trouvés. Les grandes sommes qu'il a employées pour faire des expériences sont des marques du plaisir qu'il se faisait de n'ignorer rien de son art. Il est mort en l'Hôtel de Monsieur le maréchal de Créquy où il demeurait après avoir vécu plus de cent ans. Il avait encore l'esprit vif et j'ay vu des vers de luy forts bien tournés qu'on m'a assuré qu'il avait fait depuis quinze jours. »

Le lendemain, il est inhumé en l'Eglise Saint-Germain l'Auxerrois, sa paroisse ainsi qu'en fait foi son acte de décès :

« Extrait des registres des Actes de Décès de la paroisse Saint-Germain l'Auxerrois. Du lundi, vingt-cinquième juillet 1678, fut inhumé Charles de Lorme, Premier et ancien Médecin du Roy, Conseiller d'Etat ordinaire, âgé de quatre-vingt-dix huit ans et quelques mois, décédé hier entre cinq et six heures, près au Cul-de-sac Saint Thomas du Louvre. »

OPINIONS EXPRIMÉES SUR DE LORME APRÈS SA MORT.

Gaulmin avait fait pour son meilleur ami l'épithaphe suivante :

« Qui jacet hoc tumolo quam multor vivere fecit
Tu mirere hospes, hunc potuisse mori. »

De Lorme mort appartient encore à ses admirateurs et à ses envieux ; ce dystique prélude au concert final d'éloges et de témoignages d'admiration que dirige le souvenir du grand et vénérable Médecin et dans lequel s'entend à peine quoique aiguë, la note discordante apportée par Bernier, auteur des Essais de Médecine.

L'une des premières oraisons funèbres de De Lorme fut celle du Père Mauduit de l'Oratoire et qui fut publiée dans ses mélanges de Poésie en 1681, à Lyon :

Epitre à Mr. H***

H*** il faut mourir sans qu'aucun n'en dispense
La mort nous a ravi notre unique défense
Dans le dessein fatal de tromper de tout
Elle attaque de Lorme et même en vient à bout
Nul autre ne sut mieux pendant qu'il fut en vie
Arrêter le progrès de la fière ennemie

En vain sous d'autres noms et par divers efforts
Les maux se déguisant auraient battu nos corps
Il répondait à tout, sa science divine
En repoussait les coups, en éventait la mine
Il faisait déloger ces hôtes meurtriers
De la Mort qui les suit inflexibles fourriers
Soit qu'ils eussent osé concerter notre perte
Ou par la trahison ou par la force ouverte,

.....
.....

Cependant, qui l'eût cru ? toute sa médecine
N'a pu le garantir de la faulx assassine
Son Art en ce besoin n'a pu le secourir
Je te le dis encore H***, il faut mourir.
Les meilleurs physiciens sont contraints de se rendre
Pourrai-je t'en sauver, pourrais-tu m'en défendre ?
Tout Galiens qu'ils sont, comme nous ils sont pris
Ils meurent par des maux qu'ils ont cent fois guéris

.....
.....

Encore si ce Docteur en dépit de l'envie
Se fut fait par la plume une seconde vie
Où nouvel Hippocrate et peut-être plus fort,
Tout mort il fit la guerre aux causes de la mort
Cette faible ressources à l'univers offerte
Eut un peu consolé l'univers de sa perte

.....
.....

Il était généreux et l'amour du prochain
Dans Charles dès longtemps fut l'Amour Médecin
Il ne fit un commerce de ce doux exercice
D'un plus noble intérêt qu'une basse avarice,
La prière et les vœux du malade guéri
Était du Médecin le salaire et le prix

.....

Michel de Saint Martin, Ecuyer, Seigneur de le Mare du Désert, Prestre, Docteur en Théologie de l'Université de Rome, et Protonotaire du Saint Siège; n'avait malheureusement aucune notion de médecine et moins encore de bon sens; l'Abbé Huet dit de lui « l'âge lui ayant aigri l'humeur et affaibli l'esprit, qu'il avait naturellement faible, il tomba dans de grands ridicules qui le rendirent le jouet et le mépris du public »; il était de plus doté d'une plaisante figure dont Tallemant des Réaux dit : « Quand l'Abbé de Saint Martin vint au monde il avait si peu la figure d'un homme, qu'on fut quelque temps à délibérer si on le baptiseroit. Cependant il fut baptisé et on le déclara homme par provision. »

Complètement subjugué et ébloui par la science de de Lorme il se fit un apôtre aveugle des secrets et recettes de ce médecin et en même temps son apologiste; secrets déformés par une interprétation erronée, recettes qui ne sont peut-être que des facéties dont de Lorme s'amusait à ses dépens, apologie tellement enfantine qu'il est vraiment regrettable que ce soit cet homme bizarre et excentrique, qui, avec la meilleure intention mais aussi la plus grande maladresse, ait défendu la mémoire de Charles de Lorme, raconté sa vie, conservé sa doctrine, et rapporté ses remèdes.

En 1682 il commença par faire paraître un opusculé de quatre-vingts pages, intitulé « Portrait en petit de Monsieur de Lorme » et contenant des renseignements biographiques sur Jean et Charles de Lorme; dans le courant de la même année paraît un volume plus important « Moyens faciles et éprouvés dont Monsieur de L'Orme premier Médecin et ordinaire de trois de nos Roys et Ambassadeur à Clèves pour le Duc de Nevers s'est servi pour vivre près de cent ans », un second tirage en fut fait et une seconde édition en 1683. Michel de Saint Martin s'était réservé l'impression entière et distribua son

œuvre gratuitement à plus de mille exemplaires. Le *Mercur*e Galant annonce cet ouvrage dans son numéro de décembre 1682 « j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer, elle vous doit donner de la joye aussi bien qu'à vos amis. Vous avez souvent ouï parler de Monsieur de L'Orme ce grand Médecin qui a vécu près de cent ans et qui a fait vivre beaucoup d'avantage plusieurs personnes entre lesquelles feu Monsieur le Maréchal d'Estrée qui a vécu cent trois ans. Monsieur de Saint Martin avait avec lui des liaisons fort étroites et pour obliger le public et éterniser en même temps la mémoire de son ami, il a fait imprimer un livre des moyens dont Monsieur de L'Orme s'est servi pour vivre un si grand nombre d'années. Il a mis à la tête les lettres de plusieurs grands hommes, premiers médecins de nos Roys et Souverains de l'Europe, elles sont écrites en plusieurs langues et renferment les éloges de ce fameux médecin, ce qui confirme l'estime générale où il était et doit avec beaucoup de justice faire aimer ce que nous en donne Monsieur de Saint Martin. Il entre ensuite en matière et ce volume contient plus de cent cinquante chapitres pour autant de maladies... »

Cet ouvrage fut diversement accueilli, l'Abbé Huet lui écrivit : « Monsieur de L'Orme n'a jamais été si bien payé d'aucun de ses malades qu'il l'est de vous, s'il vous a fait vivre plus longtemps que vous n'auriez vécu, vous le faites revivre dans la mémoire des hommes et vous l'immortalisez par vos louanges. »

Certains lecteurs par contre ne le prirent pas au sérieux, « ils en firent, dit-on, le même usage que des autres productions dont cet auteur avait soin de les régaler de temps en temps. On rit beaucoup ce fut presque le seul avantage qu'on retira de ce livre. »

Jean Bernier, Conseiller et Médecin de la Duchesse d'Orléans avait exercé la Médecine à Blois, sans succès,

pendant vingt-deux ans, puis il vint à Paris, où il mourut en 1698, dans un état voisin de la misère. On conçoit aisément que cette peu brillante situation ait aigri son caractère et lui ait fait considérer ses plus heureux confrères avec une certaine amertume. C'est dans cet état d'esprit, qu'il composa en 1689, ses *Essais de Médecine*, qui sont la satire la plus âpre et la plus jalouse qui ait jamais été écrite contre les Médecins du XVII^e siècle. C'est dans la seconde partie de cet ouvrage qu'il attaque avec une violence toute particulière les quatre principaux Médecins qui exercèrent la Médecine de son temps : de Lorme, Guénaut, Brayer et Belly.

De Lorme n'était certainement pas sans défauts ; intelligent, actif, réalisateur, ayant des vues larges et originales ; pourquoi n'aurait-il pas été ardent, acharné, entêté, autoritaire, pourquoi appeler vanité, l'orgueil justifié que lui donnait sa valeur, qu'il n'avait aucune raison d'ignorer ; pourquoi taxer de pédanterie un homme que ses contemporains considéraient comme un des plus savants du temps ? Bernier dut d'ailleurs se rendre compte de l'inanité de ses accusations, car il fit paraître en 1695 une seconde édition de son ouvrage, sous le titre « *Histoire chronologique de la Médecine* », dans laquelle il supprime tous les passages relatifs aux quatre Médecins précédemment visés. Il dit notamment dans sa nouvelle préface : « quelques-uns de ces portraits sautaient aux yeux et pouvaient être outrés, que les autres avaient besoin d'interprétation et de clefs, et qu'ainsi si on a fasché quelqu'un on en est fasché, la charité pouvant en avoir été blessée. »

Malgré ces rétractations qui réalisent l'unanimité sur la mémoire de de Lorme, voici quelques-uns des passages les plus typiques de la satire de Bernier :

« Le Neptune est ainsi nommé, non seulement parce qu'il était le plus vieux des quatre et qu'il a vécu près

d'un siècle, mais bien plus parce qu'il a presque toute sa vie présidé aux plus fameuses Eaux Minérales du Royaume, que sa voix, sa chevelure et sa barbe imposaient si naturellement à ceux qui cherchaient du secours dans ces Eaux, qu'il semblait un autre Neptune, Os humerosque Deo similis; et qu'enfin il semblait à l'entendre parler, qu'il fut non seulement le Seigneur de toutes les Eaux Minérales, mais encore l'intelligence motrice de celles qu'il comparait à la Piscine de Jérusalem. »

C'est ainsi que Bernier annonce le portrait de Charles de Lorme, il est aisé de prévoir la suite, et nous ne serons pas déçus; cependant tout en cherchant à la ridiculiser et à l'abaisser il reconnaît ses capacités avec quelques restrictions. « Si Neptune eut pu régler son imagination, sa vanité, ses emportements, sa jalousie, sa cupidité, il avait assez d'études et d'expérience pour en faire quelque chose de bon. »

Ce que Bernier reproche surtout à de Lorme, c'est l'humeur hautaine qu'il aurait témoignée à ses confrères moins réputés, ou même modestes praticiens; l'entêtement avec lequel il défendait ses conclusions, surtout quand il s'agissait des Eaux de Bourbon, n'acceptant aucune contradiction quelqu'en soit l'auteur; il rapporte à ce sujet deux anecdotes :

« Il ne pouvait souffrir que le Médecin d'un grand Prince, qui n'était pas à la vérité un des premiers Médecins de son siècle, mais au reste bonhomme, occupât une place qu'il avait lui-même occupé de quelques temps auparavant et qu'il n'avait perdue que par son imprudence. Il avait déjà plusieurs fois brusqué le bonhomme, quand la conversation les ayant mis un certain jour, en présence du Prince, sur les coctions, ils tombèrent ensemble sur ce qu'on appelle dans la Médecine, le vice de la troisième. Le bonhomme qui ne savait pas très bien la chicane de l'école, crût, dans l'embarras où il se trouve, que le plus

court était de répondre d'un air qui marquât que la matière ne venait guère à propos pendant le repas ; mais le Neptune qui n'était pas accoutumé à dissimuler, se voyant traité d'un air de mépris, le prist sur un ton si haut que sans penser où il était, il lui porta au même temps ce coup de trident dont il l'étourdit : « Asne, cheval, brutal, je te méprise ! va je te méprise ! » Ainsi le bon Prince qui faisait quelquefois ce comte n'entendait jamais parler de l'envie des Médecins qu'il ne se souvint du vice de la troisième coction. Neptune ne pouvait souffrir aucun Médecin sur ses terres et encore moins sur ses Eaux dont il se disait le Surintendant. Mais de tous ceux dont la présence lui déplaisait, il n'y en avait aucun qui le chagrinât plus effectivement qu'un vieux Médecin de Bourges, honneste, modeste, composé, scavant et d'un flegme à désespérer, lui qui voulait toujours quereller. Le mal venait de ce que ce Médecin lui gâtait ses Eaux, ne les Estimant qu'à leur prix et ne les ordonnant que dans le besoin... Il fallait donc exciter quelqu'orage qui effrayât cet adversaire, qui le fit désertier et qui laissât Neptune rendre ses Oracles en liberté et sans compagnon..... Le Neptune ayant un jour trouvé son rival au logis d'un Seigneur où quelques-uns de leurs amis étaient comme eux pour faire leur cour, chacun ne manqua pas de s'intéresser selon le parti qu'il avait pris dans la dispute qui survint trop facilement sur un fait des Eaux ; et comme cette dispute s'échauffa insensiblement, elle fit une telle impression sur l'esprit de nos Médecins, qu'ils se trouvèrent enfin tout disposés à vider avec d'autres armes que des paroles la querelle que le Neptune avait cherché, et de passer, comme on dit, de verbis ad verbera. Mais voyant qu'il n'y avait pas de moyen dans une maison de respect, ils en sortent comme de concert et dès qu'ils sont dans la rue, se martellent le visage d'une grêle de coups de poings qui les renverse sur le pavé ; le sang se mesle à la boue dont ils

sont souillés et fait un spectacle assez rare de deux têtes grises et de deux fameux Docteurs en cet état. »

Comme pour permettre, une fois de décharger Bernier de l'accusation de partialité, Tallemant des Réaux rapporte deux anecdotes qui pourraient confirmer l'impression produite par les précédentes, si toutefois elles ne présentaient pas cette particularité d'être rigoureusement comparables, mais de se passer chez deux personnages différents et à deux époques distinctes, perdant ainsi toute autorité. Voici la première version : « Il conte luy-même qu'il donna des coups de bâton à un Médecin de la Faculté. Madame de Termine, depuis Maréchale d'Estrée avait un fils fort malade, de Lorme demanda du secours. On fit appeler Monsieur Duret et un autre. Quant ce fut à entrer, Duret comme le plus vieux, passe, l'autre Médecin comme étant de la Faculté de Paris, le suit. De Lorme en présence du Maréchal d'Estrée qui recherchait la Marquise, prend un bâton de cotret et rosse cet homme qui se sauve. Duret s'enfuit, on court après luy : « Hé Monsieur ! vous n'ordonnez rien pour mon fils ? Faites-le saigner Madame. Et jamais on ne le put faire revenir. »

Plus loin, Tallemant des Réaux raconte : « De Lorme pouvait avoir quarante-cinq ans, lorsqu'il fut appelé à une consultation chez Monsieur de Montmort, le père de celui de l'Académie, il s'agissait de son fils encore enfant qui était fort mal ; il y avait deux autres Médecins, le vieux Duret homme célèbre et un autre. De Lorme laissa passer Duret à cause de son âge. L'autre Médecin qui était plus vieux que de Lorme passa aussi devant. Le voilà en fureur, il prend un bâton qu'il trouve par hasard et l'étrille bien. Duret s'enfuit, la maîtresse de maison luy cryait : « Hé Monsieur ! Voyez donc mon fils. Faites-le saigner Madame. De Lorme guérit l'enfant. »

La comparaison de ces deux anecdotes se passe de com-

mentaires et il paraît sage de ne tenir compte ni de l'une ni de l'autre.

Poursuivant ses attaques, Bernier l'accuse d'avoir eu vis-à-vis de ses malades la même attitude hautaine : « Il parlait aux personnes de qualité comme s'il avait été leur égal et souvent d'un air si extravagant que pour dire à des Comtesses et à des Marquises qu'elles ne doivent penser qu'à se guérir sans trop étudier leur mal ni s'en mettre en peine, il les renvoyait à leurs quenouilles et à leurs aiguilles... Mais ce qu'il y avait de plus ridicule, est que bien loin de se prononcer sur la nature de la maladie et sur le remède qu'elle demandait, il commençait et finissait par un discours consolatoire qui laissait la pauvre malade plus embarrassée qu'auparavant. ... C'est ainsi que quand il s'agissait de la maladie de quelque précieuse, il luy disait qu'il n'y avait que les lourdes qui eussent une grande santé; si elle était vieille, qu'il fallait songer qu'elle n'était plus jeune; et s'il luy restait encore quelques jeunesse, que de semblables indispositions guérissaient souvent par l'âge. »

Bourdelot ne nie pas l'attitude supérieure que de Lorme prenait vis-à-vis de ses malades et son impatience à les entendre raisonner Médecine, mais il explique et excuse sa conduite. « Il avait des boîtes de Jalap et de séné en poudre et de préparations d'antimoine qu'il disait être des perles préparées dont il faisait un lait de perles, il répondait à des gens fâcheux que questionnent, que c'était des remèdes que les anges avaient préparés. Bien que je n'use pas de ces manières de parler, ...j'approuve fort ces manières hautes et fières envers les malades lesquels ont presque tous le sens petit, ils sont dans la dernière ignorance de la Médecine et parlent presque toujours comme des égarés; la douleur ou l'idée grande qu'ils ont de leur mal leur fait dire mille pauvretés; l'autorité que Monsieur de Lorme se donnait, leur imposait silence et les jetait dans le dernier respect. Ce que Guénault faisait brusquement

celui-ci l'accompagnait d'une éloquence soutenue par de grands mots; à le voir il était terrible, la vieillesse où il était parvenu donnait une impression forte de la bonté de ses remèdes, ainsi s'est maintenue sa grande réputation. »

Bourdelot dit plus loin : « Monsieur de Lorme avait bien du mérite et de la vertu, mais il connaissait la pauvreté et la sottise de l'esprit des hommes, dont il a tiré prudemment les avantages qui s'en peuvent tirer; cette qualité qu'il avait de distinguer nettement les choses, m'a laissé autant d'estime pour lui que ses autres qualités, qui étaient fort rares. »

Souvenons-nous que de Lorme était déjà vieux quand Bernier put le connaître, qu'il avait été un ami fidèle de Balzac, qu'il avait fréquenté la société précieuse du temps; il est donc très possible qu'il ait gardé des premières années du siècle un peu de cette rhétorique prétentieuse et pédante qui y était fort à la mode, joignons-y les échos ampoulés de Balzac, et la prodigieuse érudition qu'il possédait et nous serons en mesure d'invoquer pour de Lorme des circonstances atténuantes. Bernier d'ailleurs lui reconnaît, çà et là, quelques excuses et quelques qualités : « Le Neptune était le plus grand pédant du métier, quoiqu'il se piquât de galanterie à un âge où il ne pouvait plus être qu'à la vieille mode; car comme il avait commencé jeune et en un temps où la pédanterie n'était pas encore décriée comme elle l'a été depuis, il mesla jusques à la fin de sa vie la Théologie, la Chicane et les Humanités avec la Médecine, sans prendre garde s'il y avait de la liaison et de la suite dans ce qu'il disait, car enfin le grec, le latin, le français et la Métaphore étaient souvent de la partie, et Dieu sait quelle symphonie. »

Dans ses relations personnelle, de Lorme était, nous assure Bernier, aussi vaniteux et aussi arrogant : « Non seulement il ne voulait jamais avoir tort dans la pratique, mais jusques aux matières problématiques, loin de revenir

et de prendre le bon parti après les avoir agitées, il ne faisait pas de difficultés de pousser la chose jusques au paradoxe et au galimatias. Souvent c'était assez qu'il l'eut dit pour vouloir qu'on le crut sur parole... » Et plus loin, Bernier dit encore, « Tout ce qui lui venait dans la bouche lui paraissait toujours si juste, qu'il eut cru se dédeshonorer en se rétractant; c'est pour cela que lui étant échappé de dire en présence d'un scavant Evêque, favori d'un grand Prince, qui s'était embarqué sur ses Eaux, que Saint Augustin avait écrit qu'il était permis d'avoir une concubine, et que le Prélat lui avait nié que cela fut dans Saint Augustin; il ne laissa pas d'insister si opiniâtrement qu'on le défia d'en venir à la preuve. Après donc qu'il eut cherché et recherché longtemps ce qu'il ne pouvait pas trouver, enfin le Prélat lassé d'une vanité et d'une opiniâtreté si ridicule ne put s'empêcher de traiter la proposition de galimatias; et c'est ce que le Neptune attendait pour sortir d'affaire, car étant monté au même temps sur ses grands chevaux et s'étant écrié : qu'on ne devait pas traiter ainsi un homme qui soutenait depuis tant d'années l'honneur de la Médecine, un homme qu'on consultait comme l'oracle de la profession, qui avait paru avec tant d'éclat dans les cabinets des Princes et des Rois et dont l'esprit et l'expérience animaient ces Eaux qui rendaient l'âme et le mouvement aux mourants;il ajouta qu'il se retirait, qu'il abandonnait le Prélat à son sort, et qu'il se repentirait peut-être bientôt d'avoir méprisé l'oracle qu'il avait tant de fois consulté. Mais ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire et qui confirma le Neptune dans sa vanité, c'est que l'Evêque étant tombé malade deux ou trois jours après la menace, il faut assez faible pour avoir recours au Prognostiqueur. » Cette anecdote prouve au moins que les clients et amis de de Lorme lui pardonnaient aisément sa vivacité et ses écarts d'humeur, et l'ac-

cès passé le retrouvait sans rancune et prêt à rendre service.

Tous les contemporains sont d'accord sur l'érudition de Charles de Lorme, ce qui n'empêche pas Bernier de dire : « Ce Médecin quoique d'un goût dépravé et même fort ignorant des choses qui n'appartenaient pas à la Médecine, ne laissait pas d'avoir une extrême démangeaison d'en juger. » Tallemant des Réaux, conte à ce sujet : « J'ai oui conter à feu Malleville une bonne chose de cet homme; il s'est toujours mêlé de belles lettres. Malleville lui montra une grande Elégie qui s'appelle « Impatience amoureuse ». Hé ! lui dit-il, combien faut-il de vers pour une pièce de théâtre ? Quinze cents environ, dit Malleville. Vraiment ajouta le Médecin vous devriez en faire une, voilà déjà le tiers de fait. » Paulin Paris, dans ses annotations des Historiettes de Tallemant des Réaux, observe que Malleville n'avait pas saisi la portée de la remarque de de Lorme, qui pouvait fort bien n'être qu'une malice; les cent vingt-sept vers dont la pièce est composée ayant pu avec assez de raison lui sembler d'une longueur démesurée; le plus clair de cette poésie étant de paraphraser ces trois vers :

« Que le soleil est lent que sa course me dure,
Soleil allège-moi, prends part à mon attente

Borne avecque ton cours mes alarmes et mes plaintes.

Mais il est un reproche que rien ne paraît justifier, c'est celui d'être intéressé, tous les contemporains sauf Tallemant des Réaux dont les informations sont d'ailleurs incertaines, sont d'accord pour dire que de Lorme ne prenait pas d'argent de ses malades, et distribuait gratuitement ses remèdes; « Son cœur était noble, écrit Bourdelot, non sali par l'avarice qui déshonore tous ceux de cette profession ».

Jean Mégrét, le collectionneur d'épithètes qui avait

bien connu de Lorme, écrit : « Il avait traité la Médecine noblement, plutôt pour se faire connaître à toute l'Europe que pour en tirer du bien auquel il ne fut jamais attaché » et, « il ne demandait rien du riche comme du pauvre » assure l'Abbé de Saint Martin.

Ce désintéressement ne dut pas être étranger à la vogue que de Lorme rencontra dans la haute société, qui n'estimait guère ceux qui faisaient commerce de leur Art. Tallemant des Réaux dit de Vautier, qui était devenu riche de vingt mille livres de rentes, qu'il « vivait en gredin », que dirait-on de Dumoulins qui laissa un million six cent mille livres et de Boerhave qui testa pour quatre millions ? De Lorme avec sa nombreuse clientèle et les biens de son père ne laisse que cent mille livres environ, après avoir pratiqué pendant soixante-quinze ans. Aussi les insinuations de Bernier doivent-elles être tenues pour mal fondées et faire justice de la confiance que l'on peut lui accorder. Il écrit : « Quand aux honnêtes rétributions qu'il pouvait prétendre de la Médecine, quoiqu'il semblât désintéressé, tout ce qu'il faisait n'était qu'apparent, jouant toujours fièrement son jeu par le moyen des Apothicaires et de quelques autres affidiés qu'il faisait intervenir jusques à employer des moyens encore plus bas pour parvenir à ses fins. »

Et nous voyons : « Le Neptune faisait le libéral avec ses malades, mais outre qu'il avait des manières propres à en tirer toujours quelque chose, jusques à tenir un tronc placé dans son escalier où les consultans étaient invités à mettre ce qu'ils voulaient pour l'office des trépassés... dont quelques dévotes. lui avaient, disait-il, laissé la direction entière; il était encore d'accord avec les Apothicaires et Chirurgiens de ce qui lui devait venir des pratiques avant que de les leur mettre entre les mains. »

Il ne reste du portrait peu flatté de de Lorme par Bernier que ce grief en partie fondé de vanité hautaine que

sa haute situation et sa supériorité incontestée pouvaient expliquer; Bourdelot dans les lignes suivantes paraît donner la meilleure et la plus sincère interprétation du caractère de Charles de Lorme : « C'était un homme singulier qui avait fait grand bruit dans le monde et qui s'était fort distingué; Aristote appelle ces sortes de gens là *Medici Graciosi*, il avait de l'esprit au-dessus de sa profession, sachant parler Italien et Espagnol, il scavait de l'histoire, il en racontait avec emphase, il avait de la dignité et avait acquis de la créance parmi les personnes de condition, son cœur était noble, non sali par l'avarice qui déshonore tous ceux de cette profession là; s'il avait quelque défaut, c'est un peu de vaine gloire et sur la fin, il devint colère quand il voyait qu'on avait pas pour lui la déférence qui lui était due; au fond c'était le meilleur homme du monde, il disait assez de bien de moi quoique nous fussions, brouillés. »

La province du Bourbonnais a toujours considéré de Lorme comme un de ses plus illustres enfants et en 1882, le Conseil Muncicial de Moulins, a substitué à la rue de Bourbon qui conduisait à l'Hospice fondé en 1658, la rue Delorme.

Les biographies étrangères ont placé de Lorme parmi les hommes célèbres; voici ce que dit le Dictionnaire médical Anglais de Hutchinson :

"He had a taste for politis litterature, was a pleasing man in conversation, having treasured up a great store of useful Knowledge, which he communicated wonderfull well, and when desired to give his opinion of the several literate who lived in France withing a century before; he was extremely modest and reserved On these occasions he happily employed his judgement and affection, censuring no one and detracting from no one's due praise, on the

contrary he always set there characters as we do picture in the most favorable point of Kiew."

(Il avait un penchant pour la littérature politique, était un homme agréable en conversation, ayant accumulé une grande quantité de connaissances utiles, qu'il débitait merveilleusement bien, et quand on lui demandait de donner son opinion sur plusieurs écrivains qui vivaient en France environ un siècle auparavant, il était entièrement discret et réservé. Dans ces occasions, il employait heureusement son jugement et sa sensibilité, ne censurant personne, et ne sous-estimant la valeur de personne. Au contraire, il présentait toujours leurs caractères, comme nous faisons des portraits du point de vue le plus favorable.)

CONCLUSION

Si Charles de Lorme « n'a jamais rien écrit touchant la Médecine », privant ainsi la Science d'un concours qui, à en croire ses contemporains, lui eut été certainement précieux, au moins a-t-il donné à l'état de Médecin un lustre et une grandeur qui contrastent heureusement avec le tableau qui nous en est parvenu à travers les Comédies de Molière.

Les hésitations qui marquèrent ses débuts dans la vie, montrent assez qu'il n'avait pas pour la carrière médicale une vocation irrésistible. En fait, il cherchait le meilleur chemin pour pénétrer dans la haute société que sa petite noblesse semblait lui interdire. Cette hypothèse présente l'avantage d'expliquer les situations amphibies, médico-diplomatiques, qu'il occupa tout d'abord et qui correspondent à une période de tâtonnements. Il ne tarda pas à se rendre compte que seule la Médecine pourrait lui permettre de consolider avec suffisamment d'indépendance la position qu'il s'était acquise par la voie politique. Cette décision prise, il s'appliqua à lui donner son maximum d'effet, et il y employa toute son intelligence, toute son énergie, tous les dons que la nature lui avait dispensés; il exploita sa personnalité avec autant d'habileté qu'il lança les Eaux de Bourbon.

Alors que les grands avaient tendance à considérer les Médecins comme des domestiques plus ou moins versés dans leur spécialité, Charles de Lorme, rejetant la soutane pour le pourpoint brodé, dépouilla cet encombrant fatras traditionnel qui faisait du Médecin un individu hors-

cadre, cet attirail charlatanesque et funèbre qui excitait la verve de Cyrano de Bergerac, cette attitude compassée et mystérieuse, ce langage systématiquement inintelligible, toute cette gangue de contraintes et de règles qui prolongeait la scholastique mystique du Moyen Age, et, libéré de ces servitudes sut devenir le Gentilhomme accompli que Callot nous a transmis, en même temps que le médecin écouté, vénéré, le demi-dieu auquel Balzac voulait dresser des autels.

De ses études à la Faculté de Montpellier, il avait gardé une conception pratique de la Médecine qui le tenant en dehors des querelles doctrinales, lui laissait le loisir d'être bien plus « le Médecin » que « le Savant ».

Il avait fort bien compris que la réussite ne tenait pas tant à une connaissance approfondie de la Doctrine qu'à la manière d'en présenter les effets, et sur ce point, il fut un merveilleux metteur en scène.

Il évolua avec une souplesse et une habileté consommée dans le milieu qu'il avait choisi pour briller, sut conserver son autorité et sa dignité professionnelle tout en restant très « Louis XIII », un peu précieux, un peu pédant; assura et développa sa réputation en se mêlant à la vie même de ses clients, participant de leurs intrigues, intervenant dans leurs querelles, se gardant d'être pessimiste, entrant dans les détails de leur santé avec une minutie à laquelle les malades sont toujours sensibles.

Il fit jouer toutes les séductions de son Art, tous les charmes de sa personne, toutes les ressources d'une riche polypharmacie où il puisa de quoi satisfaire les plus traditionnalistes comme les plus curieux de nouveauté.

Son chef-d'œuvre fut certainement Bourbon, car il avait tout à créer, et parvint d'emblée à une conception de l'organisation des stations thermales que le temps n'a pas modifiée.

Il maria admirablement les nécessités du traitement avec

les exigences de la mode, fit oublier les rigueurs du régime en dotant les Bains de distractions variées, sut donner à la cure toute son efficacité en variant les modalités et en codifiant la technique, cabala contre les Eaux de Vichy, glorifia celles de Bourbon, leur fit une publicité bruyante, tant et tant qu'il cumula les fonctions de Médecin traitant, de directeur administratif, d'agent de propagande et de comité d'initiative.

Sous une telle impulsion il eut été surprenant que Bourbon ne réussit pas; mais s'il employa pour ce résultat des moyens un peu artificiels, des procédés qui tiennent un peu du charlatan, il n'en fit pas moins une œuvre solide et durable, étayée par un règlement qui montre combien il y avait travaillé et avec quelle activité réalisatrice il en avait étudié les différences faces; aussi lui pardonnerons-nous volontiers de l'avoir pronée sans mesure « dans la quatrième page des journaux ».

L'originalité dominante de sa pratique est d'avoir préféré prévenir que guérir, ayant le souci constant de la prudence et de la modération, repoussant les dépenses excessives comme les recettes exagérées, considérant l'alcool comme un poison, recommandant de panser proprement les plaies, de ne pas danser à l'heure de dormir, d'éviter les refroidissements, et surtout aux vieillards de protéger cette chaleur naturelle qui pour lui est la source de la vie.

Cette conception de l'action médicale était assez nouvelle et assez heureuse, et, son œuvre thermale assez importante pour que nous lui fassions une place honorable dans l'Histoire de nos Médecins.

Il fit un passage brillant dans le ciel du XVII^e siècle et ne laissa à notre curiosité que le souvenir de la vie longue, active, logique, puissamment organisée d'un homme volontaire qui ne laissa jamais rien au hasard et qui réussit parce qu'il avait voulu réussir.

BIBLIOGRAPHIE

- AUVERGNE (Mademoiselle d'). Recueil de Secrets touchant la Médecine. 4^e édition 1696. Bibliothèque Nationale : Te ¹⁸ 106 A.
- BALZAC (Jean-Louis Guez de). Lettres 1664 B. N. : Z 14382-14383. Apologie de Monsieur de Balzac (par F. Ogier et J.-L. Guez de Balzac). Conformité de l'éloquence de Monsieur de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent (par Dom André de Saint Denis). Paris 1663 in-8°. B. N. : Z 19900.
- BAZIN (A). Histoire de France sous Louis XIII. 1838, 4 vol. in-8°. B. N. : Lb ³⁶ 54.
- BAGUET (Henri). La Société du temps passé aux Bains de Bourbon l'Archambault. Paris 1923. B. N. : 8° Lk ⁷ 45364.
- BERNADIN (N. M.). Hommes et mœurs au XVII^e siècle. Paris 1900. B. N. : 8° Z 15218.
- BERNIER (Jean). Essais de Médecine. Paris 1689. Supplément 1691. B. N. : T ¹ 5.
- BOUCHOT (Henri). Jacques Callot, sa vie, son œuvre et ses continuateurs. Paris 1889, in 16°. B. N. : Ln ²⁷ 38817.
- Bulletin Général de Thérapeutique médicale et chirurgicale.* 30 Novembre 1897. B. N. : Te ³³ 144.
- CHAPELAIN (Jean), de l'Académie Française, lettres par Ph. Tamisey de Larroque. Paris 1880-1883. 2 vol. in-4°. B. N. : L ⁴⁵ 31 E.
- COIFFIER-DUMORET (Simon). Histoire du Bourbonnais. Paris 1814-1816. 2 vol. in-8°. B. N. : Lk ² 305.
- CONRART. Lettres familières de Monsieur Conrart à Monsieur Félibien. Paris 1681, in-12°. B. N. : Z 14470.
- Chronique Médicale.* 1903-1909-1910-1913. B. N. : 8° T ³² 31.
- DE LORME (Charles). Lettres à Monsieur de Saint Martin. Paris, 15 Février 1676. B. N. : 4° Ln ⁷² 18295 (20). et : 4° Ln ²⁷ 18295 (24). Hoc est Caroli Delporme Laureæ apol-

- linares... Parisiis apud A. Beys, 1608, in-8°. B. N. : 8° T³¹ 227.
- DURET (Claude). Thrésor de l'Histoire des Langues de cet Univers. Paris. 1613. B. N. : X 1511.
- DUVAL (Jacques). Responce au discours fait par le Sieur Riolan contre l'histoïre de l'hermaphrodite de Rouen. Rouen s. d. in-8°. B. N. : 8° Tb⁷³ II. Traité des Hermaphrodites. Rouen 1612, in-8°. B. N. : 8° Tb⁷³ 138 A.
- ESTOILE (Pierre de l'). Mémoires. Cologne 1719. B. N. : Res. La²⁰ 29.
- GAULMIN (Gilbert). Ad clariss. et Doctiss. v. Carolum de l'Orme cognatum suum... elegia, in fol. 4 p. B. N. : Vc 147. Rhodantes et Dosicles amorum. Libri IX. Parisiis 1625 in-8°. B. N. : Y² 6071.
- GOULU (Dom Jean). Lettres de Phyllarque à Ariste, où il est traité de l'éloquence française. Paris 1627-1628, 2 vol. in-8°. B. N. : Z 19902-19903. 2° Edition B. N. : Z¹⁵ 123.
- GRISSELLE (Eugène). Etat de la Maison du Roi Louis XIII. Paris 1912 et Supplément. B. N. : 8° Lf⁷ 24. 8° Lf⁷ 25.
- GUELLETY (Docteur). La cure de Madame de Sévigné à Vichy. Mâcon 1905. B. N. : Te¹⁶³ 1978 (87).
- HELVETIUS. Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes propres à les guérir. B. N. : 8° Te¹⁷ 86 F.
- JAL. Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire. Paris 1867, gr. in-8°. B. N. : G 6109.
- LECLERC (Docteur Henri). Essais de Phytothérapie. B. N. : 8° T. 209.
- LE MAGUET (Docteur). Le Monde médical parisien sous le Grand Roi, Paris 1899. B. N. : 8° T²¹ 674.
- LORET (Jean). Muse Historique. Paris 1652-1665. B. N. : 8° Le² 20. (1 et 4).
- MARIETTE (P. J.). Abécédario, publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon. Paris 1853-1862, 6 vol. in-8°. B. N. : 8° V⁸¹ 67.
- MAUDUIT (Le Père). Mélanges de diverses poésies. Lyon, 1681. B. N. : Y 8079.
- MAZEROLLES (F). Les Médailleurs Français du XV^e siècle au milieu du XVII^e. Paris 1902. 2 vol. in-4°. B. N. : 4° L⁴⁵ 32 Q.
- MAROLLES (Michel de..., Abbé de Villeloin). Catalogue de livres d'estampes et de figures en taille douce. Paris 1668 in-8°. B. N. : Q 7429, et 1672 : B. N. : R 7430.

- MEAUME (E). Recherches sur la vie et les œuvres de Callot. Nancy, 1853. in-8°. B. N. : Ln²⁷ 3396.
- MÉNAGIANA, ou bons mots, rencontres agréables, pensées judicieuses de Monsieur Ménage. Amsterdam, 1693. in-12° B. N. : Z 18223.
- Mercuré Galant*. Juillet 1678. B. N. Le² 33.
- MICHAUD. Bibliographie Universelle. B. N. : en salle.
- PATIN (Gui). Lettres, éditées par J. H. Réveillé Parise. B. N. : 8° Z 57278-57280.
- Revue de Paris*. Juillet 1896. B. N. : 8° Z 13887.
- RIOLAN (Jean). Osteologia. Paris 1614. B. N. Ta²⁰ I. Sur les hermaphrodites. Paris 1614. B. N. : Tb⁷³ 10.
- ROGER (Docteur). Madame de Sévigné malade, étude historique et médicale. Paris 1895. B. N. : Ln²⁷ 46011.
- SAINT MARTIN (Abbé Michel de). Moyens dont Monsieur de l'Orme s'est servi pour vivre près de cent ans. Caen 1683, in 12°. B. N. Te¹⁸ 120.
- SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin Chantal, Marquise de). Lettres B. N. en salle.
- VAYSSIÈRES. Inventaire des archives du département de l'Allier, Moulins 1913. B. N. : fol. L⁴³ 12.

Vu, le Doyen,
BALTHAZARD.

Vu, le Président de la Thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

TABLE DES MATIERES

I. — <i>Introduction</i>	9
II. — <i>Notice résumée sur Jean de Lorme</i>	10
III. — <i>Charles de Lorme</i>	
a) Enfance et études jusqu'à sa présentation la Cour	13
b) Sa vie jusqu'en 1630	19
c) Vue d'ensemble en 1630, portrait par Callot	26
d) Sa clientèle de Lettrés	31
e) Sa clientèle mondaine	47
f) Relations avec les artistes	56
g) Relations avec ses confrères	61
h) Dans sa famille, ses mariages	73
IV. — <i>Eaux de Bourbon, Polypharmacie</i>	84
V. — <i>Dernières années.</i> — Originalités, bizarreries, appréciations diverses. — Mort, apologie, attaques	114
VI. — <i>Conclusion</i>	138

